

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

VARIATION SOCIOPHONÉTIQUE DIALECTALE OU STYLISTIQUE ?
ATTITUDES LINGUISTIQUES ET LANGUE CIBLE
EN FRANÇAIS LANGUE SECONDE À MONTRÉAL

MÉMOIRE PRÉSENTÉ COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LINGUISTIQUE

PAR

MONELLE GUERTIN

JANVIER 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Plusieurs personnes sont à remercier pour l'aide et le support qu'elles m'ont apportés tout au long de mon travail sur ce mémoire. Mes tout premiers remerciements vont à ma directrice de recherche, Daphnée Simard, pour sa générosité, ses encouragements et son savoir exceptionnels, pour sa constance et son intérêt pour mon projet. Elle a su diriger ma recherche, laissant libre cours à mes volontés, tout en posant les balises qui m'ont permis d'y arriver; son encadrement a été plus qu'impeccable.

Je veux remercier ensuite mon conjoint, Felipe, sans qui rien de tout cela n'aurait pris forme. Je le remercie pour sa grande flexibilité, sa compréhension sans faille; il m'a accompagnée avec beaucoup de confiance et a accueilli avec ouverture plusieurs de mes réflexions et de mes questionnements. J'en profite pour remercier aussi ma fille, Anaïs, qui, du haut de ses trois ans et demi, a fait preuve d'une grande patience pour sa maman parfois « très occupée », et qui sait m'apporter tant de bonheur, élément non négligeable. Un merci très spécial à mes parents, Monique et Pierre-Louis, qui m'ont toujours appuyée dans mes projets et mes études avec une conviction inébranlable, ce qui est essentiel à mon succès. Merci à eux, et à ma sœur, Marianne, pour l'enthousiasme qu'ils manifestent pour mon travail et mes passions.

Un grand merci à mes lecteurs, Lucie Ménard et Philip Comeau, d'avoir accepté de lire mon mémoire et de m'offrir des conseils si précieux, si justes. Je tiens à dire merci à Coralie Huckel, maitre de langue, qui m'a donné de sérieux coups de main lors de mon recrutement, son aide fut bénéfique et très appréciable. Merci à tous les autres maitres de langue et chargés de cours et professionnels qui m'ont ouvert la

porte de leur classe, et spécialement à Josée Blanchette et Andréanne Gendron-Landry. Merci à Tanh et à Madame Cloutier, du laboratoire informatique de langue, d'avoir si bien reçu mes demandes. Merci aux participants, qui se sont montrés très généreux.

Enfin, merci aux amies linguistes, témoins de chacune des étapes qui ont jalonné mon parcours, et qui ont démontré tant d'attention à mon égard et pour mon projet, leur amitié a su m'épauler. Geneviève Lemieux-Lefebvre, Marie-Ève James, Geneviève Chénier, Marie-Claude Pion-Chevalier et Annie Bergeron : je vous remercie.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX ET DES FIGURES	viii
RÉSUMÉ	xi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 PROBLÉMATIQUE.....	4
CHAPITRE 2 CADRE CONCEPTUEL	8
2.1 Contexte sociolinguistique québécois : français légitime et FLS	8
2.2. Norme, variation sociolinguistique et sociophonétique en FF et en FQ.....	13
2.2.1 Norme du français et variation sociolinguistique	14
2.2.2 Variétés dialectales	15
2.2.3 Variation stylistique	16
2.2.4 Accent, variantes Québec/France, et conditionnement stylistique	17
2.3 Attitudes linguistiques	22
2.3.1 Définitions	22
2.3.2 Attitudes linguistiques et développement de la L2	24

CHAPITRE 3	
RECENSION DES ÉCRITS ET QUESTION DE RECHERCHE.....	28
3.1 Attitudes linguistiques à propos de la L2	28
3.2 Attitudes linguistiques au Québec	31
3.3 Attitudes linguistiques en L2 au Québec	36
3.3.1 Préférences et perceptions du FQ par rapport au FF en L2	36
3.3.2 Attitudes face au FQ par rapport au FF en L2	40
3.4 Question de recherche.....	43
CHAPITRE 4	
MÉTHODE.....	45
4.1 Variables à l'étude	45
4.2 Participants	45
4.2.1 Justification de la sélection des participants.....	46
4.2.2 Description des participants.....	47
4.3 Instruments de mesure	49
4.3.1 Technique du locuteur masqué	49
4.3.1.1 Conception des stimuli	52
4.3.1.2 Description de la variation présente dans les stimuli retenus.....	55
4.3.1.3 Locutrices pour les stimuli	64
4.3.1.4 Enregistrements des stimuli	66
4.3.1.5 Montage et validation des stimuli	68
4.3.1.6 Questionnaire sur les stimuli	71
4.3.2 Questionnaire sociodémographique.....	73

4.4 Procédure	74
4.5 Traitement et analyse des données.....	76
 CHAPITRE 5	
RÉSULTATS.....	79
5.1 Résultats en lien avec la sous-question 1	79
5.1.1 Évaluations de la dimension statut.....	80
5.1.1.1 Statistiques descriptives de la dimension statut	80
5.1.1.2 Comparaison par paire de la dimension statut.....	82
5.1.1.3 Analyse en composantes principales de la dimension statut	86
5.1.1.4 Synthèse des résultats : dimension statut	91
5.1.2 Évaluations de la dimension solidarité	92
5.1.2.1 Statistiques descriptives de la dimension solidarité	92
5.1.2.2 Comparaison par paire de la dimension solidarité	93
5.1.2.3 Analyse en composantes principales de la dimension solidarité.....	97
5.1.2.4 Synthèse des résultats : dimension solidarité	102
5.1.3 Préférences de LC.....	103
5.1.3.1 Statistiques descriptives des préférences de LC.....	103
5.1.3.2 Comparaison par paire des préférences de LC.....	104
5.1.3.3 Analyse en composantes principales des préférences de LC	105
5.1.3.4 Synthèse des résultats : préférences de LC	106
5.2 Résultats en lien avec la sous-question 2.....	106
5.2.1 Description des perceptions de la provenance des locutrices	107
5.2.2 Synthèse des résultats : perceptions de la provenance.....	109
5.3 Résultats en lien avec la sous-question 3	110
5.3.1 Caractéristiques sociodémographiques, évaluations et préférences	110
5.3.2 Caractéristiques sociodémographiques et perceptions de la provenance	110

5.3.3 Synthèse des résultats : caractéristiques sociodémographiques	111
CHAPITRE 6	
DISCUSSION DES RÉSULTATS.....	112
6.1 Réponses aux questions de recherche.....	112
6.1.1 Réponses aux sous-questions de recherche	113
6.1.2 Mise en relation de la perception des provenances et des évaluations	115
6.2 Discussion au regard des études antérieures.....	116
6.2.1 Études sur les attitudes face à la L2 menées hors Québec.....	117
6.2.2. Études sur les attitudes de locuteurs natifs au Québec	120
6.2.3 Études sur les attitudes des locuteurs non natifs au Québec.....	121
6.3 Limites de l'étude et pistes de recherches futures	129
CONCLUSION.....	133
ANNEXE A	139
ANNEXE B	141
ANNEXE C	152
ANNEXE D	157
ANNEXE E	164
RÉFÉRENCES	175

LISTE DES TABLEAUX ET DES FIGURES

Tableau/Figure	Page
Tableau 4.1 Description-synthèse des participants.....	48
Tableau 4.2 Les phrases retenues dans les stimuli de 30 secondes	54
Tableau 4.3 Comparatif Fr/Qc, styles et locutrices	60
Tableau 4.4 Comparatif Qc : styles	61
Tableau 4.5 Comparatif Qc : styles 2	62
Tableau 4.6 Comparatif Fr : styles.....	64
Tableau 4.7 Description des locutrices retenues pour les stimuli.....	65
Tableau 4.8 Locutrices retenues et leurs étiquettes après validation.....	71
Tableau 5.1 Moyennes, écarts types, et test des effets intrasujets : dimension STATUT	81
Tableau 5.2 Comparaisons par paire et différences significatives : dimension STATUT	84
Tableau 5.3 Moyennes cumulatives et différences significatives induites par le style : dimension STATUT	86
Tableau 5.4 Matrice des composantes pour le trait ‘intelligente’	87

Tableau 5.5 Matrice des composantes pour le trait ‘éduquée’	88
Tableau 5.6 Matrice des composantes pour le trait ‘qualités d’un leader’	89
Tableau 5.7 Matrice des composantes pour le trait ‘digne de confiance’	90
Tableau 5.8 Matrice des composantes pour le trait ‘ambition’	91
Tableau 5.9 Moyennes, écarts types et test des effets intrasujets : dimension SOLIDARITÉ	92
Tableau 5.10 Comparaisons par paire et différences significatives : dimension SOLIDARITÉ	96
Tableau 5.11 Moyennes cumulatives et différences significatives induites par le style : dimension SOLIDARITÉ	97
Tableau 5.12 Matrice des composantes pour le trait ‘sympathique’	98
Tableau 5.13 Matrice des composantes pour le trait ‘sociable’	99
Tableau 5.14 Matrice des composantes pour le trait ‘chaleureuse’	100
Tableau 5.15 Matrice des composantes pour le trait ‘sens de l’humour’	101
Tableau 5.16 Matrice des composantes pour le trait ‘aimable’	102
Tableau 5.17 Moyennes, écarts types, et différences significatives : PRÉFÉRENCES de LC	103
Tableau 5.18 Matrice des composantes pour le rang du choix	106
Tableau 5.19 Provenance perçue selon le style	108
Figure 5.1 Nombre de réponses Fr/Qc en fonction du style ‘informel’	109

Figure 5.2 Nombre de réponses Fr/Qc en fonction du style 'formel'	109
---	-----

RÉSUMÉ

Le sentiment général à l'égard du français québécois oral, en particulier pour son aspect statut social, n'atteindrait toujours pas en matière d'appréciation la place réservée au français européen, notamment chez la population immigrante de Montréal qui le jugerait moins favorablement que sa contrepartie hexagonale (Kircher, 2012). Au Québec, le français de France et celui de Paris, plus particulièrement, ont par le passé été désignés comme les modèles du « bon français », alors que la variété québécoise a souvent hérité de jugements négatifs, d'un statut de langue non standard ou encore a été perçue comme une variété peu, ou pas prestigieuse (Lambert et coll., 1960; Lambert, 1967; d'Anglejan et Tucker, 1973; Lappin, 1982; Bouchard, 2002; Maurais, 2008; Kircher, 2012). Aujourd'hui encore, le débat n'est pas clos sur la nature endogène ou exogène que devrait revêtir la norme linguistique québécoise (Maurais, 2008; Bigot, 2011; Brousseau, 2011) et cette hésitation connaît des échos en classe de français langue seconde, où le français québécois serait dévalué (Archambault et Corbeil, 1982; Calinon, 2009).

Dans la présente étude, nous avons observé les attitudes linguistiques d'apprenants de français langue seconde à Montréal face à la variation sociophonétique sur le plan dialectal France/Québec, mais aussi, sur le plan stylistique propre aux situations formelles et informelles. À l'aide de la technique du locuteur masqué (Lambert et coll., 1960), nous avons fait entendre et évaluer, par 43 participants, des locuteurs de France et du Québec que nous avons au préalable enregistrés, produisant exactement le même discours dans deux situations différentes; soit, sous quatre étiquettes - inconnues des participants : Québec formel, Québec informel, France formel, France informel.

Les résultats que nous avons obtenus tendent clairement à démontrer que la variation stylistique a, plus fortement que ne l'a fait la variation dialectale, polarisé les jugements de nos participants. Nouvellement par rapport à Kircher (2012), les pistes québécoises (formelles) ont souvent été évaluées au haut de l'échelle. Parallèlement, et ceci teinte le résultat précédent, ces pistes québécoises formelles ont été plus souvent identifiées au français de France qu'à celui du Québec. Cet amalgame entre langue formelle et français européen, observé également chez Calinon (2009), nous renseigne aussi sur la perception qu'ont nos participants des styles et des variétés dialectales. Le portrait que nous tirons des attitudes linguistiques des apprenants en francisation interrogés est, en définitive, nuancé et détaillé.

MOTS-CLÉS : Attitudes linguistiques, français langue seconde, sociophonétique, variation dialectale, variation stylistique.

INTRODUCTION

Le désir d'apprendre une langue, ou le choix d'une langue cible, est influencé par les représentations de cette langue seconde que se créent les apprenants (Castellotti et Moore, 2002; Masgoret et Gardner, 2003). Ces images influencent la disposition à réagir plus ou moins favorablement à l'égard, par exemple, d'accents, ou de prononciations qui révèlent les caractéristiques dialectales ou sociales d'un locuteur (Arnold, 2006; Moyer, 2013). Ces réactions, en quelque sorte, « évaluatives » (Gardner, 1985), constituent ce qui sera l'objet de notre étude, soit, les attitudes linguistiques en français langue seconde. Le Québec représente un terrain intéressant pour ce type d'étude, puisque son contexte historique et sociolinguistique donne lieu à des perceptions du français québécois marquées par des aspects dépréciatifs, bien qu'également positifs (Bouchard, 2002; Laur, 2002).

La prononciation étant un marqueur efficace du statut social et géographique d'un locuteur (Moyer, 2013; Giles et Powesland, 1975), nous nous pencherons, dans notre mémoire, sur les attitudes linguistiques des apprenants de français langue seconde envers la langue orale et ses variations sociolinguistiques, ou, plus précisément, envers la variation sociophonétique du français sur des axes dialectaux et stylistiques. Les attitudes linguistiques étant des objets subjectifs, nous les approcherons selon l'angle donné par des chercheurs (entre autres, Lambert et coll. 1960; Gardner, 1985) qui, bien avant nous, se sont intéressés à elles et à leur opérationnalisation, à savoir, en observant les évaluations que feront nos participants d'enregistrements de locuteurs natifs du français québécois et hexagonal, dans leur style formel et informel.

Ce mémoire comporte six chapitres, dont le premier présente la problématique du choix et de l'attitude envers une langue cible, telle qu'elle se profile dans les contextes d'enseignement du français en tant que langue seconde au Québec, et dans les contextes d'enseignement des langues secondes plus généralement.

Le second chapitre, le cadre conceptuel, propose d'abord une mise en place du contexte sociolinguistique québécois en ce qui a trait au choix d'une norme linguistique, pour ensuite décrire les concepts de l'étude : la norme et les différents types de variations linguistiques, les variantes sociophonétiques qui seront en jeu, et différentes définitions d'attitude linguistique.

Le troisième chapitre est d'abord constitué d'une recension d'études sur les attitudes en langue seconde en dehors du Québec. Puis, nous y présentons des études réalisées au Québec sur les attitudes des natifs envers le français québécois pour finalement relater des études effectuées au Québec sur les attitudes linguistiques de locuteurs non natifs. Nous terminons ce chapitre avec la formulation de notre question de recherche.

Le quatrième chapitre se veut une description détaillée de la méthode que nous avons employée afin de répondre à notre question de recherche. Nous y décrivons, en premier lieu, les variables à l'étude, nos participants, nos instruments de mesure, ainsi que leur conception et les éléments qui la composent, comme ceux de la variation phonétique présente dans nos stimuli, par exemple. Puis, nous terminons avec la procédure de passation de l'expérimentation et les traitements choisis pour l'analyse de nos données.

Le cinquième chapitre offre un rapport de nos résultats en lien avec la question de recherche et ses sous-questions. Nous présentons les résultats des évaluations faites par nos participants, analysés à la lumière des traitements choisis pour nos données, soit, des statistiques descriptives et inférentielles (analyse de la variance, analyse factorielle, corrélations de Spearman).

Le sixième et dernier chapitre présente une discussion de nos résultats dans laquelle nous faisons, d'abord, l'interprétation de nos résultats, avant de les discuter au regard de ceux des études antérieures. Nous établissons ensuite les limites de notre recherche et identifions des pistes futures. Notre mémoire se termine avec une conclusion qui reprend et résume chacun de ses constituants.

CHAPITRE 1

PROBLÉMATIQUE

Un nombre important de travaux concernant les représentations des langues et de leur apprentissage montrent le rôle essentiel des images que se forgent les apprenants de ces langues, de leurs locuteurs et des pays dans lesquels elles sont pratiquées. [...] Ces images [...] recèlent un pouvoir valorisant ou, a contrario, inhibant vis-à-vis de l'apprentissage lui-même. (Castellotti et Moore, 2002, p. 10)

C'est dans cette perspective, où des *images* de la langue et de ses locuteurs, forgées par des apprenants en français langue seconde (FLS) au Québec, influencent leurs attitudes que notre étude a été menée. Dans le domaine de la psychologie sociale du langage, Gardner définit *l'attitude* comme une réaction évaluative à un référent ou à un objet, produite à partir des croyances et des opinions de l'individu à propos de cet objet (Gardner, 1985, p. 9). On lui accorde de l'importance en langue seconde (L2), dans la mesure où elle précède et guide des choix et des comportements (Arnold, 2006). De plus, Masgoret et Gardner (2003) proposent que l'attitude envers le groupe de la langue cible (LC) soit une composante essentielle de la motivation à apprendre cette L2, et qu'elle ait un lien avec la réussite de cet apprentissage (Masgoret et Gardner, 2003, p. 158). Ils ajoutent que l'aspect identitaire du groupe de la LC joue un rôle dans l'attitude, c'est-à-dire, dans l'ouverture à acquérir des comportements langagiers d'une communauté (Masgoret et Gardner, 2003, p. 126). Une attitude, favorable ou défavorable, dépend donc, en définitive, de l'image que peuvent se faire les apprenants de la LC et de ses locuteurs, et de l'attrait qu'elle exerce.

Par ailleurs, l'accent d'un locuteur, toutes variétés dialectales et situations confondues, offre au jugement de l'auditeur une prise rapide et instantanée sur les caractéristiques personnelles et la situation sociale plus ou moins avantageuse, sur l'image perçue du locuteur (Moyer, 2013, p. 10). Ce jugement plus ou moins positif, cette réaction évaluative (Gardner, 1985) à l'accent, qu'il soit local ou standard¹, permet de découvrir l'attitude de l'auditeur envers l'objet entendu, langue ou locuteur (Giles et Powesland, 1975; Lafontaine, 1986; Lambert, 1967).

Selon les *Portraits statistiques* du ministère de l'Immigration, de la diversité et de l'inclusion (MIDI, anciennement MICC), entre 2009 et 2013, en moyenne, 52 442 personnes d'origines diverses s'installent chaque année au Québec, dont seulement 57,4% en 2013 ont une « connaissance du français » (MIDI, 2014, p. 7, 9). De plus, l'*Enquête nationale auprès des ménages de 2011* de Statistique Canada chiffrait à 612 945 le nombre de personnes immigrantes pour l'agglomération de Montréal, soit environ 33% de sa population totale (Statistique Canada, 2011). Ces immigrants vivent les enjeux de l'intégration sociale et du marché du travail. Parmi eux, un certain nombre doit donc, pour y parvenir, entreprendre l'apprentissage d'une L2 : le français. Mais, quel « français »?

Dans son étude de 2008, Jacques Maurais mentionne que des allophones de Montréal auraient préféré parler le français de France (FF) à 63% contre 37% pour le français du Québec (FQ) (Maurais, 2008, p. 95). Des chercheurs se sont questionnés sur ce qui mène aux attitudes des nouveaux arrivants à l'égard du FQ. L'une de ces études, à savoir celle de Calinon (2009), met en relief la présence d'un amalgame réalisé entre FF et norme, ou standard, versus FQ et français populaire, ou familier. Elle constate, tout comme Archambault et Corbeil (1982), le manque avéré de modèle linguistique québécois proposé par les programmes d'enseignement de FLS, et conclut, à la suite d'entrevues, que les apprenants perçoivent négativement le FQ :

¹ Les termes *norme*, *standard*, *modèle*, sont utilisés de manière interchangeable dans ce texte.

Si les attitudes linguistiques envers le français québécois changent dans la société québécoise en général elles restent négatives chez les immigrants qui ne veulent pas prendre le risque de limiter leur mobilité et leur insertion socioprofessionnelle en apprenant une variété de français perçue comme uniquement non standard. (Calinon, 2009, p. 258)

De plus, Saint-Laurent (2008) montre la préférence avouée de certains immigrants pour le FF, et les opinions dépréciatives exprimées pour le FQ, vu comme de bas niveau. Enfin, Kircher (2009, 2012) rapporte des attitudes encore plus négatives chez les immigrants que chez les natifs envers le FQ par rapport au FF sur le plan du statut social associé aux langues. Afin de compléter le portrait dressé par les études antérieures, notre mémoire a pour but de vérifier si les mêmes observations que celles faites par les chercheurs qui le précèdent (Calinon, 2009; St-Laurent, 2008; Kircher, 2009, 2012; Maurais, 2008) seront effectuées auprès des apprenants de FLS au Québec, à propos des attitudes envers le FQ et le FF.

C'est, plus exactement, dans l'axe de la variation sociophonétique que nos observations seront faites. À cet égard, Jenkins (2009) indique une préférence marquée chez des apprenants d'anglais L2 pour les accents dits standards, tels que la prononciation standard britannique (*Received Pronunciation*), même si ces apprenants ne vivent pas en Angleterre, ni ne se destinent à la communication avec des natifs (Jenkins, 2009, p. 203-204). La force d'attraction exercée par la forme perçue comme « la » norme, même si elle est exogène, semble, dans le domaine des langues secondes, être une réalité tangible.

Dans une perspective sociale, la pertinence de notre démarche est ancrée dans ce qu'elle révélera des attitudes d'apprenants de FLS pour une LC, et pourrait, ultimement, nourrir la réflexion que la société québécoise et les organismes en francisation doivent avoir sur le plan de la norme linguistique québécoise.

Précisément, l'objectif de notre recherche sera donc d'observer les attitudes d'apprenants de FLS devant quatre formes de LC où des variations sociophonétiques pertinentes sont présentes : soit, le français du Québec, en styles formel (FQfor) et informel (FQinf) et le français de France, styles formel (FFfor) et informel (FFinf).

CHAPITRE 2

CADRE CONCEPTUEL

Afin d'atteindre notre objectif de recherche, qui est d'observer les attitudes linguistiques d'apprenants de FLS devant les variations sociophonétiques dialectales et stylistiques du FQ et du FF, nous mettons d'abord en place, dans le présent chapitre, le contexte sociolinguistique de l'étude, en ce qui a trait au débat entourant le choix d'un modèle linguistique québécois et son impact en FLS (2.1). Puis, avant de circonscrire notre objet d'étude, soit, les attitudes linguistiques, nous définirons d'abord les éléments sur lesquelles elles portent. Nous exposerons donc les concepts et les notions qui cadrent la présente recherche, à savoir, les aspects sociolinguistiques de la norme, de la variation dialectale, stylistique et des éléments de la variation sociophonétique du français (2.2.). Enfin, nous définirons ce qu'on entend par « attitude linguistique » en présentant les définitions de différents chercheurs (2.3).

2.1 Contexte sociolinguistique québécois : français légitime et FLS

Au Québec, comme ailleurs, l'identification d'une langue légitime pour l'enseignement, d'une langue qui fait autorité (Bourdieu, 1977), est liée à la fois à l'histoire des locuteurs et à leurs attitudes envers cette langue (Bouchard, 2002). Autrement dit, les images qu'on se crée d'une langue et de ses locuteurs servent, en quelque sorte, de balises à la construction de cette norme sociale (Bouchard, 2002; Lafontaine, 1986). Une vision *mononormative*, soit, une idée courante selon laquelle il n'existe qu'une seule norme (Lefebvre, 1984), semble avoir placé longtemps au

sommet de la hiérarchie un modèle exogène, international, ou parisien, séparant le « bon » du « mauvais » français (Bouchard, 2002; Lefebvre, 1984). Les campagnes de « bon parler » perpétrées sous des bannières telles que « Guerre aux bouches molles ! » des années 50-60 en témoignent et ont marqué l'histoire (Bouchard, 2002, p. 194). La première mission de l'Office québécois de la langue française (OQLF), à sa création, était une mission de purification linguistique, selon le CSLF (1990), et, dans sa toute première publication, on pouvait lire :

[...] il est tout à fait inacceptable de prononcer « swèr » pour « swar » (soir), [...] de même que la suppression d'un « t » final permet de prononcer correctement « nui(t) » et « po(t) », au lieu du vulgaire et provincial « nuit » et « pot » [...] nos prononciations vicieuses, notre relâchement articulatoire, et d'autres facteurs d'ordre culturel ou social nous écartent considérablement de la bonne voie à suivre. (OQLF, 1965, p. 8)

Fréquemment teintées d'admiration pour Paris - perçu comme modèle supérieur - et de jugements dépréciatifs pour le parler local, ces opinions ont été portées par des institutions, des personnalités politiques et véhiculées par les médias, nourrissant une insécurité linguistique, jusqu'à nos jours (Bouchard, 2002; Brousseau, 2011; Cajolet-Laganière et Martel, 1994). Les répercussions sur la variété de FQ tendent à faire en sorte qu'on identifie celle-ci, dans la société en générale, comme non « correcte » (Lepicq et Bouhris, 1995), au profit d'une référence européenne. Selon Bouchard (2002, p. 209), le domaine du lexique, mais aussi, celui de la prononciation, sont ceux qui suscitent le plus de débats dans l'histoire. L'accent québécois éveille, entre autres, des attitudes négatives, et peine à être officiellement retenu comme modèle (Bouchard, 2002; d'Anglejan et Tucker, 1973; Rémillard, Tucker, et Bruck, 1973).

D'un autre côté, on rapporte des opinions de plus en plus positives à l'égard du FQ :

Ainsi, il existe des personnes qui attribuent au français québécois le statut de langue à part entière – lui accordant des « qualités » de solidarité, de familiarité, aussi bien que des « qualités » de statut, d'instrumentalité. Ce sont surtout ces dernières qui confèrent au parler la valeur

socioéconomique et le prestige indispensables pour accéder au rang des parlars « de qualité ». Pour ces personnes, le français québécois est une langue susceptible d'offrir à ses locuteurs un statut et un prestige assez élevés. (Laur, 2002, p. 156)

Bien qu'une progression vers une attitude globalement plus positive s'observe dans la société québécoise (Bouchard, 2002; Evan, 2012; Laur, 2002, 2014; Méar-Crine et Leclerc, 1976), cette apparente prépondérance d'opinions défavorables (Cajolet-Laganière et Martel, 1994) connaît un impact sur la façon de définir collectivement une norme et d'envisager « le français » à enseigner au Québec : « En effet, la variété québécoise a été longtemps perçue et décrite comme un ensemble d'écarts par rapport au français européen et surtout parisien, toute la partie 'correcte' du français québécois ayant été omise » (Lepicq et Bourhis, 1995, p. 121).

Les écrits de chercheurs et d'institutions montrent que le débat sur la norme du français est encore d'actualité. En 1990, dans son rapport, le Conseil supérieur de la langue française (CSLF) pressait le Québec d'entreprendre une description en règle de ses usages linguistiques, voyant dans les ouvrages de référence disponibles uniquement européens, une carence :

[...] une grave lacune : les ouvrages de référence actuellement sur le marché ne répondent pas pleinement aux besoins des Québécois parce qu'ils ne s'appuient pas sur une description complète et scientifique de leurs usages [...] (CSLF, 1990).

En 1995, Cajolet-Laganière et Martel affirmaient :

Nous sommes convaincus qu'un modèle linguistique français, mais français québécois, fait consensus au Québec. Nous pratiquons le français québécois standard tout en croyant suivre le modèle français. Or, ce modèle québécois n'est décrit nulle part, à l'heure actuelle (Cajolet-Laganière et Martel, 1995, p.158).

Plus récemment, Bigot (2011) écrivait : « Certains spécialistes pensent qu'il existe une norme québécoise différente de celle de la France ; d'autres affirment que cette

norme est au contraire identique au modèle international » (Bigot, 2011, p. 1). En outre, il remarquait des partisans d'une norme exogène d'un côté et endogène, de l'autre (Bigot, 2011, p. 13; Maurais, 2008). Dans son étude (2008, 2011), il proposait de faire la description en quatorze variables linguistiques des usages de Québécois issus de « l'élite sociale et culturelle québécoise » (Bigot, 2011, p. 5) en situation très formelle (entrevues à l'émission *Le Point* de Radio-Canada) et de les comparer aux normes décrites dans *Le bon usage* de Grevisse-Goosse (Bigot, 2011, p. 1). Ses conclusions sont, pour lui, nettes : il n'y a pas de différence entre le FQ formel et la norme européenne. « Pour ce qui est de la grammaire orale comme écrite [du FQ des élites culturelles et sociales], ce modèle est bien celui du français de référence décrit entre autres dans *Le bon usage* de Grevisse-Goosse » (Bigot, 2011, p. 14).

Finalement, à la suite d'une décision prise par le gouvernement du Québec en 2011, les tests de connaissance du français, tels que le *Test d'évaluation du français adapté pour le Québec* (TEFAQ) et le *Test de connaissance du français pour le Québec* (TCF-Québec), que doivent passer les candidats à l'immigration afin d'être sélectionnés par le Québec, sont fabriqués et évalués, non pas au Québec, mais par la Chambre de commerce et d'industrie de Paris Île-de-France et par le Centre international d'études pédagogiques de France². En ce qui concerne un de ces deux tests, le TEFAQ, Marcello Vitali-Rosati (2013), professeur au département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, rapporte que l'accent entendu dans le test est un accent parisien et que les thèmes qui y sont abordés sont issus de la culture de France : « On y parle de vélo en libre service à Lyon, du nom

² Voir le site internet du MIDI à l'adresse suivante : <http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/immigrer-installer/travailleurs-permanents/demande-immigration-general/conditions-requises/connaissances-linguistiques.html>

des rubriques dans les journaux français, d'habitudes et de mœurs de la société française »³.

Certains proposent que le français québécois n'ait pas encore tout à fait acquis « ses galons de langue standard » et ne puisse, par le fait même, être la langue enseignée, valorisée en FLS (Calinon, 2009, p. 136). Cette hésitation de la société québécoise à définir une norme du français à partir de son propre usage, logiquement, semble trouver un aboutissement dans la façon dont la langue est enseignée en FLS, comme le font remarquer Archambault et Corbeil dans *L'enseignement du français langue seconde, aux adultes* (1982). Les auteurs repèrent une confusion entre géographie et niveau de formalité de la langue, perpétrée dans l'enseignement et l'apprentissage en classe de FLS :

[...] par exemple, on comparera systématiquement un niveau de langue populaire montréalais à la « norme » du français, sans chercher à savoir si on arriverait à des observations identiques ou analogues en dépouillant un corpus de langue populaire parisienne. (Archambault et Corbeil, 1982)

En 2009, à l'issue d'observations des classes de FLS, Calinon propose que le FQ y est vu comme « uniquement non standard » (Calinon, 2009, p. 258), et indique en voir les effets dans le matériel scolaire, les programmes et les enseignements (Calinon, 2009).

Piechowiak (2009), de son côté, apporte des nuances. En faisant évaluer des locuteurs natifs du FQ et du FF, entre autres, dont les compétences linguistiques sont égales, donc en faisant évaluer des locuteurs sur la base de leurs accents par des enseignants de FLS au Québec, elle observe, sur la question de la qualité de la langue, que le FQ et le FF sont pratiquement aussi bien évalués. Si le FF est, dans son étude, légèrement mieux évalué globalement, la différence demeure minime (Piechowiak, 2009, p. 47).

³ Voir <http://blog.sens-public.org/marcellovitalirosati/tefaq-nouvelle-france/> et l'article de *La presse* du 23 janvier 2014 au <http://www.lapresse.ca/debats/chroniques/nathalie-petrowski/201401/23/01-4731558-un-quebec-made-in-paris.php>

De plus, sur la question précise du prestige associé à la langue/au locuteur entendu, ses résultats ne montrent pas de différences d'évaluation entre le FF et le FQ, qui sont tous deux très bien évalués (Piechowiak, 2009, p. 48).

En somme, nous avons ici dressé un bref portrait du contexte historique et sociolinguistique dans lequel le Québec a récemment évolué sur la question de la légitimité du FQ à être identifié comme une langue qui possède, ou doit posséder, une norme endogène, et à être reconnue et enseignée. Nous avons vu que différentes opinions circulent, et que la perception du FQ semble évoluer. Sans vouloir lui attribuer une valeur prédictive pour notre étude, nous avons remarqué qu'un changement de ton, de dépréciatif à positif, semble s'exercer dans le discours général des Québécois (Laur, 2002) ainsi qu'en enseignement du FLS (Piechowiak, 2009), même si le débat ne se montre pas clos (Brousseau, 2011). Maintenant que nous avons mis en contexte notre étude, nous offrons des définitions des concepts et des phénomènes pertinents à notre recherche.

2.2. Norme, variation sociolinguistique et sociophonétique en FF et en FQ

Dans cette section, nous définissons ce que nous entendons par « norme du français », « variété dialectale », « variation stylistique », et « accent », puis nous faisons une description de variantes phonétiques et phonologiques⁴ du FQ et du FF qui sont sujettes à variation *diatopique*, c'est-à-dire, sur le plan géographique (Moreau, 1997, p. 284) et *diaphasique*, à savoir, sur le plan stylistique (Moreau, 1997, p. 284).

⁴ Par souci de précision lorsque nécessaire, nous utiliserons les deux termes. Le terme « variation phonologique » se rapporte, dans notre étude, aux quelques occurrences qui impliquent la perte ou le maintien d'une opposition phonémique contrastive, comme 'patte' et 'pâte', par exemple, ou les phénomènes de liaison. Le terme « variation phonétique » quant à lui, inclut les types de variations qui n'impliquent pas de perte de paire minimale, ni de segments latents, comme, par exemple, le relâchement des V hautes. Cependant, notre étude ne portant pas sur la distinction phonétique/phonologie, nous considérerons que le terme « phonétique » n'exclut pas pour autant les variations d'ordre phonologique, et, lorsque la distinction ne nous semblera pas requise, nous utiliserons « phonétique » pour inclure les deux types de variations.

2.2.1 Norme du français et variation sociolinguistique

Bien qu'il y ait différents types de normes linguistiques (Moreau, 1997), le concept de norme auquel nous référons dans cette étude est parent avec celui d'*idéologie du standard* (Gadet, 2007). Autrement dit, nous adoptons le terme « norme » dans le sens d'une forme de langue perçue comme étant intrinsèquement idéale, unique, dont le modèle est l'écrit et qui est l'attribut, toujours dans l'idée qu'on s'en fait, des locuteurs de rang social élevé - les autres variétés étant généralement dépréciées par rapport à ce modèle (Gadet, 2007, p. 27-28). La langue française n'échappe pas à cette idéologie, dont elle semble, selon certains, être un exemple manifeste :

Le français est habituellement considéré comme le meilleur exemple d'une langue à norme unique. La prédominance démographique, socioculturelle, et politique de l'Hexagone, plus particulièrement de sa capitale Paris, a longtemps occulté l'énorme variation des usages de la langue française. Pour les profanes, surtout s'ils ne sont pas francophones, le français reste associé à la France, si bien que le français tel qu'on se l'imagine à l'extérieur de la communauté linguistique francophone serait plutôt uniforme. [...] Prenons l'exemple des manuels de FLE : s'ils sont d'origine hexagonale [...], la variation diatopique n'y est introduite qu'à des doses homéopathiques [...]. (Pöll, 2005, p. 15)

Dans cette perspective, cette norme est placée tout en haut d'une hiérarchie des variétés, qu'elles soient dialectales, sociales, ou situationnelles (stylistiques) (Moreau, 1997). Elle fait autorité, est vue comme légitime et autorisée (Bourdieu, 1977) et désignée comme un modèle à atteindre : un « modèle linguistique supérieur à tout autre et qui sert d'étalon pour mesurer la qualité des productions linguistiques, et par extension, la qualité des locuteurs et locutrices » (Brousseau, 2011, p. 5). Sur le plan social, cette forme de langue, telle qu'on se l'imagine (Pöll, 2005), du fait qu'elle domine les autres, n'est pas sans apporter des avantages sociaux ou symboliques à ses utilisateurs, « un certain capital linguistique » (Bourdieu, 1982, p. 36).

Pour Tagliamonte (2012), « la variation sociolinguistique suppose une question de stigmatisation et de prégnance » (Tagliamonte, 2012, p. 5; notre traduction). Les

variantes linguistiques sont les différentes possibilités - associées à différents dialectes, groupes sociaux ou situations - d'une même variable sociolinguistique (Tagliamonte, 2012, p. 29, Labov, 1972). Par exemple, le taux de réalisation de certaines liaisons en français est en lien avec la communauté du locuteur, son parcours individuel et la situation dans laquelle il se trouve (Durand et Lyche, 2008).

Nous considérons donc que la variation sociolinguistique représente des alternances entre des « variantes linguistiques qui expriment la même notion » (Mougeon, Nadadsi et Rehner, 2002, p. 8). Ces choix sont plus ou moins conscients et les locuteurs les font, quand ils peuvent les produire, entre des variantes linguistiques standard et non standard, pour leurs différentes valeurs sociales (Tagliamonte, 2012, p. 3).

2.2.2 Variétés dialectales

Selon Chambers et Trudgill (1980), les *dialectes* sont des subdivisions d'une langue particulière qui permettent une interintelligibilité (Chambers et Trudgill, 1980, p. 3). Dans cette perspective, nous considérons comme dialecte, ou *variété dialectale*, à la fois le FF, le FQ, tout comme on le ferait pour le standard de l'anglais américain, par exemple, sans aucune hiérarchie, du point de vue scientifique, quant à la supériorité d'un dialecte sur un autre (Chambers et Trudgill, 1980, p. 3).

Bien que chaque variété dialectale connaisse dans les faits ses variantes linguistiques standards et non standards (Lefebvre, 1983), c'est à la perception des variétés dialectales du FQ et du FF en lien avec une vision mononormative que nous nous intéresserons à leurs variations stylistiques respectives. Par exemple, on peut se demander si le FF ou le FQ font office de « standard », de norme, ou de LC dans toutes leurs variétés stylistiques.

2.2.3 Variation stylistique

En sociolinguistique variationniste, Labov (1972) définit le concept de *style* selon le degré d'attention portée à son langage par un locuteur dans un contexte social donné. Les contextes de conversation, d'entrevue et de lecture procurent aux chercheurs des niveaux de formalité différents (gradation de la formalité), où il est possible d'observer des changements dans la production de certaines variables phonétiques, allant des traits du vernaculaire à ceux du standard (Labov, 1972, p. 79-80). Autrement dit, nous considérons que les différents styles de parole que peut emprunter un même locuteur reflètent le niveau de surveillance accordé à sa langue, notamment à sa prononciation, en fonction du degré de formalité de la situation. Ces styles représentent ainsi un écart plus ou moins grand d'avec la langue ou l'accent standard - quelle que soit la variété dialectale du locuteur (Giles et Powesland, 1975, p. 5; Lefebvre, 1983).

Pour Eckert (2000), le *style* est une question à la fois individuelle et communautaire, qui exprime une signification sociale et une identité (Eckert, 2000, p. 41; notre traduction). En ce sens, nous concevons que la variation stylistique chez un locuteur est liée à sa position par rapport à un environnement social donné, qu'elle peut servir à s'identifier ou à se distancier, ou encore, à se conformer à une situation plus ou moins formelle. Dans une situation formelle, un locuteur peut être incité à gommer les traits phonétiques de son accent jugés trop locaux, ou stigmatisés, pour s'approcher des formes normatives (Labov, 1972). Nous adoptons les termes de style formel et informel dans notre étude, en lien avec les contextes de production des locuteurs⁵. Le *style formel* sera lié à la production de variantes standards, ou normatives, et le *style informel*, à la production de variantes locales, ou encore, vernaculaires⁶.

⁵ Il est entendu que les différents contextes sont conçus par les chercheurs pour éliciter la variation stylistique et ne reflètent pas forcément la vie quotidienne des locuteurs (voir Labov et coll., 2011).

⁶ En contexte, le style formel est lié à une augmentation ou une fréquence plus élevée de variantes standard, alors que le style informel présente une fréquence plus élevée de variantes vernaculaires;

Nous avons jusqu'ici mis en place les concepts de normes et de types de variations nécessaires à notre étude, nous allons maintenant proposer de voir plus concrètement, dans le FQ et le FF, des exemples de leurs manifestations sur le plan sociophonétique.

2.2.4 Accent, variantes Québec/France, et conditionnement stylistique

Un *accent* est l'ensemble des façons ou des habitudes articulatoires avec lesquelles un locuteur prononce les sons de sa langue, et se réfère à une variété qui est phonologiquement et phonétiquement différente d'une autre (Chambers et Trudgill, 1980, p. 5; notre traduction). Ses marqueurs phonologiques et phonétiques, ou ses traits caractéristiques, sont considérés être des indices efficaces de la provenance d'un locuteur (variétés dialectales) et du degré de formalité (style); ces variantes permettent rapidement l'identification ethnique, mais aussi, le retraçage de l'affiliation sociale et du cadre de la situation (Moyer, 2013, p. 9-11; Laks, 2000). Giles et Powesland (1975, p. 5) proposent qu'il est un signe plus saillant, ou plus accessible à la conscience, que la morphosyntaxe, par exemple, pour l'identification des différences dialectales et de formalité. Finalement, on peut le conceptualiser ainsi :

[...] l'accent est perçu comme une composante permettant de spécifier les limites du groupe, en alliant une quête identitaire (être membre du groupe de par le fait que ses propres pratiques sont partagées avec les autres membres de celui-ci) et sociale (construction de connaissances selon lesquelles ce groupe dispose d'une réalité linguistique partagée par ses membres). (Petitjean, 2008, p. 40)

Seront présentés ici des traits⁷, ou variantes phonétiques caractéristiques et contrastantes pour les variétés dialectales et les styles, présentes dans le parler des

c'est-à-dire que l'opposition n'est pas catégorique. Cependant, l'objet de la présente étude n'étant pas l'effet de fréquence, mais de présence/absence de variantes de façon globale, nous avons formulé nos énoncés en conséquence.

⁷ L'utilisation du mot 'trait' est ici interchangeable avec celle du mot 'variante', et se réfère strictement à la caractéristique du segment (V ou C) ou du groupe de segments qui est sujette à variation, par exemple, la diphtongaison/non diphtongaison d'une V, ou la variante diphtonguée/non diphtonguée d'une V.

locuteurs du FQ et du FF, et qui serviront à distinguer ces variétés et ces styles dans la partie méthodologique de l'étude. Elles se retrouvent dans les enregistrements que nous avons fait évaluer par nos participants, selon la variété dialectale et les styles des locuteurs. Nous ne considérerons pas individuellement leurs occurrences dans la présente étude, mais plutôt, leurs productions groupées, en lien avec les variétés dialectales et la variation stylistique auxquelles elles sont associées.

Les traits phonétiques du FQ et du FF sont ici sélectionnés sur la base de la représentativité dialectale que leur accordent les auteurs consultés (voir, entre autres, Blondeau et Friesner, 2014; Brasseur, 2009; Cox, 1998; Dumas, 1987; Hansen, 2012; Hansen et Juillard, 2011; Léon, 1983; Morin, 1994; Paradis et Dolbec, 2008; Pupier, et Drapeau, 1973; Reinke, 2005; Remysen, 2014; Violin-Wigent, 2009; Walter, 1988) à l'égard des variétés dialectales concernées. Quelques-uns de ces traits connaissent aussi de la variation stylistique à l'intérieur de chaque variété dialectale. Nous décrirons leur conditionnement stylistique par la suite.

Des variantes phonétiques fréquemment associées au FQ⁸ (voir Blondeau et Friesner, 2014; Brasseur, 2009; Cox, 1998; Dumas, 1987; Léon, 1983; Morin, 1994; Ostiguy et Tousignant, 2008; Paradis et Dolbec, 2008; Reinke, 2005; Remysen, 2014; Violin-Wigent, 2009), et qu'on ne retrouve pas comme telles dans le FF, sont :

- l'affrication des C /t/ et /d/ devant les V hautes antérieures /i/ et /y/, et les glides /j/ et /ɥ/, ex., [tʃy];

⁸ Nous sommes consciente que certains de ces traits, identifiés comme appartenant au FQ, notamment l'affrication, le relâchement des V hautes, la postériorisation du /a/, apparaissent aussi dans d'autres variétés de français laurentien (Alain, 1989, p. 57 ; Friesner, 2010, Mougeon et Beniak, 1994; Walker, 2005, p. 191) ou sont absents du français de la péninsule gaspésienne (Friesner, 2010). Nous ne prétendons pas décrire ici « le » FQ en excluant les traits qui sont partagés ou exclus par une communauté plus ou moins grande, mais nous nous limitons à ce qui nous est rapporté, dans la littérature, comme typique, voire stéréotypé (Dumas, 1987, p. 7; Brasseur, 2009). De la même manière, notre bannière FF pour le français des locuteurs de France n'est pas une tentative de décrire tout le français parlé en France, ni même à Paris, comme s'il y était homogène.

- le relâchement des V hautes /i/, /y/ et /u/ en syllabe fermée par des consonnes non-allongeantes (autres que /ʁ/, /v/, /z/, /ʒ/, ex., [vɪl], [bɪl]);
- la postériorisation et la fermeture de la voyelle /a/ en finale, ex., [pɑ], [ʃɑ];
- les distinctions phonémiques /ẽ/-/œ/ : ‘brin’ / ‘brun’, /a/-/ɑ/ : ‘bois’ (verbe)/ ‘bois’ (nom) et ‘moi’/’mois’, et /ɛ/-/e/ : ‘piquet’/’piqué;
- l’antériorisation de la V nasale /ã/, ex., [ã] ‘je mange’;
- la fermeture de la V nasale /ẽ/ : [ẽ] ‘pain’;
- l’ouverture de la V nasale /õ/ : [õ], ‘garçon’⁹;
- la diphtongaison des V longues en syllabe fermée et des V brèves devant les C allongeantes /ʁ/, /v/, /z/, /ʒ/, ex., [g^aɛ:p] [p^aɛʁ], [sɛʁvø^y:z]¹⁰;

De plus, géographiquement, on attribue un phénomène de diphtongaison au parler populaire de Montréal seulement, mais qui tend à disparaître (Paradis et Dolbec, 2008, Remysen, 2014, p. 113), soit :

- la diphtongaison des finales en [aɜ] ou [av], ex., [gaʁɑɜʒ].

Du côté du FF, d’abord à l’opposé des traits phonétiques du FQ, on aura, pour les mêmes variables mentionnées précédemment, l’absence de variantes représentatives du FQ, ou des réalisations différentes des mêmes variables (Hansen, 2012; Hansen et Juillard, 2011; Léon, 1983; Morin, 1994; Ostiguy et Tousignant, 2008; Violin-Wigent, 2009), soit :

- l’absence d’affrication des C /t/ et /d/;

⁹ Selon Ostiguy et Tousignant (2008), p.116

¹⁰ Dans le même souci de représentativité, notons le rapport d’une absence de diphtongaison pour le nord de la ville de Québec (Friesner, 2010, p. 36).

- l'absence de diphtongaison ;
- la tension des V hautes /i/, /y/ et /u/ en syllabe fermée;
- la position antérieure ouverte du /a/ en finale, ex., [ʃ a];
- la postériorisation de la V nasale /ã/ : [ã], 'je mange';
- l'ouverture de la voyelle nasale /ẽ/ : [ẽ] et [ɛ], 'pain';
- la fermeture de la voyelle nasale /õ/ : [õ], 'garçon';
- perte d'opposition /ɛ/ - /œ/ : 'brin' / 'brun' = [ɛ];

Observées par Martinet depuis 1945 en France (Hansen et Juillard, 2011), des pertes d'oppositions phonémiques pour des voyelles dites « à double timbre » (Hansen et Juillard, 2011, p. 313) soit :

- perte d'opposition du /A/, ex., 'pâte' / 'patte' et 'bois' (verbe) / 'bois' (nom) = [a] ;
- perte d'opposition du /E/, ex., 'piquet' / 'piqué' = [e].

En ce qui concerne le conditionnement stylistique des variantes phonétiques du FQ, Paradis et Dolbec (2008), Ostiguy et Tousignant (2008) ainsi que Dumas (1987) indiquent que certains traits tendent à s'estomper ou à disparaître en contexte formel :

- les diphtongaisons ;
- la postériorisation ou la fermeture du /a/ en finale.

On ajoute que d'autres variantes, mais dans une moindre mesure, sont aussi parfois contrôlées en situation formelle par des locuteurs du FQ, ayant pour effet un rapprochement avec le FF (Ostiguy et Tousignant, 2008, p. 71; Paradis et Dolbec, 2008; Remysen, 2014, p. 117) :

- l'affrication ;

- le relâchement des V hautes;
- la postériorisation de la V nasale / \tilde{A} / : [\tilde{a}].

Pour le FF, les situations plus officielles et le style *lecture*, en raison du fait qu'elles sont caractérisées par la pression de la norme, la présence de l'orthographe, et maintenues dans les sphères sociales plus instruites, ou favorisées (Hansen, 2012; Hansen et Juillard, 2011), inciteraient à davantage de vigilance pour :

- les distinctions phonémiques des /A/ ;
- les distinctions phonémiques des /E/ ;
- les distinctions phonémiques entre / \tilde{e} /-/ $\tilde{œ}$ /.

De plus, les variations stylistiques qui touchent les deux variétés dialectales et qui sont influencées par le contexte (orthographe, pression de la norme) sont (Bordal et Lyche, 2008; Durand et Lyche, 2008; Reinke, 2005) :

- la liaison non catégorique, ex., 'c'est un chat' : formel = [s ϵ t \tilde{e}] / informel = [s ϵ \tilde{e}];
- la réduction des groupes de C finales, ex., 'quatre' : formel = [k a t κ] / informel = [k a t];
- la chute du schwa, ex., 'petit' : formel = [p ∂ t i] / informel = [p t i].

Nous avons présenté ici les concepts de « norme », de « variété dialectale », de « variation stylistique » et d'« accent » auxquels nous nous référons dans la présente étude. Nous avons aussi décrit certaines des variantes phonétiques qui caractérisent le FQ, le FF et leur variation stylistique en lien avec les situations formelles et informelles, selon leur caractère représentatif de ces variétés et styles. Ces variantes sont susceptibles d'être produites dans les enregistrements que nous utilisons afin de découvrir les attitudes linguistiques de nos participants à l'égard des FQ, FF, formels

et informels. Nous passons maintenant à la description de l'objet central de notre étude, soit, les attitudes linguistiques.

2.3 Attitudes linguistiques

Les attitudes linguistiques peuvent être vues comme un phénomène qui entretient un dialogue entre les domaines de la psychologie sociale du langage et de la sociolinguistique. En effet, la sociolinguistique offre un examen des variantes linguistiques corrélées à des groupes sociaux qui sont, pour la psychologie sociale, associées plus ou moins positivement à des valeurs sociales, ou positionnées dans un environnement social (Lafontaine, 1986; Laks, 2000).

Les attitudes - linguistiques ou en soi – font l'objet de plusieurs définitions connexes, selon les domaines de recherche et les époques. Nous présenterons ici celles qui nous semblent les plus représentatives de différents courants de recherche, en commençant par des définitions plus vastes, qui posent les bases du concept, pour en arriver à celles qui siéent plus précisément à l'objectif de la présente étude (2.3.1). Ensuite, nous proposons de voir plus précisément les impacts des attitudes linguistiques dans le développement de la L2 à la lumière des constats de chercheurs s'étant penchés sur le phénomène (2.3.2).

2.3.1 Définitions

D'abord, pour le psychologue américain Thurstone (1931), ayant œuvré entre autres en psychologie sociale, les *attitudes* sont des « affects positifs ou négatifs envers un objet psychologique » (Thurstone, 1931, p. 261; notre traduction). Ces *affects* sont des appétences ou des aversions, dont les intensités peuvent aller de fortes à faibles (Thurstone, 1931, p. 261). Secord et Backman (1964), de leur côté, proposent trois composantes aux attitudes : *affective*, qui se réfère aux sentiments; *cognitive*, en lien avec les croyances à propos de l'objet, et finalement, *conductiste*, c'est-à-dire, en lien avec le comportement à l'égard de cet objet (Secord et Backman, 1964, p. 98). Par exemple, Jean croit que l'allemand parlé en Suisse n'est pas pur (cognitive), il ne

l'apprécie pas (affective) et finalement, hésite à côtoyer de près des gens qui le parlent, ou le défendent (conductiste). Pour Castellotti et Moore (2002) qui travaillent dans le domaine des L2, l'*attitude* est « une disposition à réagir de manière favorable ou non à une classe d'objets » (Castellotti et Moore, 2002, p. 7).

En ce sens, que ce soit « affect » ou « disposition », nous nous maintenons dans un concept psychologique qui suggère qu'une orientation, plus ou moins favorable ou défavorable, peut être conduite envers un objet, en lien avec des croyances et/ou des sentiments par rapport à cet objet.

Lafontaine (1986), pour sa part, définit les *attitudes linguistiques* comme étant « des jugements sur les variétés linguistiques » auxquelles on associe des valeurs qu'on hiérarchise. « Tel accent est vu comme grossier ou vulgaire, tel autre comme pittoresque, tel enfin comme un signe de raffinement et de culture » (Lafontaine, 1986, p.15). Garret (2010) décrit l'*attitude* ainsi : « une orientation évaluative à l'égard d'un objet social d'un certain type, que ce soit une langue ou une politique gouvernementale, etc. » (Garrett, 2010, p. 20; notre traduction). En cela, il présente, d'une part, la dimension évaluative de l'attitude, soit, son aspect « jugement » à l'égard d'un objet, et, d'autre part, il signale la nature sociale de cet objet, ici, la langue.

Nous adopterons dans notre étude le concept d'*attitudes linguistiques* en référence aux évaluations subjectives d'individus envers des objets langagiers vus comme des objets sociaux, ou envers des locuteurs les employant. Nous nous basons sur la notion voulant que les individus, « en général, confondent la langue avec le locuteur qui la parle » (Laur, 2008, p. 25; Calvet, 1994).

Gardner (1985), œuvrant en psychologie sociale du langage spécialisé en L2, propose une définition de l'attitude linguistique dont le caractère opérationnel offre l'avantage de décrire précisément le concept central de notre étude et l'élément ciblé par notre expérimentation : « une réaction évaluative à un référent ou un objet,

produite à partir des croyances et opinions de l'individu à propos de cet objet » (Gardner, 1985, p. 9; ma traduction). Ces croyances peuvent avoir comme sources des informations plus ou moins objectives (Castellotti et Moore, 2002). On retrouve ici la dimension évaluative en terme de réaction à un objet (ici, langue), qui pourra être plus ou moins négative ou positive, et ses souches cognitives et affectives.

Enfin, Lasagabaster (2003) propose une version plus ancrée dans un contexte sociolinguistique qui n'est pas sans lien avec le nôtre : « Les attitudes se manifestent sous forme de réactions sociétales, à l'image de celles portées par les leaders d'opinion dans les médias ou par des citoyens ordinaires » (Lasagabaster, 2003, p. 587; notre traduction). Les attitudes linguistiques sont ici considérées être réalisées par rapport à la langue en tant qu'objet social, au-delà de la compréhension de base du sens d'un message, en vertu de l'aspect sociolinguistique de la langue et des valeurs sociales qui y sont associées (Lasagabaster, 2003; Laur, 2002, 2008, 2014). Ces attitudes sont, en quelque sorte, le reflet des images façonnées par des individus sur des langues ou leurs locuteurs, en ce qui a trait, par exemple, au statut social, à l'élégance, ou à la complexité d'une langue (Lasagabaster, 2006).

À l'instar de Labov (1972), par exemple, avec son étude de Martha's Vineyard, ou d'autres chercheurs comme Jenkins (2009), Laks (2000), Lappin (1982), Moyer (2013), Thomas (2002), entre autres, nous considérons que les différentes variantes linguistiques, comme celles de l'accent, sont porteuses de différentes valeurs sociales, auxquelles les individus peuvent réagir plus ou moins favorablement. Nous considérons de même que les attitudes linguistiques envers ces accents sont observables en tant que réactions évaluatives (Gardner, 1985). Nous proposons maintenant de voir quels rôles ces attitudes jouent dans l'acquisition d'une L2.

2.3.2 Attitudes linguistiques et développement de la L2

Les attitudes sont importantes parce qu'elles sont des antécédents des comportements, prédisposent l'élève à agir d'une manière ou d'une

autre, à faire un effort suffisant pour apprendre la langue ou à refuser de le faire (Arnold, 2006, p. 418).

Plusieurs chercheurs se sont penchés sur le rôle de facteurs dits subjectifs, comme les attitudes, indépendamment des facteurs dits objectifs, comme l'aptitude (Lasagabaster, 2006), dans la réussite de l'apprentissage de la L2 ou de la LC (entre autres, Arnold, 2006; Castellotti et Moore, 2002; Dewaele, 2006; Gardner, 1985; Gardner et Lambert, 1972; Jenkins, 2009). Ces facteurs subjectifs peuvent être des perceptions personnelles d'une langue, par exemple, son utilité, ou le prestige y étant associé, et, conséquemment, ils s'incarnent dans les attitudes plus ou moins favorables que ces perceptions entraînent à l'égard de cette langue (Dewaele, 2006; Giles et Powesland, 1975).

Tremblay et Gardner (1995), par exemple, expliquent que l'attitude, positive ou négative, oriente les buts de l'apprenant dans son apprentissage de la LC (Tremblay et Gardner, 1995, p. 515). En cela, elle influence la motivation et a un impact sur le succès de l'apprenant en LC (Gardner, Tremblay, et Masgoret, 1997, p. 353).

Pour Dewaele (2006), l'acquisition d'une L2 suppose un dialogue entre des composantes objectives (p. ex., la fréquence des contacts avec des locuteurs natifs, les aspects psycholinguistiques) et des composantes affectives, comme « les attitudes envers la langue-cible, ses locuteurs, [...] » (Dewaele, 2006, p. 441). Tentant de cerner les rapports de ces différentes composantes avec l'auto-perception de la maîtrise à l'oral d'utilisateurs d'une L2, le chercheur conclut à un apport des composantes objectives et affectives déterminant, sans toutefois avancer que les attitudes linguistiques soient au premier rang des facteurs explicatifs (Dewaele, 2006, p. 461). L'auteur insiste, en outre, sur l'importance du contexte d'apprentissage, sur la socialisation en L2, sur la perception de l'utilité de la LC et de la LC elle-même, notamment, comme des éléments à la fois incontournables et changeants dans le parcours d'acquisition d'une L2 (Dewaele, 2006, p. 461).

Chez Castellotti et Moore (2002), on propose le concept de « représentations sociales des langues » et de leur pouvoir sur les attitudes linguistiques et sur l'intérêt pour l'apprentissage d'une L2. Les auteures suggèrent, d'une part, que les images communes d'une langue et/ou de ses locuteurs ont comme impact, en L2, de démotiver, ou, au contraire, d'encourager l'apprentissage; et, d'autre part, que l'on peut agir, en enseignement des L2 et en planification linguistique, sur ces images, afin de les dépasser et de favoriser l'apprentissage (Castellotti et Moore, 2002, p. 6).

Arnold (2006), pour sa part, affirme que les attitudes linguistiques des apprenants de L2 envers la LC et ses locuteurs natifs, donnent ou enlèvent effectivement de la valeur à l'apprentissage et ont certainement leur poids dans sa réussite. Elles ont un caractère plutôt stable et demeurent, selon la chercheuse, difficiles à modifier (Arnold, 2006, p. 418).

Pour Lasagabaster (2003, 2005, 2006), dont le travail est concentré, entre autres, sur les relations entre langues et société en Europe, « [l]es attitudes linguistiques se sont progressivement constituées en éléments clés des modèles explicatifs de l'apprentissage d'une L2 » (Lasagabaster, 2006, p. 395). Examinant lui aussi les effets des attitudes linguistiques sur la réussite des apprentissages en L2, l'auteur propose ces conclusions :

[...] les attitudes positives facilitent en général le processus d'apprentissage d'une L2 [...]. [...] les attitudes des élèves à l'égard de la langue étrangère et sa culture jouent un rôle essentiel dans le succès de [l'apprentissage], mais aussi [...] l'effet contraire peut également se produire, c'est-à-dire, que le fait de s'être construit une compétence importante en L2 est à l'origine d'une attitude positive envers celle-ci. (Lasagabaster, 2006, p. 401).

Nous avons présenté, dans ce chapitre, le contexte sociolinguistique et les définitions des concepts et éléments étant utiles à notre étude, à savoir, ce que nous entendons par « norme », « variation stylistique », « variété dialectale » ainsi que les variantes phonétiques stylistiques et dialectales du français qui nous intéressent. Puis, nous

avons proposé des définitions qui cernent et précisent notre objet d'étude. Nous avons finalement vu comment les attitudes pouvaient jouer un rôle dans le développement d'une L2. Dans le prochain chapitre, nous présenterons une recension d'études sur les attitudes linguistiques dans différents contextes pour en arriver à notre question de recherche.

CHAPITRE 3

RECENSION DES ÉCRITS ET QUESTION DE RECHERCHE

Dans ce chapitre, nous dressons d'abord un portrait des tendances en attitudes linguistiques en lien avec une L2 au regard d'études effectuées ailleurs dans le monde, en rapportant les sources considérées par les chercheurs comme influençant ces attitudes (3.1). Nous poursuivons avec une série de recherches menées au Québec sur les attitudes linguistiques des Québécois (3.2). Finalement, nous présentons des études qui, tout comme la nôtre, ont été effectuées sur des populations immigrantes allophones et/ou apprenants de FLS au Québec, en lien avec leurs préférences de LC et leurs attitudes linguistiques à l'égard du FF et du FQ (3.3). Ces études nous mèneront à notre question de recherche (3.4).

3.1 Attitudes linguistiques à propos de la L2

Si nous nous sommes penchée précédemment sur le rôle des attitudes linguistiques en L2, plusieurs chercheurs (entre autres, Lasagabaster, 2006; Ibarraran, Lasagabaster et Sierra, 2008; Bernaus, Masgoret, Gardner et Reyes, 2004; Jenkins, 2009) offrent aussi d'en définir les causes et d'en décrire les tendances en L2. Par exemple, Lasagabaster (2006) rapporte des facteurs qui les conditionnent, partant du principe qu'elles s'apprennent et ne sont ni naturelles, ni même, de sons avis, statiques :

[...] l'origine et le changement d'attitudes sont un domaine très sensible qui peut être influencé par des agents divers, parmi lesquels en premier lieu les institutions, car le développement de chaque personne a lieu dans un cadre social où les attitudes prolifèrent. (Lasagabaster, 2006, p. 395)

Selon lui, en L2 particulièrement, les enseignants, les écoles, les institutions du pays d'accueil et la famille sont aux premiers rangs des sources d'influence sur les apprenants de L2, de même que les opinions sur la LC véhiculées dans les médias comme la télévision et les journaux. S'intéressant particulièrement aux attitudes envers des langues minoritaires (p. ex., basque, catalan, breton, corse, alsacien, occitan, etc.), l'auteur souligne que les langues ou variétés qui ne correspondent pas « au dialecte standard de l'Île de France » ne sont tout simplement pas soutenues de la part des autorités gouvernementales, ni dans les programmes d'enseignement de la L2, qui se concentrent sur le français parisien (Lasagabaster, 2006, p. 398). En outre, l'auteur n'est pas sans mentionner le caractère attractif de la popularité et du prestige adjoints à certaines langues et/ou variétés, plus qu'à d'autres (Lasagabaster, 2006, p. 400).

Ibarraran, Lasagabaster et Sierra (2008) ont mené une étude dans la Communauté autonome du Pays basque, dont les provinces sont devenues officiellement bilingues depuis 1982, suite à la mise en place d'une loi et où la langue basque a fait l'objet d'une standardisation (Lasagabaster, 2003, 2005). Leur objectif était d'observer les attitudes linguistiques d'étudiants préuniversitaires immigrants et locaux envers la langue basque en tant que langue minoritaire, envers l'espagnol en tant que langue majoritaire, véhiculaire et dite internationale, et envers l'anglais en tant que langue dite internationale. L'étude a été effectuée dans une des provinces de la Communauté autonome du Pays basque où l'espagnol est prédominant dans la vie de tous les jours (Ibarraran, Lasagabaster et Sierra, 2008). Leurs travaux montrent que les attitudes sont plus négatives que positives envers la langue minoritaire, pour les locaux comme pour les immigrants, et que les attitudes sont clairement positives envers l'espagnol, pour les locaux comme pour les immigrants. Finalement, envers l'anglais, les locaux se sont montrés un peu moins favorables que les immigrants. Les auteurs considèrent que le contexte sociolinguistique particulier du Pays basque, ajouté à la situation de la province d'où sont issus les participants, où l'espagnol est la langue véhiculaire et où

le basque est enseigné uniquement à titre de matière scolaire, expliquent l'orientation des attitudes linguistiques exprimées (Ibarraran, Lasagabaster et Sierra, 2008, p. 338-339).

La même tendance à préférer des langues auxquelles plus de prestige est associé a été observée chez Bernaus, Masgoret, Gardner et Reyes (2004), à Barcelone, où des étudiants majoritairement nés à l'extérieur de la Catalogne et de l'Espagne ont démontré une attitude négative envers le catalan, la langue locale, minoritaire au pays bien qu'officielle. Les auteurs rapportent en parallèle une attitude favorable envers l'espagnol (castillan) et l'anglais, considérés comme des langues dominantes et internationales par les participants (Bernaus, Masgoret, Gardner et Reyes, 2004, p. 82).

Finalement, pour Jenkins (2009), qui explore les relations entre l'attitude, l'identité et l'anglais en tant que nouvelle *lingua franca*, il est clair que des attitudes linguistiques et une idéologie du standard laissent leur empreinte dans le matériel didactique destiné à l'enseignement de l'anglais langue seconde (ALS). De plus, elles jouent un rôle dans la perception des individus de leur propre identité en tant qu'utilisateur d'une L2, et dans celles des autres locuteurs (Jenkins, 2009, p. 203-204). En somme, la chercheuse distingue l'anglais *lingua franca* de l'ALS en général à cause de ses buts communicationnels, qui sont de parler anglais avec des non-natifs de l'anglais, sans avoir le projet d'immigrer dans un pays anglophone (Jenkins, 2009, p. 202-203). Elle rapporte que les apprenants et utilisateurs non natifs de l'anglais *lingua franca* démontrent des attitudes défavorables envers les locuteurs non natifs de l'anglais avec un accent indien, chinois ou japonais, et systématiquement favorables envers les accents britanniques et américains standards (Jenkins, 2009, p. 204). Elle ajoute :

Cela est surprenant, étant donné la preuve croissante que les accents britanniques et américains ne sont pas les plus facilement intelligibles dans des contextes *lingua franca*, en raison de leur utilisation abondante

de traits phonétiques tels que l'élision, l'assimilation [...]. (Jenkins, 2009, p. 204; notre traduction).

Elle montre ainsi comment ces idées reçues, ces images forgées, ces représentations sociales des langues, de leur prestige et de leur statut, influencent les attitudes des apprenants de L2 à l'égard, ici, des accents étrangers.

3.2 Attitudes linguistiques au Québec

Dans la présente section nous présentons des études effectuées au Québec, la plupart en locuteur masqué, sur les attitudes linguistiques des Québécois, afin de dégager un portrait de l'évaluation que font les Québécois de leur propre langue.

D'abord, nous présentons l'étude de Lambert, Hodgson, Gardner et Fillenbaum (1960), chercheurs qui ont amorcé une longue tradition de recherche sur les attitudes linguistiques à l'aide de la technique du locuteur masqué, qu'ils ont mis au point (Lafontaine, 1986). L'objectif était d'observer, dans les années 60 au Québec, les attitudes linguistiques d'étudiants masculins francophones et anglophones de Montréal à l'égard de la langue anglaise versus la langue française. Leur technique consistait à faire entendre et à faire évaluer par les participants une série d'enregistrements de locuteurs natifs bilingues masculins, lisant le même texte dans les deux langues. Les participants ne devaient pas se douter que le même locuteur revenait dans plus d'une piste sonore, soit, dans une version française, puis anglaise, d'où l'idée du « locuteur masqué » (Lambert et coll., 1960; Laur, 2014). Par l'étude des évaluations faites par les participants en entendant l'une ou l'autre des langues, les chercheurs avaient accès aux différentes perceptions du français et de l'anglais, et en déduisaient des attitudes plus ou moins favorables (Laur, 2008). Les attitudes des participants étaient observées en fonction de leurs évaluations sur échelles de Likert de 14 traits de caractère pour chaque locuteur entendu, parmi lesquels figuraient, par exemple, 'digne de confiance', 'sympathique' ou encore, 'intelligent' (Lambert et coll. 1960, p. 44). Ainsi, un locuteur pouvait être vu comme peu, ou, au contraire, très

‘digne de confiance’, selon la langue dans laquelle il parlait. Ces traits de caractère sont regroupés sous deux dimensions symboliques auxquelles ils sont associés, soit celle du statut (ex., ‘intelligent’, ‘éduqué’), et celle de la solidarité (ex., ‘sympathique’, ‘chaleureux’) (Lambert et coll. 1960; Laur, 2008). Les auteurs rapportent des résultats, selon eux, attendus, mais aussi, des trouvailles. Sur les deux dimensions, soit, statut et solidarité, les anglophones ont montré des attitudes plus favorables à l’égard des voix anglaises que françaises. De leur côté, les francophones ont non seulement évalué les voix françaises moins favorablement que les voix anglaises, mais ils les ont évaluées encore plus défavorablement que ne l’avaient fait les anglophones (Lambert et coll., 1960, p. 48). Les chercheurs en concluent que « les participants francophones doivent se percevoir comme des membres d’un groupe inférieur, qui, à tout le moins, sont ‘gentils’ et ‘religieux’ (Lambert et coll., 1960, p. 48, notre traduction).

En 1973, d’Anglejan et Tucker reprennent la technique du locuteur masqué pour faire évaluer, par des participants québécois, des pistes sonores enregistrées avec des locuteurs natifs du FQ montréalais de classe sociale défavorisée et privilégiée ainsi que des locuteurs natifs du FF (classe sociale privilégiée uniquement). Les participants étaient des hommes et femmes d’Alma, de Montréal et de Québec, provenant de diverses classes sociales. Les résultats ont montré, entre autres, que les locuteurs du FF ont été perçus comme plus intelligents, éduqués, ambitieux et sympathiques, mais moins ‘endurants’ que les locuteurs du FQ des deux classes sociales (d’Anglejan et Tucker, 1973, p. 22). Les auteurs interprètent les résultats comme le reflet d’un malaise linguistique typique, selon eux, des locuteurs du FQ des classes défavorisées, et affirment que ces résultats peuvent aussi « découler de la prise de conscience, occasionnée par le mouvement d’amélioration de la langue [au Québec], qu’ils parlent une forme de la langue de bas prestige » (d’Anglejan et Tucker, 1973, p. 23; notre traduction).

Plus tard, Lappin (1982) fait évaluer, par des hommes et des femmes de différentes classes sociales de Montréal, la prononciation de locuteurs natifs du FQ issus des différents corps de métier, soit des ouvriers, employés de bureau et des professionnels (Lappin, 1982, p. 95). Ce que la chercheuse propose de particulier dans cette étude par rapport aux autres, est de faire évaluer les variantes phonétiques associées aux différentes classes sociales de Montréal et du Québec en faisant entendre des enregistrements où ces variantes sont plus ou moins présentes en fonction des classes sociales des locuteurs (Lappin, 1982, p. 95). Ses résultats l'ont amenée à conclure que les locuteurs de statut social moins élevé étaient les plus défavorablement évalués sur la qualité de la prononciation, ainsi qu'à identifier par le fait-même, les traits phonétiques plus particulièrement présents dans ces enregistrements, et donc, stigmatisés. Ces variantes étaient : « une très haute occurrence de diphtongues en syllabes fermées, les variantes [wɛ] et [we] pour la variable /wa/ en finale absolue, la postériorisation [et la fermeture] de /a/ en [ɔ] et de nombreuses réductions de surface » (Lappin, 1982, p. 107). De plus, elle rapporte que si les Québécois considèrent leur dialecte « bâtard » (Lappin, 1982, p. 93), ils accepteraient de placer au poste d'animateur de radio à Radio-Canada des locuteurs entendus chez qui sont absents les traits stigmatisés décrits plus haut, mais qui produisent la postériorisation du /a/ en [ɑ], les affriquées des C /t/ et /d/ devant les V hautes antérieures et le relâchement des V hautes (Lappin, 1982, p. 108).

Genesee et Holobow (1989), reprenant Lambert et coll. (1960), ont montré que des étudiants anglophones et francophones de Montréal avaient des attitudes moins favorables sur les traits de caractère de la dimension statut pour les voix du FQ que pour les voix de l'anglais (A), tout comme chez Lambert et coll. (1960). La découverte, cependant, tient au fait d'un changement pour la dimension solidarité, pour laquelle les locuteurs du FQ ont été aussi bien évalués que ceux de l'A par les participants franco-québécois (Genesee et Holobow, 1989, p. 27). Ces chercheurs ont aussi eu l'idée de faire évaluer des pistes de FQ et du FF. Les résultats qu'ils ont

obtenus des participants francophones pour la dimension solidarité n'ont pas été différents pour les locuteurs du FF et du FQ, mais, tout comme chez d'Anglejan et Tucker (1973), les locuteurs du FQ ont été moins bien évalués que les locuteurs du FF sur les traits de la dimension statut (Genesee et Holobow, 1989, p. 31). Les auteurs concluent que les réponses des participants francophones suggèrent une vision négative de leur propre groupe qui ne serait pas due uniquement à la position socioéconomique enviable de l'A et à sa présence dominante, puisque les enregistrements du FF font ressortir le même parton évaluatif, mais plutôt à une réelle perception stéréotypée de leur propre groupe (Genesee et Holobow, 1989, p. 35).

Remysen (2004), au moyen d'entrevues semi-dirigées, constate, plus de vingt ans plus tard, que les opinions qu'expriment les Québécois sur leur langue et leur accent continuent de porter une charge négative, mais qu'elle tendrait à diminuer. Si les québécismes sont acceptables, ils le sont dans la mesure où la situation n'est pas formelle, pour une majorité de participants (Remysen, 2004, p. 26). Certains participants voient dans l'accent québécois une forme de négligence de l'articulation, mais la majorité demeure moins sévère envers cet accent qu'envers le lexique (Remysen, 2004, p. 26, 27). Pour le caractère endogène ou exogène de la norme, le chercheur rapporte une certaine ambiguïté : le FF est cité en exemple pour le vocabulaire et la prononciation, mais aussi critiqué pour ses nombreux anglicismes (Remysen, 2004, p. 27, 28).

Finalement, rapportons l'étude de Laur (2014), une reprise de celle menée par Lambert et coll. (1960), et dont l'objectif est de découvrir les attitudes linguistiques de la population québécoise envers le français et l'anglais à Montréal. Dans cette étude menée en 2004, ont été interrogés des Montréalais anglophones, francophones et allophones. L'observation des attitudes a été effectuée au moyen de la technique du locuteur masqué. Les participants ont écouté des enregistrements de locuteurs nativement bilingues, un homme et une femme, lisant chacun de courts textes en

anglais et en français (les mêmes textes). Les auditeurs devaient évaluer les voix entendues sur une échelle de Likert pour douze traits de caractère. Ces caractéristiques de la personnalité sont les mêmes que pour Lambert et coll. (1960). En général, bien que la présence de voix des deux sexes ait montré que les langues sont évaluées différemment selon le sexe du locuteur (Laur, 2014, p. 14-15), tous groupes ethnolinguistiques et sexes des locuteurs confondus, ce sont les voix en français qui ont obtenu les scores moyens les plus bas pour chaque dimension (Laur, 2014, p. 13). Les traits de caractère composant le facteur statut (leader, fiable, instruit, intelligent, ambitieux) sont évalués plus fortement chez les voix en anglais, ainsi que la plupart des traits de solidarité (Laur, 2008). L'interprétation faite par la chercheuse de la tendance à sous-évaluer le français et à favoriser l'anglais suggère que la symbolique sociale joue un rôle. L'attrait que suscite une langue à laquelle plus d'avantages socioéconomiques sont associés (ici, l'anglais) est naturellement reflété dans l'orientation évaluative. Par ailleurs, il s'agit d'une association entre langue et statut stable depuis près de cinquante ans dans la perception de ces deux langues à Montréal (Lambert et coll., 1960; Lafontaine, 1986, p. 41; Laur, 2008, p. 77).

Nous avons présenté un aperçu des attitudes linguistiques en L2 et de celles des Québécois envers le FQ, afin d'en dégager un portrait des tendances. Nous avons constaté qu'en L2, les attitudes tendent favorablement vers les langues ou variétés qui sont associées à un prestige ou un statut socioéconomique plus avantageux. Au Québec, les natifs ont montré des attitudes plus positives pour des langues ou variétés du français à norme parfois exogène, ce qui semble aussi refléter l'idée que le FQ n'exerce pas le même attrait que l'anglais ou le FF, n'est pas aussi fortement associé à un prestige ou un statut socioéconomique profitable.

Dans la prochaine section (3.3), nous présenterons une série d'études qui examinent précisément les attitudes et les préférences d'allophones du Québec devant le FF et le FQ, tout comme nous le faisons dans la présente étude.

3.3 Attitudes linguistiques en L2 au Québec

Nous avons vu que plusieurs études ont été menées sur les attitudes linguistiques des natifs du Québec. Toutefois, peu ont été effectuées sur les attitudes linguistiques d'apprenants de FLS face au français parlé au Québec versus le français parlé en France. Des études sur les perceptions, les préférences et les attitudes d'allophones, d'immigrants et/ou d'apprenants de FLS, face au FQ versus le FF, seront recensées ici.

En 3.3.1 nous présentons des études consacrées aux perceptions et aux préférences en ce qui a trait au FQ par rapport au FF, chez des immigrants, allophones et/ou apprenants de FLS. La deuxième section, 3.3.2, sera dédiée aux études sur les attitudes linguistiques d'allophones et d'immigrants face au français parlé au Québec, versus le français parlé en France. S'en suivra la formulation de nos questions de recherche, en 3.4.

3.3.1 Préférences et perceptions du FQ par rapport au FF en L2

Le travail proposé par Calinon (2009) se veut une description qualitative des perceptions d'apprenants de FLS à Montréal, colligées au moyen d'entrevues avec des immigrants apprenants de FLS issus de diverses écoles offrant un programme de francisation sur le territoire montréalais. Cent-dix (n=110) participants adultes, dont 74% sont des femmes, ont été interrogés en entrevue semi-dirigée. Les thèmes abordés dans les discussions étaient : leur parcours scolaire et langagier, leur utilisation quotidienne des différentes langues de leur répertoire linguistique, leur environnement linguistique, leur perception de l'utilisation du français à Montréal, du FQ, des Québécois, du Québec en général, et enfin, des cours de FLS qu'ils sont, au moment de l'étude, en train de suivre (ce qu'ils y apprennent, ce qu'ils trouvent utile, etc.) (Calinon, 2009, p. 160). Il en ressort, de manière globale, qu'une perception nettement plus négative que positive envers le FQ, accompagnée d'une valorisation

accrue pour le FF, vu comme la norme et la LC, s'avèrent cohabiter chez les participants de l'étude :

Pour nos témoins, le français hexagonal représente encore la norme standard (confortés par le matériel normatif et la langue enseignée dans les cours de francisation) alors que le français québécois porte les représentations négatives d'un dialecte oral qui ne lui permet pas d'accéder à un tel statut. (Calinon, 2009, p. 258)

Selon l'auteure, la plupart des participants font l'amalgame entre la variante formelle et la variante familière, voire populaire du français québécois (Calinon, 2008 p. 258). Autrement dit, la langue québécoise, peu importe son degré de formalité, serait perçue comme uniquement non formelle par les participants. L'auteure constate aussi que l'élément le plus cité par les participants pour différencier les variétés de français est, d'abord, l'accent sur un plan général, suivi de l'affrication des consonnes /t/ et /d/ et la postériorisation du /a/ (Calinon, 2009, p. 244-245).

Ayant aussi interrogé des enseignants et intervenants en francisation, Calinon précise que « la variété enseignée dans les cours de francisation se rapproche plus de la variété standard du français que du français québécois » (Calinon, 2009, p. 245), et que « [l]es cours de francisation entretiennent l'insécurité linguistique des immigrants-apprenants en perpétuant l'idée que le français hexagonal a des caractéristiques intrinsèques qualitativement supérieures au français québécois » (Calinon, 2009, p. 259). Le français parlé au Québec n'aurait, dans cette perspective, pas acquis la légitimité d'être enseigné en tant que LC; par conséquent, les apprenants de FLS, une fois hors de la classe de langue, se retrouvent en présence de traits linguistiques qui ne sont pas socialement valorisés en classe de FLS, ceux du français québécois (Archambault et Corbeil, 1982; Calinon, 2009). La chercheuse explique que la majorité de ses participants désirent avoir pour LC la variété hexagonale, et non la variété québécoise, qui est perçue comme un écart à la norme (Calinon, 2009, p. 249).

Pour donner quelques exemples, Calinon (2009) énumère des caractéristiques attribuées au FQ par les participants qui témoignent de leur perception négative. On le constate dans des extraits d'entrevue : le FQ « n'est pas vraiment français », « pas le vrai français », « le français sur la rue » (p. 249), ou encore, « le professeur D. parle bien français comme les Français c'est pas comme les Québec les Québécois ils parlent des fois français avec une manière différente » (p. 252). Calinon (2009) conclut aussi à une représentation du français québécois chez les apprenants qui correspondrait à un celle d'un « sociolecte inférieur » (p. 254). « Par conséquent, un accent québécois prononcé serait le signe d'un faible niveau d'éducation » (Calinon, 2009, p. 255).

Finalement, nous rapportons que, selon Calinon (2009) :

Si les attitudes linguistiques envers le français québécois changent dans la société québécoise en général, elles restent négatives chez les immigrants qui ne veulent pas prendre le risque de limiter leur mobilité et leur insertion socioprofessionnelle en apprenant une variété de français perçue comme uniquement non standard. Les témoins font donc toujours référence à l'image du français parlé en France lorsqu'ils mentionnent la norme standard. (p. 258)

Les éléments que nous retenons de cette étude et qui conduiront à formuler les questions de recherche sont, d'abord, l'état de cette perception, qui suggère un amalgame, réalisé entre FQ et langue non standard d'une part, et FF et langue standard, d'autre part; puis, la préférence marquée, et ici explicite, pour une LC exogène, soit le FF.

Dans une étude quantitative, Maurais (2008) a mené une enquête téléphonique auprès de 2200 Québécois de plus de 18 ans, francophones, anglophones et allophones. Son objectif était, entre autres, de « connaître l'état de l'opinion publique sur diverses thématiques liées à la norme linguistique : le français enseigné, la norme à privilégier dans les écoles » (Maurais, 2008, p. 9-10). Sur les préférences de LC à proprement parler, l'auteur rapporte les réponses d'un échantillon représentatif, composé de 264

allophones – fréquentant ou non des programmes de francisation – de la région métropolitaine de Montréal (Maurais, 2008, p. 94). Une des questions alors posées était la suivante :

Si vous aviez le choix, souhaiteriez-vous que, dans leurs cours de français, vos enfants apprennent à parler tout à fait à la manière française, plutôt à la manière française, plutôt à la manière québécoise ou tout à fait à la manière québécoise? (Maurais, 2008, p. 96)

Les préférences des répondants ont été en faveur de la variété européenne, soit 66.9% pour « à la française », et 33,1% pour « à la québécoise » (Maurais, 2008, p. 96). De plus, était posée la question suivante :

Si on vous disait qu'il existe des pilules vous permettant de parler parfaitement le français d'Europe ou parfaitement le français québécois mais que vous ne pourriez prendre qu'une seule de ces pilules, choisiriez-vous... la pilule vous permettant de parler le français d'Europe, la pilule vous permettant de parler le français québécois? (Maurais, 2008, p. 95)

Ici encore, les réponses des allophones interrogés indiquent, pour eux-mêmes, une préférence de 63% pour la variété européenne, contre 37% pour la variété québécoise (Maurais, 2008, p. 95). Nous retenons de cette étude la préférence, manifestée encore une fois pour une LC exogène, soit le FF.

Enfin, Saint-Laurent (2008) a produit une étude qualitative menée dans « l'optique de donner la parole aux jeunes [...], pour connaître leurs points de vue sur divers aspects de la situation linguistique du Québec » (Saint-Laurent, 2008, p. 16). Les données ont été colligées au moyen de groupes de discussions. Les publics visés étaient, entre autres, des immigrants décrits comme suit : de « jeunes adultes allophones âgés de 25 à 35 ans dont la langue maternelle n'est ni le français ni l'anglais et qui ont reçu au moins quatre années d'éducation secondaire en français au Québec » (Saint-Laurent, 2008, p. 20). Dans une partie de l'étude consacrée à la norme linguistique au Québec, Saint-Laurent (2008) rapporte que les immigrants consultés préfèrent la norme issue

de la variété de France, pour plusieurs raisons, parmi lesquelles, la possibilité de « se faire comprendre dans toute la francophonie et non seulement au Québec » (p. 41), mais aussi, parce qu'une bonne partie d'entre eux ont fait des études dans des écoles françaises « où la norme de référence du français est celle de la France » (p. 41). De plus, on y rapporte que certains immigrants issus de milieux plus aisés préférèrent le FF à cause de la perception qu'ils ont du FQ :

« Le français québécois, c'est comme le niveau à ne pas atteindre. Le français international, c'est vraiment plus adapté et accepté dans les communautés [culturelles]. Dès que tu parles avec l'accent québécois, tu te le fais tellement dire. Je parle québécois, donc je parle mal. Si je parle vraiment québécois-région, on va me le dire que je parle mal. C'est laid, ça fait bûcheron, ça fait *La p'tite vie*, ça fait les *Bougon*, ça fait "pas de classe", ça fait mal instruit. C'est assimilé à trop pauvre. » (p. 43)

Néanmoins, la chercheuse nuance finalement ce dernier constat, en ajoutant que pour une partie des participants immigrants de l'étude, recourir au FF tout comme au FQ « signifie [...] autant augmenter leurs chances de réussite professionnelle (d'où leur préférence pour le français international) que s'intégrer dans la société québécoise (d'où leur recours à la norme franco-québécoise et au français de niveau familier [...]) » (Saint-Laurent, 2008, p. 43). Nous retenons de cette étude la préférence exprimée encore une fois pour une LC exogène, soit le FF, mais aussi, l'aspect intégration à la société québécoise qui tend à faire en sorte que des participants manifestent davantage un intérêt pour le FQ.

3.3.2 Attitudes face au FQ par rapport au FF en L2

Kircher (2009, 2012) a étudié les attitudes linguistiques d'immigrants face au FQ et au FF. Dans le cadre de son enquête, l'auteure a consulté 160 étudiants, tous inscrits dans des Cégeps de la région de Montréal. La moyenne d'âge de ses participants était de 18,3 ans au moment de l'étude, 70,6% étaient des femmes et 29,4%, des hommes. De ces participants, quatre groupes sont formés sur la base de la L1, soit, 55 ayant le français comme L1, 44 ayant l'anglais comme L1, 13 étant bilingues de naissance

(français/anglais) et 48 étant des allophones, dont les nombreuses L1 sont les suivantes : l'italien, le roumain, l'espagnol, le mandarin, l'arabe, le polonais, le russe, l'ourdou, le bulgare, le turc, le vietnamien, le bengali, le cambodgien, le farsi, le gujarati, l'ilocano et le tamoul. Dans une autre perspective quant à la façon de catégoriser ses participants, Kircher (2009, 2012) explique que, sans qu'il s'agisse de la même division que celle des catégories de L1, les participants se divisent également selon l'origine, et que son échantillon compte des immigrants (26.8%), des Montréalais fils/filles d'immigrants (36.3%), et des non-immigrants (36.9%). Par contre, ce statut, par rapport à l'origine, n'aurait pas eu d'effet significatif sur les réponses des participants (Kircher, 2012, p. 351).

L'objectif de Kircher (2009, 2012) était d'observer les attitudes linguistiques de ses participants à l'égard de l'anglais canadien, du FQ et du FF au Québec. Nous nous intéresserons particulièrement ici aux éléments de cette étude qui concernent le FQ versus le FF, et ce, pour les participants allophones. L'étude a été effectuée au moyen de deux techniques d'investigation. La première des techniques employées par Kircher (2009, 2012) est une technique directe, qui consiste en un questionnaire servant à observer les attitudes des participants envers les langues/variétés dialectales visées par l'étude, sur des dimensions symboliques reliées au statut de la langue et à la solidarité avec ses locuteurs. Ce questionnaire était fait d'énoncés avec lesquels les participants devaient indiquer leur degré d'accord selon un choix de réponses (de 'pas du tout' à 'complètement'). Ces énoncés étaient, par exemple, pour la dimension statut, « Mes chances de trouver un emploi augmenteront si je parle le français québécois plutôt que le français européen » et, pour la dimension solidarité, « Le français québécois se prête plus à l'expression des sentiments et des émotions que le français européen » (Kircher, 2009, p. 246).

Le deuxième moyen emprunté par Kircher (2009, 2012) pour observer les attitudes linguistiques de ses participants est indirect, soit, la *technique du locuteur masqué*. La chercheuse a sollicité les réactions évaluatives de ses participants au moyen de stimuli

comportant, pour le français, des variations sur le plan phonétique. Ces enregistrements sont repris de Genesee et Holobow (1989) et enregistrés dans les années 80. Les trois locuteurs natifs hommes sont des « trilingues », FQ, FF et anglais, lisant le même texte (traduit pour l'anglais), et considérés comme produisant un FF et un FQ « standards » (Kircher 2012, p. 354-355). À l'instar des études conduites précédemment au Québec qui utilisent le locuteur masqué (par ex., d'Anglejan et Tucker, 1973; Lambert, 1967; Lambert, et coll., 1960; Lappin, 1982), les participants ont eu à évaluer les enregistrements des locuteurs natifs sur une feuille d'évaluation comportant des échelles, ici de 1 à 9 (où 1 = 'pas du tout' et 9 = 'très'), pour cinq traits de caractère reliés à la dimension statut - « 'intelligent', 'fiable', 'instruit', 'ambitieux' 'a les qualités d'un leader' »; et cinq autres, à la dimension solidarité - « 'gentil', 'a le sens de l'humour', 'chaleureux', 'sympathique' et 'sociable' » (Kircher, 2009, p. 253).

Les analyses effectuées par Kircher (2009, 2012) sur les données obtenues en locuteur masqué montrent que, pour la dimension solidarité, les voix québécoises ont reçu de la part des quatre groupes de L1, des évaluations significativement plus favorables que les voix européennes, pour tous les traits de caractère, sauf le trait 'gentil' - pas de différence significative (Kircher, 2012, p. 359). Pour la dimension statut, les analyses montrent que les voix européennes cette fois, ont obtenu de la part des quatre groupes de L1 des évaluations plus favorables que les voix québécoises pour quatre des cinq traits de caractère, dont trois comportent des différences significatives d'évaluations, soit 'intelligent', 'fiable' et 'instruit'. De plus, si le trait 'a les qualités d'un leader' a été évalué plus fortement pour les voix québécoises, la différence n'est pas significative (Kircher, 2012, p. 358).

Pour les questionnaires faits d'énoncés avec lesquels les participants devaient indiquer leur degré d'accord, les résultats globaux suggèrent que la variété québécoise a été mieux évaluée que la variété européenne pour la dimension solidarité par les quatre groupes de L1 (Kircher, 2012, p. 359). En ce qui concerne la

dimension statut, les résultats globaux suggèrent que la variété québécoise a été moins bien évaluée que la variété européenne par les quatre groupes de L1, et que le groupe des allophones l'ait encore moins bien évaluée que les trois autres groupes de L1 (Kircher, 2012, p. 357-358).

Finalement, toujours en ce qui concerne les questionnaires comportant des énoncés, une corrélation (Pearson) statistiquement significative a été observée pour le nombre de mois passés au Québec par les participants de la catégorie 'immigrant' et l'aspect favorable des évaluations. En somme, plus les participants ont passé de mois au Québec, plus leurs évaluations de la variété québécoise sont favorables en comparaison avec leurs évaluations de la variété européenne pour deux énoncés. Un énoncé relié à la dimension statut : « Le français québécois est plus approprié pour la société moderne que le français européen », et un énoncé relié à la dimension solidarité : « Le français québécois se prête plus à l'expression des sentiments et des émotions que le français européen » (Kircher, 2012, p. 360-361).

3.4 Question de recherche

À la lumière des résultats et des constats faits dans les études précédentes, il semble clair, du moins pour l'aspect statut social du FQ par rapport au FF, que les opinions, les perceptions et les attitudes des allophones et/ou immigrants en francisation tendent vers un jugement plus négatif que positif. Ceci se manifeste, premièrement, dans les attitudes mesurées à l'aide de la technique du locuteur masqué et des questionnaires avec énoncés (Kircher, 2009, 2012), deuxièmement, dans la perception amalgamée entre FQ et langue non standard et FF et langue standard (Calinon, 2009), et, finalement, dans les préférences de LC, marquées pour la variété dialectale issue de France par rapport à celle du Québec ainsi que les opinions négatives rapportées à l'égard de la variété québécoise (Calinon, 2009, Maurais, 2008, Saint-Laurent, 2008). Il apparaît aussi que des facteurs sociodémographiques de l'ordre de l'intégration à la société d'accueil, comme le nombre de mois de résidence au Québec, peuvent

corrélér avec des évaluations plus positives de FQ par rapport au FF (Kircher, 2009, 2012).

Dans cette perspective, notre question de recherche se formule ainsi :

Quelles sont les attitudes, les perceptions et les préférences d'apprenants de FLS à Montréal devant des *formes* variées LC où sont présentes des variations sociophonétiques pertinentes, soit devant le FQ et le FF, chacun dans des styles plus et moins formels?

Par *formes*, nous entendons les différentes possibilités dialectales et stylistiques visées dans notre étude, soit, le FQ formel, le FQ informel, Le FF formel et le FF informel. Cette question est déclinée en trois sous-questions :

- 1) Quelle forme est évaluée plus favorablement par les participants sur le plan des traits de caractère reliés aux dimensions de statut et de solidarité et laquelle est choisie comme LC par les participants ?
- 2) Les formes de style formel (prestigieuses, standard) et informel (familier) issues des deux variétés dialectales, sont-elles perçues par les participants comme provenant de France ou du Québec?
- 3) Y a-t-il un lien entre les caractéristiques sociodémographiques des participants et leurs réponses aux sous-questions 1 et 2?

CHAPITRE 4

MÉTHODE

Dans le présent chapitre, nous procèderons à la description détaillée des éléments de la méthode qui nous a permis de répondre à nos questions de recherche, soit, à la description des variables à l'étude (4.1), des participants (4.2), des instruments de mesure, de leur conception, de leurs étapes et de leurs contenus (4.3), de la procédure (4.4), ainsi qu'à celle du traitement et de l'analyse des données (4.5).

4.1 Variables à l'étude

La présente étude se veut quantitative. Les variables dépendantes correspondent aux réactions évaluatives des participants, mesurées au moyen de leurs choix de réponses dans le questionnaire. Les variables indépendantes, ou les items sur lesquels les réponses des participants sont sollicitées, sont les huit pistes sonores qui représentent quatre étiquettes de LC entendues par les participants (deux locutrices/étiquette), soit, français du Québec formel et informel (FQfor, FQinf) et français de France formel et informel (FFfor, FFinf), et, finalement, les caractéristiques sociodémographiques des participants.

4.2 Participants

Afin de connaître les attitudes d'immigrants de Montréal en francisation à l'égard des variétés de FF et de FQ dans des styles plus et moins formels, 44 personnes ont été recrutées sur la base de leur langue maternelle - l'espagnol, de leur fréquentation courante d'un établissement offrant une formation en FLS au moment de l'étude et de leur origine ethnique commune, soit, latino-américaine. Une personne a cependant été écartée des analyses pour cause d'origine européenne; malgré les critères d'inclusion

énumérés lors du recrutement, cette personne a tenu à se présenter lors de l'expérimentation.

4.2.1 Justification de la sélection des participants

Selon *l'Annuaire statistique de l'agglomération de Montréal* (2014) qui rapporte les chiffres de *l'Enquête nationale auprès des ménages de 2011* de Statistique Canada pour l'agglomération de Montréal, les nombres de nouveaux arrivants du Mexique (n=6040) et de Colombie (n=3995), mis ensemble, dépassent le nombre de nouveaux arrivants en provenance de Chine (n=8415), qui, eux, sont les plus nombreux nouveaux arrivants non francophones selon le pays d'origine pour l'agglomération de Montréal. Le nombre d'hispanophones en provenance de l'Amérique latine étant le plus élevé pour la provenance et la L1 motive notre choix de faire enquête auprès de participants de ce groupe social.

Quant à la décision de ne rencontrer que des participants de mêmes L1 et de même provenance, elle est expliquée par le souci de contrôler les sources de variance que peuvent représenter des facteurs comme la L1 et la provenance sur des jugements faits sur des langues et leurs locuteurs, sur les réactions évaluatives observées dans cette étude. Sans vouloir assimiler les différences que peut représenter une nationalité colombienne par rapport à une nationalité vénézuélienne, ou encore, mexicaine, par exemple, c'est plutôt en lien avec la situation continentale, américaine, que la sélection est justifiée.

Cette décision est aussi expliquée par le souci de solliciter, par rapport aux études antérieures (Calinon, 2009; Kircher, 2012), les réponses d'un groupe social peut-être un peu plus circonscrit. Contrairement à ce que nous proposons, ces études observaient les évaluations des « immigrants allophones », sans faire de distinction sur la base de leurs différentes L1, de leurs provenances, ni de leur fréquentation ou non-fréquentation de cours de francisation.

4.2.2 Description des participants

Ce sont donc 43 personnes immigrantes adultes hispanophones d'origine latino-américaine, en cours ou en fin de francisation à Montréal, qui ont été retenues pour les analyses, dont 16 hommes et 27 femmes. L'âge des participants est réparti comme suit : au moment de l'étude, la majorité d'entre eux ont entre 30 et 40 ans ($n=29$), puis les tranches d'âge supérieure et inférieure présentent le même nombre de participants, soit, de 40 à 50 ans ($n=7$) et de 18 à 30 ans ($n=7$). Le pays d'origine le plus fréquemment représenté est la Colombie ($n=21$), suivi du Venezuela ($n=7$) et du Mexique ($n=7$), viennent ensuite Cuba ($n=3$), le Pérou ($n=2$) et autres ($n=3$)¹¹. Le Tableau 4.1, qui fait la synthèse des caractéristiques des participants, propose une distinction seulement entre Colombie ($n=21$) et Autres ($n=22$), à cause du petit nombre de personnes originaires de chacun des autres pays, pris seuls.

Les établissements offrant des cours de FLS fréquentés par les participants sont les suivants : École de langues de l'UQAM ($n=29$), UQAM-MIDI¹² ($n=2$), Université de Montréal-MIDI ($n=1$) et Cégep du Vieux-Montréal-MIDI ($n=11$); ce qui peut aussi se lire ainsi : Programme de l'École de langues de l'UQAM ($n=29$), Programme du MIDI ($n=14$). Les niveaux de FLS sont confirmés à ceux d'intermédiaire et d'avancé, en fonction des classes auxquelles nous avons eu accès lors du recrutement, mais les niveaux ne sont pas dénombrés dans la présente étude. Nous avons voulu nous assurer par ce critère d'une compréhension sans entrave dans les communications et l'expérimentation, et, par ailleurs, nous avons préféré prendre des mesures de nombre de mois de résidence et autres facteurs d'intégration, décrits au paragraphe suivant, pour faire des liens avec les réponses fournies par les participants. La synthèse des informations à propos de nos participants est présentée au Tableau 4.1.

¹¹ Un (1) participant pour chaque pays suivant : Uruguay, Nicaragua et Équateur.

¹² MIDI : Programme du ministère de l'Immigration, de la diversité et de l'inclusion

Tableau 4.1 Description-synthèse des participants

Caractéristiques	Nombre de participants/catégorie			Total
Sexe	H	F		43
	16	27		
Âge	18-30	30-40	40-50	43
	7	29	7	
Pays	Colombie	Autres		43
	21	22		
Programmes	École de langues UQAM	Programme du MIDI		43
	29	14		
Nb de mois/ans de résidence Qc	6-11 mois	12-25 mois	30 mois -14 ans	43
	11	17	15	
Langue parlée à la maison : Présence/absence du français	présence	absence		43
	13	30		
Fréquentation d'amis- e-s québécois-es	oui	non		43
	22	21		
Enfant(s) fréquentant le système scolaire en français	oui	non		43
	20	23		

Comme on peut le voir au Tableau 4.1, pour les facteurs d'intégration à la société québécoise, d'abord, le facteur nombre de mois de résidence au Québec varie comme

suit : entre 6 et 11 mois (n=11), entre 12 et 25 mois (n=17), et de 30 mois à 14 ans (n=15). Pour la langue parlée à la maison, deux groupes se dessinent sur la base de l'absence ou de la présence du français à la maison, soit absence (n=30) et présence (n=13). Pour la fréquentation d'ami-es québécois-es, 22 personnes ont affirmé avoir des contacts amicaux/affectifs avec des personnes d'origine québécoise, contre 21 qui n'en ont pas. Pour la possibilité d'avoir un ou des enfants fréquentant une garderie ou une école en français à Montréal, 20 participants ont répondu qu'ils avaient effectivement un ou des enfants dans cette situation, alors que 23 ont déclaré qu'ils n'ont pas d'enfant fréquentant une garderie ou une école en français¹³.

4.3 Instruments de mesure

Les attitudes des participants, leurs perceptions et leurs préférences à l'égard de différentes variétés dialectales et styles du français ont été observées au moyen d'un questionnaire sur des stimuli, selon la *technique du locuteur masqué* (4.3.1), méthode indirecte d'observation (Lambert, 1967; Laur, 2008, Kircher, 2012). Des données sociodémographiques ont aussi été recueillies dans un autres questionnaire (4.3.2).

Dans la prochaine section, nous détaillerons d'abord les différentes étapes qui appartiennent à cette technique d'investigation indirecte, empruntée dans notre étude.

4.3.1 Technique du locuteur masqué

La technique du locuteur masqué (appelée en anglais *matched-guised technique*), développée par Lambert et coll. (1960), consiste à faire entendre et évaluer par des participants une série d'enregistrements (stimuli) de locuteurs natifs ; soit, les mêmes locuteurs bilingues, dans leurs deux langues, ou encore - comme c'est le cas pour la présente étude -, les mêmes locuteurs monolingues, dans des variétés dialectales et/ou

¹³ Nous ne disposons pas de données sur l'éventualité que ces participants aient des enfants fréquentant le système préscolaire ou scolaire dans une autre langue que le français. Nous cherchions à savoir si le fait d'avoir un/des enfant/s qui fréquentent des établissements francophones aurait un lien avec les réponses des participants dans le questionnaire sur les stimuli.

des styles distincts (Thomas, 2002). Ces locuteurs doivent dire ou lire les mêmes mots/phrases/textes (traduits si deux langues sont impliquées) pour des enregistrements différents qui constituent les stimuli.

Cette technique d'investigation des attitudes linguistiques se veut *indirecte*, c'est-à-dire que les participants ne doivent pas être informés des caractéristiques des objets qu'ils jugent (Lambert et coll. 1960, Kircher, 2012). Au contraire, une technique *directe* implique qu'on laisse savoir aux participants qu'ils sont en train d'évaluer le FF par rapport au FQ, par exemple. La technique du locuteur masqué permet, pour sa part, d'observer les réactions évaluatives des participants en ayant accès à des réponses plus spontanées, en privé, se soustrayant du biais de l'autocensure que peut engendrer une situation dans laquelle un participant est amené à donner son opinion sur un objet qui suscite des enjeux sociaux (Kircher, 2012; Laur, 2008). Elle a comme avantage de procurer au chercheur une prise plus rapide et valide sur les perceptions et opinions personnelles des participants qu'avec une méthode directe, en plus de fournir une stabilité intéressante dans les résultats (Lafontaine, 1986; Lambert, 1967; Lappin, 1982).

Les questionnaires généralement utilisés avec l'écoute des stimuli sont présentés sous forme de demande d'évaluation sur échelles de Likert de différents traits de caractère du locuteur entendu (entre 14 et 10 traits de caractère, dépendant des études). Par exemple, on demande aux participants d'inscrire si, selon eux, la personne entendue est 'pas du tout', 'un peu', 'suffisamment' ou 'très' éduquée ou chaleureuse. Cette technique a connu une grande popularité et est devenue une référence en matière d'investigation indirecte des attitudes linguistiques (Laur, 2008. p. 18). Les traits de caractère se sont vus, par les chercheurs empruntant la technique au cours des années (entre autres, Dragojevic et Giles, 2013; Genesee et Holobow, 1989; Laur, 2008, 2014, Kircher, 2009, 2012), regroupés sous deux composantes différentes, soit les dimensions symbolisant le statut et la solidarité (Ryan, Giles et Sebastian, 1982, p. 8-

9). Chez Genesee et Holobow (1989) et chez Laur (2008), des analyses factorielles ont confirmé que des facteurs se construisaient effectivement sur les regroupements des traits de caractère de chacune de ces deux dimensions. On considère dès lors que les traits de caractère reliés à la dimension statut (ex., 'intelligent', 'éduqué') sont associés à un aspect socioéconomique et à la mobilité sociale, tandis que les traits reliés à la dimension solidarité (p. ex., 'aimable', 'sociable') font référence à des sentiments de proximité et d'appartenance (Kircher, 2012. p. 253, 254). Autrement dit :

La dimension du statut reflète un statut social relatif ou le pouvoir d'un groupe de locuteurs. La dimension de solidarité fait, par contre, plutôt référence à une solidarité intragroupe et à une loyauté linguistique, c'est-à-dire un attrait social intracommunautaire. (Laur, 2008, p. 27)

En 1960 et par la suite, les chercheurs, en utilisant des locuteurs bilingues, visaient à connaître les attitudes plus ou moins positives des participants à l'égard de différentes langues. Cependant, il est aussi possible d'utiliser des locuteurs bidialectaux pour connaître les attitudes plus ou moins positives des participants à l'égard des différentes façons de parler une langue en fonction de différences dialectales (Holobow et Genesee, 1989 ; Kircher, 2012 ; Laur, 2008). Par extension, cette technique peut être appliquée à l'étude des attitudes envers des styles distincts, pour lesquels le degré de formalité d'une situation influence la prononciation des locuteurs (Labov, 1972; Lefebvre, 1983; Thomas, 2002). Dans ces deux derniers cas, comme pour notre étude, étant donné la même langue, les mêmes items langagiers se répètent d'une piste sonore à l'autre, les variations morphosyntaxiques et lexicales sont contrôlées, écartées, et la variation phonétique est isolée (Lafontaine, 1986, p. 41). Le participant se trouve donc à évaluer les locuteurs ou les langues sur la base de ce qui les distingue en fonction de ses croyances et opinions sur l'objet entendu (Gardner,

1985; Thomas, 2002) : les variations sociophonétiques, produites, dans la présente étude, en lien avec les variétés dialectales et les contextes stylistiques différents.

Cette technique suppose qu'on la bâtit en deux temps : avant d'interroger les participants, le chercheur doit choisir ou enregistrer les stimuli (pistes sonores) auprès de locuteurs natifs de la LC. Les sections suivantes décrivent en détail les étapes et éléments de cette technique, telle que produite dans la présente recherche.

4.3.1.1 Conception des stimuli

Les stimuli servant à l'expérimentation de la présente recherche ont été conçus afin de mettre en valeur des variations sociophonétiques qu'on retrouve sur le plan dialectal France/Québec, et des variations sociophonétiques présentes individuellement chez chacun des locuteurs, en fonction de la formalité (+/- formel) de situation : la variation stylistique (Labov, 1972; Lefebvre, 1983). Pour ce faire, nous avons d'abord créé 50 phrases contenant des items cibles (mots dont la prononciation est sujette à variation)¹⁴, dans lesquelles se retrouvent des phones et phonèmes susceptibles d'être des variantes réalisées de manière contrastée sur les plans dialectaux et stylistiques¹⁵, selon les auteurs que nous avons consultés (voir Blondeau et Friesner, 2014; Brasseur, 2009; Cox, 1998; Dumas, 1987; Hansen, 2012; Hansen et Juillard, 2011; Léon, 1983; Morin, 1994; Paradis et Dolbec, 2008; Reinke, 2005; Remysen, 2014; Violin-Wigent, 2009; Walter, 1988).

Une fois les 50 phrases conçues pour leur potentiel de variabilité, nous avons procédé à la mise sur pied d'un test de type expressif contenant des images (items cibles) assemblées, suggérant ces 50 phrases (parfois à la manière d'un rébus). Ce test visait la description de ce qui est vu par les locuteurs natifs en parole spontanée, dans une

¹⁴ Pour la liste complète des 50 phrases conçues, se référer à l'Annexe A.

¹⁵ Pour une recension complète des traits phonétiques qui ont varié stylistiquement et dialectalement dans les stimuli retenus pour l'expérimentation, se référer au *Tableau a* de l'Annexe B, qui répertorie et classe l'ensemble des phénomènes survenus dans nos pistes sonores retenues.

situation détendue et amicale où la langue n'est pas le sujet de l'attention ni de la surveillance, afin de faire l'enregistrement des pistes de style informel (Labov, 1972; Lefebvre, 1983). Ces planches de dessins ont d'abord fait l'objet d'une recherche d'images (items cibles) représentant le plus simplement et nettement possible des objets, concepts, ou actions, dont le signifiant prononcé est sujet à variations sociophonétiques (p. ex., 'guêpe', 'petite fille', 'pâtes', 'regarde'). Puis, nous avons calqué les images sur papier pour en unifier la présentation, les avons scannées et montées en version PDF, pour finalement les intégrer à une présentation *PowerPoint* que nous avons manipulée lors des rencontres avec les locuteurs natifs. Ces planches étaient ainsi faites qu'elles suggéraient aux locuteurs, par animation, par flèches ou par encadrés, de se concentrer sur certaines icônes (items cibles) plus que sur d'autres, par ex., *un petit garçon*¹⁶.

Nous avons aussi produit une version écrite (orthographique) de ces mêmes 50 phrases, destinée à être lue par les locuteurs natifs, avec une consigne précise, afin d'avoir accès à leur style plus formel (Labov, 1972). Cette consigne était de « préparer la lecture des phrases pour une audition pour devenir lecteur de nouvelles à la radio d'État ». Faisant ainsi monter en intensité le degré de formalité de la situation, la nécessité de surveillance de la langue, et nous servant de la lecture et de l'orthographe pour suggérer la production de variantes formelles, comme la liaison, par exemple (Bordal et Lyche, 2008), nous prévoyions faire en sorte que les locuteurs varient leur prononciation stylistiquement par rapport à leur production lors du test expressif, qui lui, était conduit dans une atmosphère détendue¹⁷.

¹⁶ Pour voir les planches et leurs cibles, se référer à l'Annexe C.

¹⁷ Nous notons ici que de demander aux locuteurs en situation informelle de « dire ce qu'on voit sur la planche » et, en situation formelle, de « lire comme un lecteur de nouvelle », ont en commun l'intention de « donner une information ». Ce faisant, nous avons voulu réduire la portée de la fluctuation prosodique, afin d'isoler le mieux possible la variation phonétique. Bien entendu, le rythme et l'intonation auront varié tout de même entre les pistes sonores, mais cette fluctuation n'a pas le spectre de la variation entre, par exemple, l'intention d'« annoncer la mort de quelqu'un » et celle

Des 50 phrases de départ enregistrées, 17 ont été retenues pour les stimuli¹⁸; nous les présentons dans le Tableau 4.2.

Tableau 4.2 Les phrases retenues dans les stimuli de 30 secondes

1. C'est une petite fille qui boit du lait.	10. C'est un village.
2. C'est une petite fille qui se regarde dans le miroir.	11. C'est du pain brun.
3. C'est un petit garçon qui regarde une maison en bois.	12. C'est une femme qui regarde une voiture.
4. C'est une petite fille qui fait des bulles.	13. Trois arbres
5. C'est une petite fille qui mange des pâtes.	14. Quatre zèbres
6. C'est un chat qui se lèche la patte.	15. Mille mètres égalent un kilomètre.
7. C'est une guêpe	16. C'est une serveuse.
8. C'est un piquet de clôture.	17. Quatre serveurs regardent trois serveuses.
9. C'est une ville.	

Les mots et les structures de phrases privilégiés pour l'expérimentation le sont aussi en fonction de l'aspect langue seconde propre à la situation des participants, et de leurs niveaux intermédiaire et avancé. Ainsi, les phrases déclaratives simples, par exemple, « Quatre zèbres regardent trois arbres », suivent toujours un patron SVO canonique du français et contiennent des verbes au présent de l'indicatif et au passé composé, tels que les types de phrases et les temps verbaux présents dans la banque

d'« annoncer un grand bonheur à un proche », par exemple. En ce sens, nous n'écarterons pas la variation prosodique des facteurs explicatifs, mais nous la tenons pour moins saillante, dans nos stimuli, que la variation phonétique présente, et nous ne la traiterons pas dans la présente étude.

¹⁸ La procédure qui nous a permis de les sélectionner est décrite à la section 4.3.1.5 Montage et validation des stimuli.

d'exercices en ligne du MIDI pour les niveaux débutant et intermédiaire en FLS¹⁹. Plusieurs phrases sont des mises en relief, par exemple, « C'est un chat qui se lèche la patte », aussi présentées dans la banque d'exercices en ligne du MIDI, niveau intermédiaire (cf. note en bas de page 8). Le vocabulaire présent dans nos phrases est sélectionné en fonction d'objets ou de concepts courants, ou du quotidien (lait, pain, chat, fille, garçon, femme, pâtes, voiture, ville, manger, regarder, petit, trois (3), quatre (4), etc.), qui sont aussi présentés sous différents thèmes de vocabulaire de niveau débutant et intermédiaire dans la banque d'exercices en ligne du MIDI (cf. note en bas de page 8). Même si l'expérimentation de notre étude n'est pas un test de compréhension, nous avons voulu par là faire en sorte que la compréhension des participants ne soit tout simplement pas un enjeu perturbateur.

4.3.1.2 Description de la variation présente dans les stimuli retenus

La présente section se veut une description de la plupart des traits phonétiques ayant varié lors des enregistrements de locuteurs natifs, selon les contextes dialectaux et stylistiques, dans les pistes retenues pour les stimuli. Un tableau répertoriant et classant l'ensemble des variantes phonétiques observées, le Tableau a, se trouve à l'Annexe B, et les Tableaux 4.3, 4.4, 4.5 et 4.6 de la présente section en sont des extraits, à titre d'exemples. Nous décrirons ici les variantes qui sont témoins des variations sur le plan dialectal et stylistique, car cette variation constitue la matière jugée par les participants²⁰. Nous commençons par des variations dialectales et des variations stylistiques, globalement, puis nous illustrons ces descriptions par des exemples; après quoi, nous procéderons à la description de certaines variations stylistiques par variétés dialectales.

¹⁹ Voir, par exemple: <http://www.micc-francisation.gouv.qc.ca/site/skin/htm/default.htm>

²⁰ Nous ferons remarquer que les locuteurs natifs sont ici des locutrices. Nous expliquons à la section 4.3.1.3 Locutrices pour les stimuli, les raisons qui justifient ce choix.

Nous rappelons ici les phrases cibles qui composent chacun des huit stimuli et des deux items d'entraînement de 30 secondes. Ce qui était entendu pour chaque piste allait comme suit : *C'est une petite fille qui boit du lait. C'est une petite fille qui se regarde dans le miroir. C'est un petit garçon qui regarde une maison en bois. C'est une petite fille qui fait des bulles. C'est une petite fille qui mange des pâtes. C'est un chat qui se lèche la patte. C'est une guêpe. C'est un piquet de clôture. C'est une ville. C'est un village. C'est du pain brun. C'est une femme qui regarde une voiture. Trois arbres. Quatre zèbres. Mille mètres égalent un kilomètre. C'est une serveuse. Quatre serveurs regardent trois serveuses.*

Dans l'ensemble, les traits phonétiques variant dialectalement présents dans nos stimuli sont, entre autres²¹ :

- la postériorisation (Qc) et l'antériorisation (Fr) du /A/ en syllabe finale : [ʃɑ] et [ʃa];
- l'affrication (Qc) et la non-affrication (Fr) des consonnes /t/ et /d/ devant les voyelles hautes antérieures /i/ et /y/, [pət^si] et [pəti];
- le relâchement (Qc) et la tension (Fr) des voyelles hautes /i/, /y/ (pas d'occurrence de /u/) en contexte (C)VC et en fin de mot : [vɪl] et [vil];
- la durée vocalique brève (Fr) ou longue (Qc): [gɛp] et [gɛ:p];

²¹ Tels que répertoriés chez nos sources (voir Blondeau et Friesner, 2014; Brasseur, 2009; Cox, 1998; Dumas, 1987; Hansen, 2012; Hansen et Juillard, 2011; Léon, 1983; Morin, 1994; Ostiguy et Tousignant, 2008; Paradis et Dolbec, 2008; Reinke, 2005; Remysen, 2014; Violin-Wigent, 2009; Walter, 1988).

- la diphtongue (Qc) et la monophthongue (Fr) de voyelles longues en contexte CVC en fin de mot, [g^aɛ:p] et [gɛ:p], et/ou, devant consonnes allongeantes, [sɛɾvø^y:z] et [sɛɾvø:z];
- l'antériorisation (Qc) et la postériorisation (Fr) de la voyelle nasale /ã/: [mãʒ] et [mãʒ];
- la fermeture (Qc) et l'ouverture (Fr) de la voyelle nasale /ẽ/: [pẽ] et [pẽ];
- la fermeture (Fr) et l'ouverture (Qc) de la voyelle nasale /õ/: [gaksõ] et [gaksõ];
- et, finalement, des oppositions phonologiques maintenues (Qc), telles que /ẽ/ vs /œ/ [d y p ẽ bœ], et assimilées (Fr) : [d y p ẽ bœ] (du pain brun).

Pour les variations stylistiques s'appliquant aux deux variétés dialectales, nous avons obtenu dans les stimuli, entre autres²² :

- la réduction (informel) ou la prononciation complète (formel) des groupes consonantiques finaux, [aɾb] et [aɾbɾ];
- la liaison (formel) ou la non liaison (informel) pour « c'est un », [sətœ] et [sətœ];
- la chute (informel) ou le maintien (formel) du schwa, ex. : [kisəɾgæɾd] et [kisəɾgæɾd], ou [kisəɾgæɾd] (« qui se regarde »).

Par exemple, pour la phrase 17 utilisée dans nos stimuli « Quatre serveurs regardent trois serveuses », nous avons la possibilité de retrouver plusieurs variantes stylistiques communes aux deux variétés dialectales. L'une d'entre elles est la

²² Tels que mentionnés dans nos sources (voir Bordal et Lyche, 2008 ; Hansen, 2012 ; Hansen et Juillard, 2011; Ostigy et Tousignant, 2008; Paradis et Dolbec, 2008; Pupier et Drapeau, 1973; Reinke, 2005; Remysen, 2014)

réduction des groupes consonantiques finaux, [k a t] en situation informelle et son maintien, [k a tɤ], en situation formelle. Ou encore, la chute du schwa, [ɤg a ɤd] en situation informelle et son maintien, [ɤəg a ɤd], en situation formelle. Nous y rencontrons, comme rapporté au Tableau 4.3 (p. 60), des prononciations de schwas orthographiques finaux dans les pistes formelles : [k a tɤə] et [ɤəg a ɤd ə]. Ostiguy et Tousignant (2008) proposent que les contextes formels, comme les bulletins d'information, par exemple, soient propices à ce type de phénomène, si le contexte linguistique comporte trois consonnes qui seraient en contact sans ce schwa prononcé (Ostiguy et Tousignant, 2008, p. 49), comme c'est le cas dans notre phrase 17. De plus, toujours pour cette phrase 17, nous rencontrons de la variation de type dialectal dans les cibles 'serveurs' et 'serveuses', dont les variantes, les voyelles fermées en syllabe accentuée, sont réalisées avec diphtongue [œʏ], ou, monophthongue [œ], ou encore longue [ø:] ou brèves [ø]. De même, pour la cible 'trois', nous rencontrons de la variation pour la voyelle /A/, antérieure ou postérieure : [tɤw a] et [tɤw ɔ] (voir Tableau 4.3).

Pour la variation stylistique s'appliquant au Québec, nous avons remarqué chez les locutrices québécoises, entre autres, un choix fréquent sans être systématique, de réaliser en situation formelle les voyelles hautes dans leurs variantes tendues dans les contextes (C)VC pertinents à la variation, comme, par exemple, dans la phrase 2 : « C'est **une** petite fille qui se regarde dans le miroir » (voir Tableaux 4.3, p. 59 et 4.5, p. 61). Même si les variantes relâchées des voyelles hautes, au Québec, ne sont pas automatiquement associées à un stigma social, Paradis et Dolbec (2008) notent effectivement la possibilité d'un contrôle sur la tension de ces voyelles en « situation très formelle » par les locuteurs québécois. De plus, Ostiguy et Tousignant (2008) font aussi remarquer que, même si les variantes relâchées de ces voyelles ne sont pas, au Québec, réservées uniquement aux usages informels, certains locuteurs les évitent en contexte plus formels, réalisant les variantes tendues, « par souci de se rapprocher le plus possible des prononciations en usage dans le reste de la francophonie » et de la

même façon que les politiques linguistiques de Radio-Canada le recommandent (Ostiguy et Tousignant, 2008, p. 71).

Nous présentons à la page suivante un tableau comparatif (Tableau 4.3) à titre d'exemple de certains contrastes dialectaux et stylistiques obtenus dans nos pistes, et classés par variétés dialectales et styles.

Tableau 4.3 Comparatif Fr/Qc et styles

Variété	Phrases cibles		Variantes			
2. C'est une petite fille qui se regarde dans le miroir.						
	INFORMEL	FORMEL	INF	FOR	Fr	Qc
FR	setynpətɪtfij kɪsəgərdälmɪ ɾwəɾ	setynpətɪtfi jkɪsəgəgərdə däləmiɾwəɾ	Schwa (2)	Liaison Schwa (4)	[i], [y] /Ä/ = [ä] [a]	-
QC	seyntsɪtfij kɪsəgərdälmɪwəɾ	setynpɪtsɪtfij kɪsəgərdədä lmɪwəɾ	Non- liaison Gr. cons. « tite » Schwa (3)	Liaison [i], [y]	-	[ɪ][y] [ts] /Ä/ = [ä] [a]
17. Quatre serveurs regardent trois serveuses.						
	INFORMEL	FORMEL	INF	FOR	Fr	Qc
FR	katʂɛʁvœɾəg əɾdtʁwa sɛʁvøz	katʁəsɛʁvœɾə əgəɾdtʁwasɛ vøz	Gr. cons.	Gr. cons. Schwa (1)	Mono, brève [øz], [œɾ]	-
QC	katʁəsɛʁvœ:ɾə gəɾdtʁwəsɛʁv œʏz	katʁəsɛʁvœ:ɾə əgəɾdətʁwas ɛʁvø:z	‘trois’ [ɔ] Diph. [œʏz]	Schwa (1) ‘trois’ [ɑ] Long. [œ:z] [ø:z]	-	‘trois’ [ɑ] [ɔ] Long. [œ:ɾ] [ø:z] Diph. [œʏz]

Parallèlement, sur le plan stylistique, pour la variété québécoise, nous remarquons le changement pour les cibles ‘bois’ et ‘chat’ (phrases 3 et 6, Tableau 4.4) des variantes respectivement fermée et postérieure, [ɔ] et [ɑ], en situation informelle, pour la variante la plus antérieure et ouverte, [a], en situation formelle; passant ainsi de la variante la plus stigmatisée, [ɔ], à celle associée au français le plus soigné, voire, au français hexagonal (Ostiguy et Tousignant, 2008).

Tableau 4.4 Comparatif Qc : Styles

Variété	Phrases cibles		Variantes			
QC	3. C’est un petit garçon qui regarde une maison en bois.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
	stœ̃p̃t̃sig̃ãʁs̃ɔ̃ki k̃əg̃ãʁd̃yñm̃ɛz̃ɔ̃ b w ɔ	setœ̃p̃t̃sig̃ãʁs̃ɔ̃ kĩk̃əg̃ãʁd̃yñm̃ ɛz̃ɔ̃ɔ̃b w a	Élision «c’t’»	«C’est»		‘un’ [œ̃] [t̃s]
			Schwa (1)	Liaison ‘bois’ [a]	-	/Ö/ = [ɔ̃] [ʏ] /Ä/ = [ã]
QC	6. C’est un chat qui se lèche la patte.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
	stœ̃f̃ak̃isl̃ɛ̃fl̃a pat	setœ̃f̃ak̃isl̃ɛ̃ fl̃apat	Élision «c’t’»	«c’est»		‘chat’ [ɑ]
			‘chat’ [ɑ]	Liaison ‘chat’ [a]	-	‘un’ [œ̃]

De même, dans certaines cibles en version formelle, notamment dans les phrases 1 et 9 (voir Tableau 4.5), les locutrices québécoises ont « contrôlé » leurs affrications des consonnes /t/ et /d/ devant les voyelles hautes antérieures; ce phénomène est attesté et décrit chez Ostiguy et Tousignant (2008) comme une hypercorrection : l'imitation d'un modèle français « inapproprié », puisque la variante, produite légèrement, n'est pas véritablement stigmatisée au Québec (p. 136).

Tableau 4.5 Comparatif Qc : Styles 2

Variété	Phrases cibles		Variantes			
1. C'est une petite fille qui boit du lait.						
	INFORMEL	FORMEL	INF	FOR	Fr	Qc
QC	styntsɪtfɪjki bw adʒylɛ	setynpətɪtfɪj kibwadʒylɛ	Élision «c't'»	«c'est»		[ɪ][ʏ]
			Gr. cons. « tite »	Schwa (1) [ts]=[t]	-	[ts̃] [dʒ]
			Schwa (1)	Liaison		
9. C'est une ville.						
	INFORMEL	FORMEL				
QC	setsynvil	setynvil		Liaison		[ts̃]
			[ɪ], [ʏ]	[i], [y]	-	[ɪ], [ʏ]
				[ts̃]=[t]		

Suivant les remarques des auteurs consultés et à la lumière des contextes stylistiques et dialectaux qui ont favorisé l'apparition de variantes précises dans nos enregistrements, nous avons donc choisi d'inscrire, dans notre Tableau a de l'Annexe

B et dans les Tableaux 4.3, 4.4, 4.5 et 4.6 de la présente section, les variantes relâchées des voyelles hautes /i/ et /y/, les variantes postérieures du /a/, [ɑ], et les cas d'affrication, dans l'étiquette FQfor et/ou FQinf; la variante du /a/ fermée, [ɔ], dans FQinf, et les variantes tendues des voyelles hautes /i/ et /y/, la variante antérieure du /a/, [a], et les évitements de l'affrication des locutrices québécoises, dans l'étiquette FQfor.

Pour la variation stylistique dans les pistes européennes, une attention particulière a été portée sur toutes les pistes, notamment informelles, afin de voir si des variantes québécoises s'y seraient produites – en vertu des perceptions selon lesquelles langue non standard et FQ sont amalgamés (Calinon, 2009), et en raison du séjour de ces locutrices au Québec, qui aurait pu avoir comme incidence l'apparition de traits du FQ dans leur parler (Blondeau et Friesner, 2014). Aucune variante phonétique associable au FQ, en versions formelle et informelle, n'a été détectée par la chercheure, ni relevée par les expertes consultées. Les locutrices avaient été choisies par la chercheure, avant les enregistrements, comme des locutrices qui, selon elle, n'avaient pas adapté leur prononciation à celle du Québec, afin de s'assurer de n'avoir pas de confusion dans les pistes. De plus, les deux situations de l'entrevue, soit, le (faux) contexte de départ de l'entrevue visant les représentations iconographiques selon sa propre culture, puis, l'audition pour la radio d'État de son propre pays d'origine, plaçaient ces locutrices dans une situation où c'était en tant que « Françaises » qu'elles étaient présentes à l'expérimentation.

Ainsi, la variation stylistique dans les pistes des locutrices de France s'observe surtout sur les traits suivants : non-liaison (informel) et liaison (formel); chute (informel) et prononciation du schwa (formel); élision (informel) et prononciation (formel) de la voyelle dans « c't/c'est »; réduction (informel) et maintien (formel) des groupes de consonnes finales. Le Tableau 4.6 illustre nos observations sur la variation stylistique des pistes de FF.

Tableau 4.6 Comparatif Fr : Styles

Variété	Phrases cibles		Variantes			
5. C'est une petite fille qui mange des pâtes.						
			INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
FR	seynptitfijki mã3depat	setynpætiti jkimã3depat	Non- liaison Schwa (1)	Liaison Schwa (1)	[i], [y] /Ä/ = [ã] Brève et [a] 'pâtes' [pa t]	-
6. C'est un chat qui se lèche la patte.						
			INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
FR	stɛʃakisɛʃla pat	setɛʃakisələ ʃlapat	Élision «c't'» Schwa (1)	«c'est» Liaison Schwa (1)	'chat' [a] 'un' [ɛ]	-
14. Quatre zèbres						
			INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
FR	katzeɐ̯	katʁəzeɐ̯	Gr. cons.	Gr. cons. Schwa (1)	-	-

4.3.1.3 Locutrices pour les stimuli

Les locutrices qui ont été originalement enregistrées sont au nombre de six (n=6), soit trois (n=3) provenant de France, nées et/ou ayant passé plus de 15 ans à Paris, et trois

(n=3) du Québec, nées et/ou ayant passé plus de 10 ans à Montréal, et sont de sexe féminin. Elles sont âgées entre 28 et 37 ans et sont chanteuses, comédiennes, artistes visuelles et étudiantes. Des six locutrices, quatre ont été retenues après validation des pistes par des expertes²³. Nous désignerons, dans cette étude, nos locutrices par les pseudonymes « L1 Marie » et « L3 Amélie » pour les locutrices françaises et « L4 Mireille » et « L6 Catherine » pour les locutrices québécoises. Dans le Tableau 4.7, sont énumérées leurs caractéristiques.

Tableau 4.7 Description des locutrices retenues pour les stimuli

Locutrices retenues	Lieu de naissance	Nb années à Paris ou à Mtl	Âge	Occupation/formation
L1 MARIE	Reims	15 (PAR)	32	Artiste visuelle et accessoiriste dans un cirque
L3 AMÉLIE	Paris	24 (PAR)	28	Chanteuse et étudiante
L4 MIREILLE	Laval	11 (MTL)	29	Comédienne
L6 CATHERINE	Montréal	23 (MTL)	37	Comédienne et étudiante

Dans la présente étude, nous avons choisi de monter les pistes sonores à partir d'enregistrements de locuteurs du même sexe, afin d'exclure la variance qui pourrait être induite par la préférence des participants pour un sexe ou l'autre dans leurs évaluations des stimuli (Labov, 2006; Thomas, 2002). Nous avons pris la décision

²³ L'étape de validation est décrite à la section 4.3.1.5 *Montage et validation des stimuli*.

d'enregistrer des femmes, locutrices natives du français, et connues de la chercheuse, pour la proximité et la familiarité qui peut facilement être créée en entrevue, notamment, en ce qui a trait à l'accès à la parole spontanée, non soignée, recherchée pour les pistes informelles.

La variation stylistique étant une des variations ciblées par la recherche, et afin d'avoir des pistes qui varient efficacement pour la même locutrice dans deux contextes différents, mais aussi, qui correspondent aux variantes plus et moins formelles des variétés de français montréalaise et parisienne, nous avons voulu nous assurer de la flexibilité phonétique des locutrices sur le plan du continuum stylistique familier-standard. Nous avons donc interrogé, entre autres, des personnes qui ont la possibilité, en lien avec leur formation/occupation, de produire des styles distincts, soit des variantes plus et moins formelles. Par exemple, si on considère que le français formel d'une variété dialectale est celui parlé par les élites intellectuelles, sociales et culturelles d'une communauté (Bigot, 2011), encore faut-il que les locutrices choisies pour nos stimuli aient la capacité de produire des variantes phonétiques associées à ce style, ou registre de langue. Aussi, complémentirement, si on considère que le français moins formel d'une communauté est produit entre des personnes connues (amitié, famille) dans des situations familières (Labov, 1972) – et si on souhaite que des variantes phonétiques contrastent avec celles des pistes formelles –, il faut s'assurer, encore une fois, que ces mêmes locutrices soient à l'aise et aptes à les produire lors des enregistrements. C'est pourquoi elles sont des connaissances et amies.

4.3.1.4 Enregistrements des stimuli

Les enregistrements ont été réalisés à l'aide d'un appareil numérique de marque *Olympus*, modèle WS-801, de petite taille (3 x 9 cm) et de couleur grise argentée. Sa présence est discrète et non-invasive (sans microphone) et la qualité de l'enregistrement est bonne. L'appareil donne entre autres la possibilité d'enregistrer

en mode *réunion* (ce qui a été notre cas), *entrevue*, ou *conférence*, de filtrer les bruits environnants, et donne des fichiers audio MP3 faciles à manipuler ensuite dans un logiciel de montage sonore.

Les locutrices ont été reçues au domicile de la chercheure, par groupes de deux (2) de la même variété dialectale, sauf pour une (1) Française et une (1) Québécoise, enregistrées en solo. Nous avons expliqué aux locutrices qu'elles participaient à une recherche sur les différentes représentations iconiques selon la culture d'origine; encore une fois, le but de la rencontre dans sa première partie visant une langue spontanée, le véritable motif de la recherche ne pouvait être dévoilé. La première des trois étapes a consisté en une entrevue sociolinguistique enregistrée, d'une dizaine de minutes, pendant laquelle les locutrices et la chercheure ont pris contact et se sont accoutumées. Des thés et des collations étaient disponibles. Les sujets abordés étaient leur quotidien, leurs souvenirs d'enfance, leurs expériences personnelles ou des anecdotes survenues dans leur vie. Le but de cette entrée en matière n'était que de détendre l'atmosphère et de permettre aux locutrices de produire des variantes de langue informelles sans surveiller leur parler, à ce moment comme pour la deuxième étape, ainsi que de se familiariser avec la présence du magnétophone.

Pas la suite, nous leur avons annoncé que nous allions leur montrer des images et leur demander de simplement dire ce qu'elles y voyaient; ce qui, en quelque sorte, revient à « donner une information ». Nous leur avons aussi dit qu'il était possible que nous dialoguions avec elles à propos des images à certains moments, pour faire ressortir toutes les possibilités de représentations iconiques. La chercheure pouvait ainsi relancer la locutrice tant qu'elle n'avait pas produit l'item cible. Par exemple, pour le dialogue suivant, nous pouvions faire une demande de précision : « t'es sûre ? », pour la cible *petit*, qui comporte des possibilités de chute de schwa et d'affrication, ainsi qu'une question en amorce : « c'est quoi? », pour la cible *liaison* :

Locutrice : « Un garçon. »

Chercheure : « T'es sûre ? ... C'est quoi? »

Locutrice: « C'est un petit garçon. »

Une fois le test expressif terminé pour la, ou les deux locutrices présentes, nous avons proposé une dernière étape, soit, la lecture préparée des phrases contenant les items cibles, avec comme consigne qu'il s'agissait d'une entrevue pour devenir lectrice de nouvelles à la radio d'État. Les locutrices ont eu cinq minutes pour se préparer, avec en main une feuille sur laquelle les phrases étaient écrites et un crayon, au besoin. Puis, l'une après l'autre, nous avons procédé à l'enregistrement des lectures préparées, généralement en une seule prise. Encore une fois, les locutrices étaient incitées à « donner une information », sans plus.

Toutes les locutrices ont été finalement mises au courant de l'objet réel de la recherche et ont signé un formulaire de consentement pour l'utilisation des enregistrements aux fins de la présente recherche, garantissant leur anonymat. Les rencontres ont duré en moyenne une heure.

4.3.1.5 Montage et validation des stimuli

Une fois les enregistrements terminés, nous avons procédé à une écoute attentive et à une transcription phonétique des pistes, phrase par phrase. Nous avons fait alterner, lors de nos écoutes, les variétés dialectales entre elles et les styles, afin d'en dégager les variations les plus courantes et contrastantes entre locutrices et situations²⁴ et d'écarter les phrases, ou les locutrices, qui ne présentaient pas de variations contrastantes, entre les styles, par exemple. Cette opération s'est produite de manière impressionniste, sans analyse instrumentale. Nous avons jugé que les variations faiblement ou non perçues de manière impressionniste par la chercheure – avisée des

²⁴ Le Tableau a de l'Annexe B répertorie les phrases retenues et leur transcription phonétique pour chaque locutrice dans chaque situation.

différences dialectales et stylistiques – ne conduiraient pas à des distinctions nettes pour les participants sur les plans dialectaux et stylistiques.

Des 50 phrases cibles (voir Annexe A) produites par locutrices et par situations, 17 ont été retenues pour chaque piste sonore servant aux stimuli, comme déjà présenté au Tableau 2 (p. 53). Des six locutrices enregistrées, une d’entre elles a été rejetée (Locutrice 2), car elle ne présentait que très peu de variation entre les situations formelle et informelle (cette personne, la moins bien connue de la chercheure, montrant une certaine timidité, a produit des variantes nettement plus formelles qu’informelles dans toutes les situations).

Nous avons ensuite monté dix pistes sonores de 30 secondes contenant exactement les mêmes phrases cibles, chacune des cinq locutrices étant enregistrée dans deux situations. Le logiciel *Audacity* a été notre outil de montage. Nous avons donc, à ce moment, pour les étiquettes FQfor, FQinf, trois locutrices du Québec, et pour FFfor et FFinf, deux locutrices de France.

Par la suite, nous avons soumis ces pistes sonores à des expertes pour validation des étiquettes : deux linguistes spécialisées en phonétique et une linguiste spécialisée en analyse de discours, toutes aux études supérieures en linguistique, qui nous ont donné leurs verdicts sur les appariements entre les pistes et les étiquettes. Nous leur avons demandé, en pensant aux traits du français qui varient sur les plans dialectaux et stylistiques, comme, par exemple, la diphtongaison, l’affriquée, la liaison, etc., d’écouter les dix pistes l’une après l’autre, en indiquant pour chacune s’il s’agissait, selon elles, d’une locutrice de France ou du Québec, et, dans une situation formelle ou informelle ainsi que de nommer les traits phonétiques qui justifiaient leurs évaluations. Elles ont écouté une fois chaque piste sonore depuis l’ordinateur de la chercheure avec un casque d’écoute. C’est à cette étape qu’une deuxième locutrice a été rejetée des stimuli, jugée par les expertes comme étant probablement une Française en situation formelle, alors qu’elle était en vérité une Québécoise en

situation formelle. Cette locutrice s'est vue placée, pour ses deux pistes, (formelle/informelle) dans les deux items d'entraînement : les réactions évaluatives à ces pistes ne sont pas tenues en compte dans les analyses. Toutes les autres pistes se sont vues décerner sans hésitation par les expertes les mêmes étiquettes que celles appliquées par la chercheure, en lien avec les variétés dialectales des locutrices et les degrés de formalité des situations. Les expertes ont donc confirmé les étiquettes FQfor et FQinf pour les deux Québécoises en situations respectivement formelle et informelle, de même que FFfor et FFinf pour les deux Françaises, encore une fois, en situations respectivement formelle et informelle. Nous les désignerons dans cette étude par les pseudonymes L1 Marie et L3 Amélie pour les locutrices françaises et L4 Mireille et L6 Catherine pour les locutrices québécoises.

Les expertes ont justifié verbalement leurs évaluations par la mention de traits contrastants pour les variétés dialectales, soit : la postériorisation ou l'antériorisation du /A/, les affriquées ou non des consonnes /t/ et /d/, le relâchement ou la tension des voyelles hautes, la présence ou non de diphtongaisons, et le maintien ou l'absence de l'opposition /ẽ/-/œ/ (brin/brun). Elles ont aussi affirmé que chacune des pistes contient, par rapport aux autres, des contrastes francs dialectaux et stylistiques, permettant de les distinguer et de les étiqueter selon ces deux axes de variations. Le Tableau 4.8 (p.71) réunit les caractéristiques sociodémographiques des locutrices et les verdicts des expertes consultées pour les pistes retenues.

Nous avons finalement procédé à la conversion des dix pistes audio, incluant les items d'entraînement, en format vidéo, avec écran noir, afin de pouvoir les téléverser sur internet (*You Tube*) et de les lier dans le questionnaire en ligne visant les stimuli. Ce questionnaire était entièrement informatisé, à l'aide du logiciel *SurveyMonkey*.

Tableau 4.8 Locutrices retenues et leurs étiquettes après validation

LOCUTRICES	Lieu de naissance	Nb années à Paris ou Mtl	Étiquette décernée en situation formelle	Étiquette décernée en situation informelle
L1 MARIE	Reims	15 (PAR)	FFfor	FFinf
L3 AMÉLIE	Paris	24 (PAR)	FFfor	FFinf
L4 MIREILLE	Laval	11 (MTL)	FQfor	FQinf
L6 CATHERINE	Montréal	23 (MTL)	FQfor	FQinf

4.3.1.6 Questionnaire sur les stimuli

La toute première page du questionnaire, la page d'accueil, comportait des instructions simples : *Vous allez entendre 10 voix disant la même chose. Après l'écoute de chaque piste sonore, veuillez donner vos impressions sur la voix entendue en indiquant votre choix de réponse. Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses aux questions et ceci n'est pas un test de compréhension²⁵. Essayez de répondre le plus spontanément possible.*

Le questionnaire était divisé en dix sections, c'est-à-dire, par pistes sonores (deux items d'entraînement et huit items dont nous analysons les données), sur lesquelles sept questions étaient posées, dont trois seront traitées ici²⁶. Des instructions accompagnaient chaque piste, de la même façon, en indiquant d'écouter la piste sonore jusqu'à la fin pour ensuite répondre à la première question. Cette première question visait l'évaluation des traits de caractère, dimensions statut et solidarité, sur

²⁵ Cette dernière phrase servait à faire baisser le niveau de tension des participants, qui ont l'habitude, en contexte scolaire, d'être testés sur leurs compétences et leur compréhension, ce qui, ici, n'était absolument pas le cas.

²⁶ Pour une version complète des instructions et du questionnaire, se référer à l'Annexe D. Il est à noter que nous présentons dans ce mémoire les questions que nous avons traitées; ainsi, on peut voir dans la version complète du questionnaire des questions sur l'agréabilité, le style, la conformité et le métier associés à la piste entendue. Nous avons choisi de ne pas les aborder dans le cadre de ce mémoire et d'analyser celles qui, directement et strictement, répondaient à nos questions de recherche.

une échelle de Likert à quatre points : ‘pas du tout’, ‘un peu’, ‘assez’, ‘beaucoup’. Les dix traits de caractère que nous avons choisis, d’après ceux présents dans les études de Lambert (Lambert et coll., 1960) et Kircher (2012) sont, pour la dimension statut : ‘intelligente’, ‘instruite’, ‘digne de confiance’, (qui a de l’) ‘ambition’, (qui a les) ‘qualités d’un leader’; et, pour la dimension solidarité : ‘chaleureuse’, ‘sympathique’, ‘aimable’, ‘sociable’, (qui a le) ‘sens de l’humour’. Cette série de questions à quatre choix de réponses sert à observer indirectement les aspects plus ou moins favorables des réactions évaluatives (attitudes) des participants à l’égard de chaque locuteur, variété dialectale et style.

Pour la préférence de LC, quatre choix de réponses étaient proposés aux participants, en lien avec une deuxième écoute des pistes sonores. Nous avons demandé aux participants d’indiquer si la personne entendue parlait le français qu’ils voulaient apprendre, en choisissant une des options suivantes : ‘oui, absolument’; ‘oui, mais ce n’est pas mon premier choix’; ‘non, pas vraiment’ ; ‘non, pas du tout’. Cette dernière question sert à inférer la préférence, plus ou moins favorable, à l’égard de chaque locuteur/étiquette.

De plus, une question à deux choix de réponses était posée. Nous demandions aux participants si la personne entendue provenait ‘du Québec’, ou ‘de France’. Nous voulions ainsi profiter de la technique du locuteur masqué pour vérifier dans quelle mesure les styles et les dialectes sont confondus ou amalgamés dans la perception des participants.

Nous avons informatisé tout le protocole de cueillette de données à l’aide du logiciel *SurveyMonkey*, qui est conçu pour créer des sondages et recueillir des données électroniquement. Pour la première question, l’ordre des traits de caractère était aléatorisé par le logiciel pour chaque piste et chaque participant. Pour les questions à deux et quatre choix multiples, elles étaient aussi toutes présentées dans un ordre

aléatorisé par le logiciel, d'une piste à l'autre et d'un participant à l'autre, sauf la question de la préférence de LC, que nous voulions être présentée toujours en dernier.

Ce questionnaire, ainsi que le questionnaire sociodémographique, ont été traduits du français vers l'espagnol latino-américain par un locuteur natif de l'espagnol latino-américain parlant couramment le français, puis, révisés et corrigés par un doctorant en linguistique, lui aussi locuteur natif de l'espagnol latino-américain, parlant couramment le français.

4.3.2 Questionnaire sociodémographique

Les données sociodémographiques recueillies sont choisies selon les facteurs pour lesquels nous voulions faire d'éventuels liens avec les réponses des participants, soit, des données personnelles et des données en lien avec l'insertion dans la société québécoise. Ainsi, dans notre questionnaire sociodémographique, qui comportait 14 questions (Annexe D ²⁷), nous demandions, pour le portrait personnel, l'âge (par tranches : 18-30, 30-40, 40-50); le sexe; la profession/formation; le niveau de scolarité; le pays d'origine, l'établissement de francisation fréquenté (pour le programme). Pour les données en lien avec l'insertion à la société québécoise et/ou la langue française : le nombre de mois/années passés au Québec et le nombre de mois/années passés dans un autre pays francophone, et, le cas échéant, le nom de ce pays; la langue parlée à la maison; la langue parlée au travail; nous leur avons aussi demandé d'indiquer si, oui ou non, ils vivaient à la maison avec un/une Québécois/Québécoise, s'ils fréquentaient des Québécois/Québécoises, et s'ils avaient un ou des enfants fréquentant un service de garde ou une école en français à Montréal. Ce questionnaire suivait celui sur les stimuli au sein du même logiciel.

²⁷ À l'origine, et comme on peut le voir à l'Annexe D, une mise en situation était ensuite proposée aux participants, leur demandant de faire des choix explicites sur une variété de LC préférée et d'en donner les raisons. Nous avons choisi, pour notre mémoire, d'écarter cette partie du questionnaire de notre projet de recherche, jugeant que les questions et données jusqu'ici abordées fournissaient amplement de quoi répondre à nos questions de recherche.

4.4 Procédure

Nous avons d'abord procédé au recrutement des participants. Pour ce faire, nous avons contacté par courriel des professeurs, des maitres de langue et des professionnels (directeurs, conseillers pédagogiques) d'établissements offrant des cours de FLS, dans le but d'avoir directement accès aux classes d'apprenants qui étaient, au moment de l'étude, en francisation depuis au moins 12 mois, pour la compréhension de la langue. Nous sommes ensuite allée à la rencontre des participants, en salle de classe, pour expliquer brièvement le projet (la véritable raison ne pouvait être dévoilée avant l'expérimentation sans risque de biaiser les réponses, nous proposons donc une « étude sur le français oral ») et pour obtenir les coordonnées et disponibilités de ceux se montrant intéressés. La majorité des participants (n=40) a été rencontrée de la sorte, dans un premier temps; le reste (n=3) a été contacté directement par courriel ou réseaux sociaux, via des connaissances interposées.

Dans un deuxième temps, la totalité des participants a reçu un courriel de recrutement contenant l'énumération des critères de sélection à l'étude (L1, origine latino-américaine, en francisation et/ou au Québec depuis au moins un an²⁸ - pour la compréhension de la langue), une vague description du sujet qui reprend les termes utilisés oralement lors des visites de classe, et un rendez-vous (lieu, date et heure) à confirmer pour l'expérimentation. Dans le but de récolter un maximum de participants et d'encourager la participation de personnes qui ne seraient pas poussées à participer à ce genre d'étude, 2 paires de billets de cinéma ont été promises en tirage, une fois les expérimentations terminées. Cette information était communiquée oralement lors des visites de classe et répétée dans les courriels de recrutement.

²⁸ Onze participants ont finalement inscrit au questionnaire sociodémographique être au Québec depuis une période variant entre six et 11 mois ; nous avons choisi de conserver leurs données, car aucun problème de compréhension n'est survenu avec eux lors des communications, ni lors de l'expérimentation.

Les participants ont tous été reçus par la chercheuse en petits groupes ou individuellement dans une salle multimédia réservée exclusivement à l'expérimentation, aux plages horaires convenues lors des échanges de courriel de recrutement, entre le 27 mars et le 2 avril 2015.

Ils ont lu et signé une première fois le formulaire de consentement. Comme ce type de questionnaire demande à ce que les vrais motifs de l'expérimentation ne soient pas révélés avant les écoutes, afin de ne pas biaiser les réponses, une deuxième signature, à la fin de l'expérimentation, après explications verbales par la chercheuse des motifs de l'enquête, était requise et demandée.

Des casques d'écoute et la page d'accueil du questionnaire (instructions), déjà chargée sur les écrans des ordinateurs, attendaient chaque participant. Une feuille de papier listant les 17 phrases qui allaient être entendues dans les stimuli était déposée devant chaque poste d'écoute, pour consultation seulement et comme repère visuel pour les participants, au besoin.

Les participants ont écouté les dix pistes sonores une à la fois (deux items d'entraînement et huit items ciblés par la recherche), en répondant entre chaque piste à toutes les questions, qui étaient chaque fois les mêmes, d'une piste sonore à l'autre. L'ordre des opérations allait comme suit : une piste sonore était présentée sur la page, sous forme de petit écran noir, inséré dans la page (lien *YouTube*) et sur lequel on devait cliquer pour entendre la piste. Une fois la piste écoutée jusqu'au bout (consigne), les participants devaient procéder à l'évaluation des dix traits de caractère, dimensions statut et solidarité, sur les échelle de Likert. Par la suite, une réécoute de la même piste était à faire (consigne). Encore une fois, cette piste était présentée dans un petit écran noir inséré dans la page du sondage. Les participants devaient ensuite répondre aux questions à choix multiples sur la provenance de cette locutrice (Québec/France), ainsi que sur le rang du choix que représente la voix entendue par rapport à la LC voulue par le participant (préférence). Après avoir

terminé d'évaluer la première piste sonore, les participants passaient à la deuxième, et répondaient aux mêmes questions, selon le même protocole, et ainsi de suite jusqu'à la dernière piste.

Une fois les dix pistes sonores écoutées et toutes les questions s'y rattachant complétées, les participants étaient dirigés vers une page contenant les questions d'ordre sociodémographique. Les participants terminaient par la seconde signature sur le formulaire de consentement et quittaient les lieux. En tout, l'expérience a duré en moyenne 30 minutes.

4.5 Traitement et analyse des données

Afin de voir quelles sont les pistes qui ont obtenu les meilleures et les moins bonnes évaluations (sous-question 1), nous avons effectué une comparaison des moyennes obtenues pour chaque piste, sur chaque question, en considérant les choix de réponses comme des intervalles constants, et en accordant à chaque choix de réponses une valeur de 1 à 4. Les évaluations plus défavorables correspondent donc aux choix qui donnent les résultats les plus bas, et les évaluations plus favorables, aux choix qui donnent les résultats les plus hauts. Par exemple, pour les questions sur les traits de caractère, comme 'intelligente', le choix 'pas du tout' donnait 1 point; 'un peu', 2 points; 'assez', 3 points; et 'beaucoup', 4 points; le tout suivant la logique selon laquelle plus la locutrice est évaluée en haut de l'échelle, mieux elle est évaluée et plus son résultat moyen est élevé. Nous avons donc regardé les moyennes, obtenues par les résultats correspondant aux choix de réponses des 43 participants cumulés, sur chaque piste, pour chaque question à quatre choix de réponses (traits de caractère et préférence de LC).

Pour les données issues des questions présentées sous forme d'échelles de Likert, soit les résultats des évaluations de chaque piste touchant les dimensions statut et solidarité (et leurs cinq traits de caractère), ainsi que les préférences (rang du choix), nous avons utilisé des ANOVA à mesures répétées pour vérifier les différences

significatives globales entre les huit pistes et entre chacune d'entre elles, en comparaisons par paire, avec un ajustement des comparaisons multiples de Bonferroni. D'abord, nous nous sommes assurée que nos données respectaient les présupposées statistiques de normalité des distributions et d'homogénéité de la variance au moyen du test de sphéricité de Mauchly. Dans les cas où le postulat d'homogénéité de la variance n'était pas respecté, nous nous sommes servie des résultats corrigés à l'aide des tests des effets intra-sujets de Huynh-Feldt et de Greenhouse-Geisser. Le choix de recourir à des tests paramétriques sur des données ordinales, ici considérées comme continues, est justifié par le fait que les observations sont faites sur les différences entre des moyennes (Norman, 2010), d'une part, mais aussi par le fait que la robustesse des ANOVA demeure élevée dans des situations de distribution non normales (Norman, 2010; de Winter et Dodou, 2010), et la puissance, équivalente au test non paramétrique, avec des échantillons de plus de trente ($n=30$) (de Winter et Dodou, 2010).

En effet, l'examen de la normalité des distributions des moyennes des évaluations sur chaque question pour chaque piste nous a permis de constater des distributions, dans la majorité des cas, symétriques, et des écarts-types constants. De plus, notre échantillon comporte 43 participants évaluant 8 items (pistes).

En outre, par prudence et par souci d'exactitude dans nos résultats, ces données ont tout de même fait l'objet d'une contre-vérification non paramétrique, au moyen du test de Friedman pour les différences significatives globales, et du test des rangs signés de Wilcoxon avec une correction manuelle de Bonferroni, pour les comparaisons par paire. Dans les faits, les tests non paramétriques nous ont donné les mêmes résultats que les ANOVA, et, sauf pour une seule comparaison par paire, significative au test des rangs signés de Wilcoxon et non dans le test paramétrique, nous donnerons, dans le prochain chapitre, les résultats des ANOVA.

Afin de dégager un portrait plus exact encore sur la nature des pistes les plus et les moins favorablement évaluées, et pour découvrir les facteurs qui polarisent les évaluations, nous avons effectué des analyses factorielles en composantes principales, avec une méthode de rotation Varimax (rotation convergeant en 3 itérations) et une normalisation de Kaiser. Ce type d'analyse permet de regrouper des variables entretenant une interrelation sous des groupes désignés comme composantes, ou facteurs, qui sont à leur tour hiérarchisés selon leur poids explicatif (Stafford et Bodson, 2006, p. 58). Parmi les composantes détectées par les analyses factorielles, pour sélectionner les facteurs polarisant les évaluations à retenir dans nos analyses, nous avons utilisé le critère de Cattell (1966), qui est établi sur la qualité de la pente formée par les composantes dans un graphique des valeurs de ces composantes : lorsque cette pente casse, ou présente un coude, les composantes suivantes sont écartées des facteurs ayant une valeur explicative, seule les composantes précédentes sont retenues (Hayton, Allen et Scarpello, 2004). Nous avons également examiné qualitativement les pourcentages de la variance expliquée pour chaque facteur détecté par les analyses factorielles en composantes principales afin de justifier notre sélection. Finalement, nous avons examiné les matrices de ces composantes afin de voir quelles pistes les composent et leurs étiquettes.

Pour la sous-question 2, sur la perception des participants de la provenance des locutrices en fonction du style dans lequel elles sont entendues, nous nous sommes servie de statistiques descriptives, qui nous permettent de mettre en lumière le style perçu comme du FF ou du FQ.

Finalement, pour la sous-question 3, nous vérifions les liens entre les données sociodémographiques des participants et leurs réponses avec des tests de corrélations de Spearman.

CHAPITRE 5

RÉSULTATS

Dans ce chapitre, nous répondons à nos trois sous-questions de recherche à la lumière des résultats de nos analyses et de nos statistiques. Pour la sous-question 1, nous présenterons les résultats des questions touchant les dimensions statut et solidarité ainsi que les préférences de LC, ou le rang du choix (RC), en proposant toujours, en premier lieu, les statistiques descriptives, puis, les comparaisons par paire des ANOVA à mesures répétées, et finalement, les analyses factorielles en composantes principales (5.1). Pour la sous-question 2, nous présenterons les statistiques descriptives des résultats des perceptions de la provenance des locutrices, selon les styles dans lesquels elles sont entendues (5.2). Pour la sous-question 3, nous examinerons les résultats des corrélations de Spearman, effectuées dans le but de voir si des liens existent entre les caractéristiques sociodémographiques des participants et leurs réponses (5.3). Finalement, nous proposons des sous-sections de synthèse des résultats à la fin de chacune des sections traitant nos questions (5.1 à 5.3).

5.1 Résultats en lien avec la sous-question 1

Nous rappelons ici cette sous-question :

- 1) Quelle piste est évaluée plus favorablement par les participants sur le plan des traits de caractère reliés aux dimensions de statut et de solidarité, et laquelle est choisie comme LC par les participants ?

Afin de répondre à notre sous-question 1, nous détaillerons, d'abord, quelles pistes ont reçu les meilleures et les moins bonnes moyennes dans les évaluations, à savoir, les évaluations les plus et les moins favorables, pour les dimensions statut - et ses cinq traits de caractère (5.1.1), solidarité - et ses traits cinq de caractère (5.1.2) ainsi que pour les préférences de LC (5.1.3) des participants.

En second lieu, à l'intérieur de chacune de ces sous-sections, nous proposons de vérifier où se trouvent les différences significatives entre les pistes pour chaque dimension et pour le RC, en s'appuyant sur les comparaisons par paire des ANOVA à mesure répétées.

En complément, toujours à l'intérieur de chacune de ces sous-sections, nous observerons les résultats des analyses factorielles en composantes principales, afin de dégager les facteurs qui polarisent le plus clairement les réactions évaluatives des participants, de confirmer et de compléter le portrait des tendances dégagées dans les analyses précédentes.

5.1.1 Évaluations de la dimension statut

La dimension statut est représentée par les cinq traits de caractère suivants : 'intelligente', 'éduquée', (a les) 'qualités d'un leader', et (avoir de l') 'ambition'. Les participants ont donc évalué chacune des huit pistes sur chacun de ces traits de caractère, en choisissant de les noter selon l'échelle proposée, soit : 'pas du tout', 'un peu', 'suffisamment', 'beaucoup'. Les valeurs, suivant cette énumération, sont chiffrées de 1 à 4.

5.1.1.1 Statistiques descriptives de la dimension statut

Nous présentons dans le Tableau 5.1, les résultats moyens obtenus par les évaluations des 43 participants pour les différentes pistes (identifiées V1 à V8, pour *voix*), pour les traits de caractère de la dimension statut.

Tableau 5.1 Moyennes, écarts types, et test des effets intrasujets : dimension STATUT

	M FF inf V1 Mar	M FF inf V2 Amé	M FQ inf V3 Mir	M FQ inf V4 Cath	M FF for V5 Mar	M FF for V6 Amé	M FQ for V7 Mir	M FQ for V8 Cath	F	ddl	Sig.
IN	2,53 (,882)	2,40 (,821)	2,91 (,750)	3,07 (,856)	2,81 (,699)	3,16 (,785)	3,14 (,710)	3,26 (,727)	12,093	6,124	0,000
ÉD	2,49 (,883)	2,21 (,773)	2,63 (,725)	2,88 (,851)	2,88 (,731)	3,02 (,831)	3,14 (,743)	3,30 (,803)	13,792	6,287	0,000
QL	1,74 (,819)	1,63 (,618)	2,30 (,708)	2,77 (,996)	2,40 (,791)	2,70 (,887)	2,60 (,849)	3,05 (,844)	22,108	5,356	0,000
DC	2,35 (,923)	2,16 (,974)	2,67 (,808)	2,74 (,727)	2,56 (,765)	2,84 (,754)	3,05 (,754)	2,86 (,833)	8,426	5,945	0,000
AM	1,93 (,828)	1,63 (,725)	2,37 (,757)	2,77 (,868)	2,56 (,700)	2,81 (,852)	2,74 (,848)	3,05 (,872)	21,480	6,021	0,000

Note. L1 Marie : V1 et V5, L3 Amélie : V2 et V6, L4 Mireille : V3, V7, L6 Catherine : V4, V8. IN : intelligente, ÉD : éduquée, QL : qualité d'un leader, : DC ; digne de confiance, AM : ambition. Les moyennes les plus hautes et les plus basses sont marquées en caractères gras. n=43.

Au tableau 5.1, les V1, V2, V3 et V4 sont les pistes informelles issues du FQ et du FF, tandis que les V5, V6, V7 et V8 sont les pistes formelles de FQ et du FF. Il est possible de voir, à la lecture du Tableau 5.1, que globalement, les différentes pistes ont eu un effet significatif sur les évaluations pour tous les traits de caractère de la dimension statut ($p=0,000$ pour chaque trait, dernière colonne). La piste ayant reçu les évaluations les plus favorables pour quatre des cinq traits de caractère, soit 'intelligente', 'éduquée', (a les) 'qualités d'un leader', et (avoir de l') 'ambition', est la V8, soit une locutrice québécoise en situation formelle (Catherine). Celle ayant

reçu les évaluations les plus favorables pour le trait de caractère ‘digne de confiance’ est la V7, soit, l’autre locutrice québécoise en situation formelle (Mireille). La piste ayant reçu les évaluations les plus défavorables pour tous les traits de caractère de la dimension statut est la V2, soit une locutrice de France, en situation informelle (Amélie). Les différences entre les moyennes les plus hautes et les plus basses, soit, entre les V8 et V2 et entre les V7 et V2, sont toutes significatives ($p < 0,05$).

5.1.1.2 Comparaison par paire de la dimension statut

Les comparaisons par paire, dont les différences significatives et leur seuil sont rapportés au Tableau 5.2 (p. 84), nous indiquent que les moyennes de la V8 et de la V7 (Catherine et Mireille), soit des deux locutrices québécoises en situation formelle, et ayant obtenu les moyennes les plus hautes, ne sont significativement différentes pour aucun des traits de caractère de la dimension statut. Ces deux pistes ne présentent pas non plus de différence significative avec la V6 (FFfor). La V8 (FQfor) obtient une évaluation plus favorable que la V5 (Marie, FFfor), pour deux traits de caractère de la dimension statut, soit, ‘éduquée’ : $p = 0,035$, et, ‘qualités d’un leader’ : $p = 0,002$. Les pistes les mieux évaluées pour la dimension statut sont donc celles des locutrices québécoises et d’une locutrice française, en situation formelle

Pour la V1 et la V2 (Marie et Amélie), deux locutrices de France en situation informelle qui ont reçu les résultats moyens les plus bas, les différences ne sont significatives pour aucun des traits de caractère de la dimension statut. Par contre, pour les quatre pistes informelles (V1, V2, V3, V4), soit, les deux locutrices du Québec et les deux locutrices de France, toutes en situations informelles, les évaluations des participants présentent plus de différences qu’entre les pistes formelles, et ce, selon les variétés dialectales. Au Tableau 5.2, nous avons marqué d’un B en format exposant (^B), les différences qui se sont manifestées à l’intérieur d’un même style, selon les variétés dialectales. Les évaluations sont moins défavorables, significativement, pour la locutrice du Québec V3 (Mireille, FQinf) que

pour la locutrice la moins bien évaluée (V2, Amélie, FFinf) sur quatre des cinq traits de caractère suivants, soit 'intelligente' : $p=0,009$; 'qualités d'un leader' : $p=0,000$; 'digne de confiance' : $p=0,006$; 'ambition' : $p=0,000$. La même tendance se dessine pour la locutrice du Québec V4 (Catherine, FQinf), versus la locutrice la moins bien évaluée (V2, Amélie, FFinf), et ce, sur les cinq traits de caractère de la dimension statut, soit, 'intelligente' : $p=0,002$; 'éduquée' $p=0,001$; 'qualités d'un leader' : $p=0,000$; 'digne de confiance' : $p=0,010$; 'ambition' : $p=0,000$. Les pistes les moins bien évaluées pour la dimension statut sont donc celles des locutrices françaises, en situation informelle.

Tableau 5.2 Comparaisons par paire et différences significatives : dimension STATUT

		V1	V2	V3	V4	V5	V6	V7	V8
IN	V1	-	-	-	*	-	**	**	***
	V2	-	-	** B	** B	*	*** A	***	***
ED	V1	-	-	-	-	-	*	**	***
	V2	-	-	-	*** B	***	*** A	***	***
	V3	-	-	-	-	-	-	*** A	***
	V4	-	*** B	-	-	-	-	-	*
	V5	-	***	-	-	-	-	-	* B
QL	V1	-	-	** B	*** B	*** A	***	***	***
	V2	-	-	*** B	*** B	***	*** A	***	***
	V5	-	-	-	-	-	-	-	** B
DC	V1	-	-	-	-	-	-	***	-
	V2	-	-	** B	** B	-	** A	***	***
AM	V1	-	-	*** B	** B	*** A	***	***	***
	V2	-	-	*** B	*** B	***	*** A	***	***
	V3	*** B	*** B	-	-	-	-	-	***

Note. ^A Différence significative entre la piste formelle et informelle d'une même locutrice; ^B Différence significative entre les variétés dialectales dans un même style. * = $p \leq 0,05$; ** $p \leq 0,01$; *** $p \leq 0,001$. Marie (FF): V1 (inf) et V5 (for), Amélie (FF) : V2 (inf) et V6 (for), Mireille (FQ): V3 (inf), V7 (for), Catherine (FQ): V4 (inf), V8(for).

Dans l'ensemble, donc, les pistes formelles, sauf la V5, ne sont pas évaluées de façon différente pour les cinq traits de caractère de la dimension statut. Les pistes les mieux évaluées pour la dimension statut sont, somme toute, celles des deux locutrices

québécoises et d'une locutrice de France, en situation formelle. Parallèlement, ce sont les pistes de France informelles qui ont été évaluées le plus défavorablement, comportant des différences significatives avec les pistes québécoises informelles.

De plus, les évaluations présentent des différences statistiquement significatives sur la même locutrice, pour chacune d'entre elles, selon qu'elles sont en situation formelle ou informelle, sur plusieurs traits de caractère de la dimension statut. Ainsi, au Tableau 5.2, nous avons marqué d'un A en format exposant (^A), les différences significatives qui se sont manifestées entre les évaluations d'une même locutrice, selon le style dans lequel elle est entendue. Nous observons, pour le trait 'intelligente', des évaluations significativement plus favorables pour la piste formelle de la même locutrice dans le cas de la V2 et de la V6 : $p=0,000$. Pour le trait 'éduquée', les évaluations sont plus favorables en situation formelle qu'informelle pour la même locutrice, soit entre la V2 et la V6 : $p=0,000$; entre V3 et la V7 : $p=0,0014^{29}$; et entre la V4 et la V8 : $p=0,035$. Pour le trait de caractère 'qualités d'un leader', les évaluations sont plus favorables dans les pistes formelles de la même locutrice pour les paires suivantes : V1 et V5, $p=0,001$; et V2 et V6 $p=0,000$. Pour le trait 'digne de confiance', les évaluations sont plus favorables en situation formelle qu'informelle pour la paire V2 et V6 $p=0,000$. Pour le trait 'ambition', les évaluations sont plus favorables en situation formelle qu'informelle pour la même locutrice dans les cas de la V1 et la V5 $p=0,002$; et de la V2 et la V6 $p=0,000$.

Notons ici qu'en définitive, cette tendance à évaluer plus favorablement les pistes formelles qu'informelles de la même locutrice, se révèle aussi significative pour trois d'entre elles, si on crée un résultat cumulatif avec les moyennes obtenues pour chaque trait de la dimension statut, comme on peut le voir dans le Tableau 5.3.

²⁹ Au test des Rangs signés de Wilcoxon, avec correction de Bonferroni, qui donne un seuil de significativité à $p<0,0018$.

Tableau 5.3 Moyennes cumulatives et différences significatives induites par le style : dimension STATUT.

M FF inf V1 Mar	M FF inf V2 Amé	M FQ inf V3 Mir	M FQ inf V4 Cath	M FF for V5 Mar	M FF for V6 Amé	M FQ for V7 Mir	M FQ for V8 Cath	F	ddl	Sig.
2,21 ^A (,729)	2,00 ^A (,626)	2,58 ^A (,630)	2,85 (,743)	2,64 ^A (,650)	2,91 ^A (,723)	2,93 ^A (,647)	3,10 (,706)	8,062	5,368	0,000

Note. ^A Différences significatives : effet du style pour la même locutrice selon les comparaisons par paire des ANOVA à mesures répétées. Marie (FF) : V1 (inf) et V5 (for), Amélie (FF) : V2 (inf) et V6 (for), Mireille (FQ) : V3 (inf), V7 (for), Catherine (FQ) : V4 (inf), V8(for). n=43.

5.1.1.3 Analyse en composantes principales de la dimension statut

Nous présentons ici les résultats des analyses effectuées sur chacun des traits de caractère de la dimension statut, pris individuellement. Nous proposons, dans le texte, les tableaux des matrices de composantes, qui montrent les forces de corrélation des items (pistes) aux facteurs retenus pour leur poids explicatif; les graphiques des valeurs propres, pour le critère de Cattell (1966), et les diagrammes de composantes dans l'espace pour chaque trait, sont disponibles à l'Annexe E.

L'analyse factorielle en composantes principales du trait 'intelligente' indique un effet global des pistes significatif (Signification de Bartlett, $p=0,000$) avec un indice KMO de 0,764. La variance totale expliquée par les deux premiers facteurs totalise 65,35%, le troisième facteur n'expliquant que 10,7%, nous choisissons de nous concentrer sur les deux premiers. La matrice des composantes (Tableau 5.4) montre que la composante 1 est construite par les V4, V6, V7, V8, et que la composante 2 est construite par les V1, V2, V3 et V5. Autrement dit, les forces de corrélation de la composante 1 étant de 0,834 (V4), 0,794 (V6), 0,792 (V7) et 0,764 (V8) sur 1,00, nous considérons que ces pistes créent un groupe qui forme la composante (Stafford et Bodson, 2006, p. 58), un facteur expliquant les réponses des participants. De

même, on peut voir, au Tableau 5.4, que pour la composante 2, les items V1, V2, V3 et V5 ont des forces de corrélation entre 0,816 et 0,718 pour les pistes informelles (V1,V2, V3), et de 0,582 pour laV5. Nous constatons donc que la composante 1 est un regroupement des pistes formelles et d'une piste étiquetée FQinf (V4), et que la composante 2 est un groupement fait principalement des pistes informelles et, plus faiblement, d'une piste étiquetée FFfor (V5).

Tableau 5.4 Matrice des composantes pour le trait 'intelligente'

Piste et étiquette	Composantes	
	1	2
V4 - FQinf	,834	,141
V6 - FFfor	,794	,270
V7 - FQfor	,792	,313
V8 - FQfor	,764	,271
V1 - FFinf	,203	,816
V2 - FFinf	,190	,796
V3 - FQinf	,217	,718
V5 - FFfor	,386	,582

Pour le trait 'éduquée', l'analyse factorielle en composantes principales indique un effet global des pistes significatif (Signification de Bartlett, $p=0,000$) avec un indice KMO de 0,760. La variance totale expliquée par les deux premiers facteurs totalise 61,69%, le troisième facteur n'expliquant que 9,9%, nous nous concentrons sur les deux premiers. La matrice des composantes (Tableau 5.5) montre que la composante 1 est construite par les V4, V5, V6, V7 et V8, et que la composante 2 est construite par les V1 et V3. En effet, les forces de corrélation de la composante 1 étant de 0,835 (V7), 0,784 (V5), 0,698 (V8) et 0, 671 (V4) sur 1,00, nous considérons que ces pistes créent un groupe qui forme un facteur expliquant les réponses des participants. La V2, qui corrèle à 0,625 à la composante 1, mais à 0,440 à la composante 2, est non retenue, car elle présente des forces dont les valeurs sont proches et élevées dans les deux facteurs. De même, on peut voir, au Tableau 5.5, que

pour la composante 2, les pistes informelles V1 et V3 ont des forces de corrélation de 0,868 et 0,821. La composante 1 est donc constituée par le groupement de toutes les pistes formelles (deux variétés dialectales) et, encore une fois, de la V4 (FQinf). Quant à la composante 2, elle n'est le regroupement que de pistes informelles, de France et du Québec.

Tableau 5.5 Matrice des composantes pour le trait 'éduquée'

Piste et étiquette	Composantes	
	1	2
V7 - FQfor	,835	-,055
V5 - FFfor	,784	,082
V8 - FQfor	,698	,350
V6 - FFfor	,676	,190
V4 - FQinf	,671	,116
V2 - FFinf	,625	,440
V3 - FQinf	,053	,868
V1 - FFinf	,181	,821

L'analyse factorielle en composantes principales du trait 'qualités d'un leader' indique un effet global des pistes significatif (Signification de Bartlett, $p=0,000$) avec un indice KMO de 0,706. La variance totale expliquée par les deux premiers facteurs totalise 59,05%; le troisième facteur n'expliquant que 13%, nous nous concentrons sur les deux premiers. La matrice des composantes (Tableau 5.6) montre que la composante 1 est construite par les V4, V6, V7 et V8, et que la composante 2 est construite des V1, V2, V3, et V5. En effet, les forces de corrélation de la composante 1 se chiffrant entre 0,832 et 0,700 sur 1,00 (de V4 à V6 dans le Tableau 5.6), nous considérons que ces pistes créent un groupe qui forme le facteur 1. De même, on peut voir au Tableau 5.6 que pour la composante 2, les pistes informelles du FF V1 et V2 ont des forces de corrélation de 0,858 et de 0,761, alors que les V5 et V3 sont à 0,566 et 0,562. La composante 1 est donc constituée par le regroupement des pistes formelles des deux variétés dialectales et, encore une fois, de la V4 (FQinf). Quant à

la composante 2, elle est fortement composée des pistes informelles de France, ainsi que d'une piste étiquetée FQinf (V3), et d'une FFinf (V5).

Tableau 5.6 Matrice des composantes pour le trait 'qualités d'un leader'

Piste et étiquette	Composantes	
	1	2
V4 - FQinf	,832	-,047
V8 - FQfor	,824	,258
V7- FQfor	,744	,077
V6 - FFfor	,700	,292
V1 - FFinf	-,122	,858
V2 - FFinf	,130	,771
V5 - FFfor	,340	,566
V3 - FQinf	,190	,562

Pour le trait 'digne de confiance', l'analyse factorielle en composantes principales indique un effet global des pistes significatif (Signification de Bartlett, $p=0,000$) avec un indice KMO de 0,709. La variance totale expliquée par les deux premiers facteurs totalise 61,35%. La matrice des composantes après rotation (Tableau 5.7) montre que la composante 1 est construite par les V1, V2, et V3 et que la composante 2 est construite par les V4, V6, et V7. En effet, les forces de corrélation de la composante 1 se chiffrant entre 0,903 et 0,774 sur 1,00 (V3, V1 et V2 dans le Tableau 5.7), nous considérons que ces pistes informelles créent un groupe qui forme le facteur 1. La V8 présente des forces de corrélations rapprochées et élevées dans les deux composantes, forces de 0,660 à la composante 1 et de 0,526 à la composante 2, nous ne la retenons donc pas dans l'une ou l'autre composante. De même, on peut voir au Tableau 5.7 que pour la composante 2, les pistes V7, V6 et V4 ont des forces de corrélation entre 0,782 et de 0,714, alors que la V5 est en dessous de 0,500 pour les deux compsnantes (nous ne la retenons pas non plus). La composante 1 est donc constituée par un regroupement de pistes informelles (deux variétés dialectales). Quant à la composante 2, elle est constituée d'un groupe de pistes formelles de France et du Québec et inclut la V4 (FQinf).

Tableau 5.7 Matrice des composantes pour le trait ‘digne de confiance’

Piste et étiquette	Composantes	
	1	2
V3 - FQinf	,903	,077
V1 - FFinf	,806	,134
V2 - FFinf	,784	,269
V8 - FQfor	,660	,526
V7 - FQfor	,049	,782
V6 - FFfor	,262	,761
V4 - FQinf	,133	,714
V5 - FFfor	,296	,381

Finalement, l’analyse factorielle en composantes principales du trait ‘ambition’ indique un effet global des pistes significatif (Signification de Bartlett, $p=0,000$) avec un indice KMO de 0,621. La variance totale expliquée par les deux premiers facteurs totalise 55,83%. Le troisième facteur n’expliquant que 14,4%, nous nous concentrons sur les deux premiers. La matrice des composantes (Tableau 5.8) montre que la composante 1 est construite par les V4, V5, V6, V7 et V8, et la composante 2, par les V1 et V3. En effet, les forces de corrélation de la composante 1 se chiffrant entre 0,804 et 0,538 sur 1,00 (V4, V8, V7, V5, et V6 dans le Tableau 5.8), nous considérons que ces pistes informelles créent un groupe qui forme un facteur. De même, on peut voir au Tableau 5.8 que pour la composante 2, les pistes V1 et V3 ont des forces de corrélation de 0,832 et de 0,770. La V2 présentant des forces de corrélation dans les deux composantes, une force de 0,457 à la composante 1 et de 0,652 à la composante 2, nous ne la retenons pas dans l’une ou l’autre composante. Cependant, comme sa force est sous la barre du 0,500 pour la composante 1, nous préférons lui accorder un poids dans la composante 2 plutôt que dans la composante 1. La composante 1 est donc faite de pistes formelles des deux variétés dialectales et, encore une fois, de la V4 (FQinf). Quant à la composante 2, elle n’est faite que de pistes informelles, de France et du Québec.

Tableau 5.8 Matrice des composantes pour le trait ‘ambition’

Piste et étiquette	Composantes	
	1	2
V4 - FQinf	,804	-,079
V8 - FQfor	,769	,170
V7 - FQfor	,680	,029
V5 - FFfor	,587	,260
V6 - FFfor	,538	,327
V1 - FFinf	,050	,832
V3 - FQinf	,035	,770
V2 - FFinf	,457	,652

5.1.1.4 Synthèse des résultats : dimension statut

Somme toute, nous remarquons, à la lumière des résultats des analyses factorielles en composantes principales, que la tendance à évaluer plus ou moins favorablement les pistes selon les styles formel et informel se confirme davantage et plus nettement que la tendance à évaluer les pistes en fonction de la variété dialectale, pour les traits de caractère isolés de la dimension statut. Si, la plupart du temps, les composantes sont construites par des pistes du même style et des deux variétés dialectales, nous observons tout de même une tendance à évaluer la V4 (FQinf) de la même façon que les pistes formelles, et la V5 (FFinf), comme les pistes informelles. Malgré cela, les différences de moyennes entre ces deux pistes ne sont jamais statistiquement significatives (voir le Tableau 5.2 des comparaisons par paire, p.84). Parallèlement, les ANOVA à mesures répétées nous indiquaient que ce sont les pistes québécoises formelles qui ont été évaluées le plus favorablement, mais, sans grande différence d’avec les pistes formelles de France (sauf la paire V5 et V8); et les pistes de France informelles qui ont été évaluées le plus défavorablement, comportant des différences significatives avec les pistes québécoises informelles. La tendance à favoriser les pistes formelles se confirme donc, et nous notons que les pistes québécoises informelles, par rapport aux pistes françaises informelles, se démarquent favorablement pour la dimension statut.

5.1.2 Évaluations de la dimension solidarité

La dimension solidarité est représentée par les cinq traits de caractère suivants : ‘sympathique’, ‘sociable’, ‘chaleureuse’, (avoir le) ‘sens de l’humour’ et ‘aimable’. Les participants ont donc évalué chacune des huit pistes sur chacun de ces traits de caractère, en choisissant de le noter selon l’échelle proposée, soit : ‘pas du tout’, ‘un peu’, ‘suffisamment’, ‘beaucoup’. Les valeurs, suivant cette énumération, sont chiffrées de 1 à 4.

5.1.2.1 Statistiques descriptives de la dimension solidarité

Nous présentons dans le Tableau 5.9, les résultats moyens obtenus par les évaluations des 43 participants sur chaque piste, pour les traits de la dimension solidarité.

Tableau 5.9 Moyennes, écarts types, et test des effets intrasujets : dimension SOLIDARITÉ

	M FF Inf V1 Mar	M FF inf V2 Amé	M FQ inf V3 Mir	M FQ inf V4 Cat	M FF for V5 Mar	M FF for V6 Amé	M FQ for V7 Mir	M FQ for V8 Cat	F	ddl	Sig.
SY	2,21 (,833)	2,07 (,799)	2,93 (,856)	2,51 (,827)	2,37 (,725)	2,95 (,899)	3,12 (,762)	2,56 (,796)	12,72	7	,000
SO	2,16 (,924)	2,02 (,913)	2,88 (,762)	2,65 (,842)	2,51 (,856)	2,86 (,774)	2,98 (,801)	2,65 (,813)	10,23	7	,000
CH	2,30 (1,04)	2,21 (,940)	2,79 (,940)	2,37 (,817)	2,33 (,837)	2,93 (,799)	3,09 (,781)	2,51 (,798)	8,09	7	,000
SH	2,02 (,886)	1,95 (,785)	2,95 (,925)	2,23 (,718)	2,14 (,710)	2,65 (,870)	2,77 (,812)	2,23 (,895)	12,82	7	,000
AI	2,33 (,944)	2,26 (,902)	2,84 (,754)	2,44 (,796)	2,53 (,797)	3,07 (,768)	3,23 (,718)	2,84 (,754)	13,54	7	,000

Note. L1 Marie : V1 et V5, L3 Amélie : V2 et V6, L4 Mireille : V3, V7, L6 Catherine : V4, V8. SY : sympathique, SO : sociable, CH : chaleureuse, SH : sens de l’humour, AI : aimable. Les moyennes les plus hautes et les plus basses pour chaque trait sont marquées en caractères gras. n=43.

Il est possible de voir, à la lecture du Tableau 5.9, que globalement, les différentes pistes ont eu un effet significatif sur les évaluations pour tous les traits de caractère de la dimension statut ($p=0,000$ pour chaque trait, dernière colonne).

La piste ayant reçu les évaluations les plus favorables pour les traits de caractère ‘sympathique’, ‘sociable’, ‘chaleureuse’ et ‘aimable’ est la V7, soit, une Québécoise en situation formelle (Mireille), et, celle ayant reçu les évaluations les plus favorables pour le trait de caractère ‘sens de l’humour’ est la V3, soit, la même locutrice québécoise (Mireille), mais en situation informelle cette fois. La piste ayant reçu les évaluations les plus défavorables pour tous les traits de caractère de la dimension solidarité est la V2, soit une locutrice de France, en situation informelle (Amélie). Les différences entre les moyennes les plus hautes et les plus basses, soit entre V7 et V2 et entre les V3 et V2, sont toutes significatives ($p<0,05$).

5.1.2.2 Comparaison par paire de la dimension solidarité

Les comparaisons par paire, dont nous avons rapporté les différences significatives et leur seuil au Tableau 5.10 (p. 96), nous indiquent que les moyennes des paires de voix ayant obtenu les résultats moyens les plus hauts ne sont pas significativement différentes. En effet, les moyennes de la paire V6 et V7 (Amélie FFfor et Mireille FQfor), sur les traits ‘sympathique’, ‘chaleureuse’, et ‘aimable, de même que les moyennes de la paire V7 et V3 (Mireille formelle/informelle) pour les traits ‘sociable’, et ‘sens de l’humour’ ne sont pas significativement différentes. Les pistes les mieux évaluées pour la dimension solidarité sont donc celles d’une seule et même Québécoise (Mireille) en situation formelle – et informelle pour un trait (‘sens de l’humour’) – ainsi que celle d’une Française en situation formelle, Amélie.

Pour les moyennes de la V1 et de la V2 (Marie et Amélie), soit, des deux locutrices de France en situation informelle, qui ont reçu les résultats moyens les plus bas, les différences ne sont significatives pour aucun des traits de caractère de la dimension

solidarité. De plus, si on observe les quatre pistes informelles (V1, V2, V3, V4), soit, les deux locutrices du Québec et les deux locutrices de France, toutes en situations informelles, les évaluations des participants présentent des différences significatives systématiquement lorsqu'il y a changement de variété dialectale pour une locutrice en particulier, soit entre la piste informelle québécoise (V3, Mireille) et les pistes informelles françaises (V1, V2). Au Tableau 5.10, nous avons marqué d'un B en format exposant (^B) les différences qui se sont manifestées à l'intérieur d'un même style, selon les variétés dialectales. Ainsi, les évaluations sont moins défavorables, significativement, pour une locutrice du Québec (V3, Mireille, FQinf) que pour la locutrice la moins bien évaluée (V2, Amélie, FFinf) pour tous les traits de caractère de la dimension solidarité : 'sympathique' $p=0,000$; 'sociable' $p=0,000$; 'chaleureuse' : $p=0,010$; 'sens de l'humour' $p=0,000$; 'aimable' $p=0,001$. De même pour la V3 (FQinf) versus la V1 (FFinf), les cinq traits de caractère sont évalués plus fortement en faveur de la piste québécoise ('sympathique' $p=0,001$; 'sociable' $p=0,000$; 'chaleureuse' : $p=0,022$; 'sens de l'humour' $p=0,000$; 'aimable' $p=0,001$).

Nous remarquons aussi que la V3 (FQinf) se distingue par des évaluations plus favorables de la V4 (FQinf) pour le trait 'sens de l'humour' ($p=0,002$). La piste la mieux évaluée chez les pistes informelles pour la dimension solidarité est donc celle d'une locutrice québécoise (Mireille). Les pistes les moins bien évaluées pour la dimension solidarité sont donc celles des locutrices françaises en situation informelle.

Dans l'ensemble, donc, ce sont les pistes québécoises formelles et informelles d'une seule et même locutrice, soit les pistes de Mireille (V3, V7), qui se distinguent et ont été évaluées le plus favorablement sur les traits de caractère de la dimension solidarité, mais sans différence significative d'avec la V6 (FFfor, Amélie). D'un autre côté, ce sont les pistes informelles de France (V1, V2) qui ont été évaluées le plus défavorablement, sans grande différence d'avec la V4 (FQinf) (seulement pour le trait 'sociable').

De plus, les évaluations présentent des différences statistiquement significatives sur une seule et même locutrice (FR Amélie), selon qu'elle est en situation formelle (V6) ou informelle (V2), sur tous les traits de caractère de la dimension solidarité. Au Tableau 5.10, nous avons marqué d'un A en format exposant (^A) les moyennes qui diffèrent selon le style. Ainsi, les évaluations sont significativement plus favorables pour la piste formelle que la piste informelle de la même locutrice (Amélie, FFinf) pour les traits 'sympathique' $p=0,000$; 'sociable' $p=0,000$; 'chaleureuse' : $p=0,007$; 'sens de l'humour' $p=0,000$; 'aimable' $p=0,000$). Nous notons qu'il s'agit de la locutrice ayant obtenu les résultats moyens les plus bas de toutes les pistes, lorsqu'elle se trouve en situation informelle (V2), et que ses résultats en situation formelle (V6), ne sont jamais différents significativement de ceux de la piste ayant obtenu les résultats les plus hauts (V7).

Tableau 5.10 Comparaisons par paire et différences significatives : dimension SOLIDARITÉ.

		V1	V2	V3	V4	V5	V6	V7	V8
SY	V1	-	-	*** B	-	-	**	***	-
	V2	-	-	*** B	-	-	*** A	***	-
	V3	*** B	*** B	-	-	**	-	-	-
	V4	-	-	-	-	-	-	***	-
	V5	-	-	-	-	-	**	*** B	-
	V7	-	-	-	-	-	-	-	**
SO	V1	-	-	*** B	-	-	**	***	-
	V2	-	-	*** B	** B	**	*** A	***	**
CH	V1	-	-	** B	-	-	-	***	-
	V2	-	-	** B	-	-	** A	***	-
	V4	-	-	-	-	-	**	***	-
	V5	-	-	-	-	-	**	*** B	-
	V7	-	-	-	-	-	-	-	**
SH	V1	-	-	*** B	-	-	**	***	-
	V2	-	-	*** B	-	-	*** A	***	-
	V3	*** B	*** B	-	**	***	-	-	***
	V4	-	-	**	-	-	-	**	-
	V7	-	-	-	-	*** B	-	-	**
AI	V1	-	-	** B	-	-	***	***	**
	V2	-	-	*** B	-	-	*** A	***	**
	V3	** B	***	-	-	-	-	-	-
	V4	-	-	-	-	-	***	***	** A
	V5	-	-	-	-	-	**	***	-

Note. ^A Différence significative entre la piste formelle et informelle d'une même locutrice; ^B Différence significative entre les variétés dialectales dans un même style.
 * = $p \leq 0,05$; ** $p \leq 0,01$; *** $p \leq 0,001$. Les V1, V2, V3 et V4 sont informelles issues du FQ et du FF, tandis que les V5, V6, V7 et V8 sont les pistes formelles de FQ et du FF.

En définitive, les différences d'évaluation induites par le style pour les traits de caractère de la dimension solidarité ne touchent qu'une seule locutrice française (Amélie). Si on crée des résultats cumulatifs pour la dimension solidarité (Tableau 5.11), on voit se confirmer cette différence entre les pistes formelle et informelle d'Amélie ($p=0,000$). Parallèlement, il ressort que les V3 et V7, soit les pistes d'une même Québécoise, Mireille, en situation formelle et informelle, ne sont pas évaluées différemment.

Tableau 5.11 Moyennes cumulatives et différences significatives induites par le style : dimension SOLIDARITÉ

Fr inf V1 Mar	Fr inf V2 Amé	Qc inf V3 Mir	Qc inf V4 Cath	Fr for V5 Mar	Fr for V6 Amé	Qc for V7 Mir	Qc for V8 Cath	F	ddl	Sig.
2,20 (,815)	2,10 ^A (,774)	2,88 (,738)	2,44 (,695)	2,38 (,703)	2,89 ^A (,710)	3,04 (,679)	2,56 (,699)	15,317	7	0,000

Note. ^A Différences significatives : effet du style pour la même locutrice, dans le même dialecte; L1 Marie : V1 et V5, L3 Amélie : V2 et V6, L4 Mireille : V3, V7, L6 Catherine : V4, V8; Les moyennes les plus hautes et les plus basses sont marquées en caractères gras. $n=43$

5.1.2.3 Analyse en composantes principales de la dimension solidarité

Nous présentons les résultats des analyses effectuées sur chacun des traits de caractère de la dimension solidarité, pris individuellement. Tout comme pour la dimension statut, nous proposons, dans le texte, les tableaux des matrices de composantes, qui montrent les forces de corrélation des items (pistes) aux facteurs retenus pour leur poids explicatif; les graphiques des valeurs propres, pour le critère de Cattell (1966), et les diagrammes de composantes dans l'espace pour chaque trait, sont disponibles à l'Annexe E.

L'analyse factorielle en composantes principales du trait 'sympathique' indique un effet global des pistes significatif (Signification de Bartlett, $p=0,000$) avec un indice KMO de ,723. La variance totale expliquée par les deux premiers facteurs totalise 56,66% ; le troisième facteur n'expliquant que 10%, nous nous concentrons sur les deux premiers. La matrice des composantes après rotation (Tableau 5.12) montre que la composante 1 est construite par les V4, V6, V7, V8, et que la composante 2 est construite par les V1, V2, V3 et V5. En effet, les forces de corrélation de la composante 1 se chiffrant entre 0,827 et 0,585 sur 1,00 (de V7 à V8 dans le Tableau 5.12), nous considérons que ces pistes créent un groupe qui forme un facteur. De même, on peut voir au Tableau 5.12 que pour la composante 2, les pistes V1 à V3 ont des forces de corrélation entre 0,791 et 0,636. Nous constatons donc que la composante 1 est constituée d'un groupement des pistes formelles des deux variétés dialectales et d'une piste étiquetée FQinf (V4), et que la composante 2 est constituée d'un regroupement des pistes informelles des deux variétés dialectales, et d'une piste étiquetée FFfor (V5).

Tableau 5.12 Matrice des composantes pour le trait 'sympathique'

Piste et étiquette	Composante	
	1	2
V7 - FQfor	,827	,070
V6 - FFfor	,764	,027
V4 - FQinf	,685	,233
V8 - FQfot	,585	,127
V1 - FFinf	-,094	,791
V5 - FFfor	,186	,775
V2 - FFinf	,379	,740
V3 - FQinf	,121	,636

Pour le trait 'sociable', l'analyse factorielle en composantes principales indique un effet global des pistes significatif (Signification de Bartlett, $p=0,000$) avec un indice KMO de 0,709. La variance totale expliquée par les deux premiers facteurs totalise

56,03%. Le troisième facteur n'expliquant que 12,5%, nous nous concentrons sur les deux premiers. La matrice des composantes (Tableau 5.13) montre que la composante 1 est construite des pistes V1, V2, V3 et V5, et que la composante 2 est construite par les V6, V8 et V4. En effet, les forces de corrélation de la composante 1 se chiffrant entre 0,848 et 0,532 sur 1,00 (de V1 à V5 dans le Tableau 5.13), nous considérons que ces pistes créent un groupe qui forme un facteur. De même, on peut voir au Tableau 5.13 que pour la composante 2, les pistes V4 à V6 ont des forces de corrélation entre 0,811 et 0,689. La V7 se situant sous la barre de 0,500 pour chaque composante, nous ne la retenons pas. La composante 1 est donc le regroupement de pistes informelles de deux variétés dialectales et d'une piste française formelle (V5). Quant à la composante 2, elle est le groupement de pistes formelles, de France et du Québec et d'une piste québécoise informelle (V4).

Tableau 5.13. Matrice des composantes pour le trait 'sociable'

Piste et étiquette	Composantes	
	1	2
V1 - FFinf	,848	-,019
V3 - FQinf	,782	,048
V2 - FFinf	,734	,284
V5 - FFfor	,532	,353
V4 - FQinf	,009	,811
V8 - FQfor	,109	,778
V6 - FFfor	,205	,689
V7 - FQfor	,390	,422

L'analyse factorielle en composantes principales du trait 'chaleureuse' indique un effet global des pistes significatif (Signification de Bartlett, $p=0,000$) avec un indice KMO de 0,605. La variance totale expliquée par les deux premiers facteurs totalise 51,74%. Le troisième facteur n'expliquant que 12,5%, nous nous concentrons sur les deux premiers. La matrice des composantes (Tableau 5.14) montre que la composante 1 est construite par les V4, V6, V7 et V8, et la composante 2, par les V1, V2 et V3.

En effet, les forces de corrélation de la composante 1 se chiffrant entre 0,738 et 0,540 sur 1,00 (de V4 à V5 dans le Tableau 5.14), nous considérons que ces pistes créent un groupe qui forme un facteur. De même, on peut voir au Tableau 5.14 que pour la composante 2, les pistes V3 à V1 ont des forces de corrélation entre 0,887 à 0,614. La composante 1 est donc constituée d'un regroupement de pistes formelles des deux variétés dialectales et, encore une fois, d'une piste québécoise informelle (V4). Quant à la composante 2, elle est constituée d'un regroupement de pistes informelles de France et du Québec.

Tableau 5.14 Matrice des composantes pour le trait 'chaleureuse'

Piste et étiquette	Composantes	
	1	2
V4 - FQinf	,738	,038
V7 - FQfor	,633	,158
V6 - FFfor	,632	-,091
V8 - FQfor	,579	,338
V5 - FFfor	,540	,335
V3 - FQinf	-,063	,887
V1 - FFinf	,113	,784
V2 - FFinf	,334	,614

Pour le trait 'sens de l'humour', l'analyse factorielle en composantes principales indique un effet global des pistes significatif (Signification de Bartlett, $p=0,000$) avec un indice KMO de 0,792. La variance totale expliquée par les deux premiers facteurs totalise 65,49%. Le troisième facteur n'expliquant que 10,7%, nous ne le retenons pas. La matrice des composantes (Tableau 5.15) montre que la composante 1 est construite par les V4, V7, et V6 et que la composante 2 est construite par les V1 et V3. En effet, les forces de corrélation de la composante 1 se chiffrant entre 0,748 et 0,683 sur 1,00 (de V4 à V6 dans le Tableau 5.15), nous considérons que ces pistes créent un groupe qui forme un facteur. De même, on peut voir au Tableau 5.15 que pour la composante 2, les pistes V3 et V1 ont des forces de corrélation de 0,853 et de 0,821. La V5 se situant sous la barre du 0,500 dans les deux composantes, nous ne la

retenons pas. La V2 et la V8 présentant des forces de corrélations rapprochées pour les deux composantes, nous considérons que la V2 participe plus faiblement que les autres à la composante 2 (plus haut que 0,500), et que la V8 participe plus faiblement que les autres à la composante 1 (plus haut que 0,500). La composante 1 est donc constituée d'un regroupement des pistes formelles françaises et d'une informelle québécoise (V4). Quant à la composante 2, elle est constituée d'un groupement de pistes informelles de France et du Québec.

Tableau 5.15 Matrice des composantes pour le trait 'sens de l'humour'

Piste et étiquette	Composantes	
	1	2
V4 - FQinf	,748	,003
V7 - FQfor	,732	,242
V6 - FFfor	,683	,082
V8 - FQfor	,613	,462
V5 - FFfor	,452	,377
V3 - FQinf	,066	,853
V1 - FFinf	,095	,821
V2 - FFinf	,438	,589

Finalement, l'analyse factorielle en composantes principales du trait 'aimable' indique un effet global des pistes significatif (Signification de Bartlett, $p=0,000$) avec un indice KMO de 0,797. La variance totale expliquée par les deux premiers facteurs totalise 61.98%. Le troisième facteur n'expliquant que 10,7%, nous nous concentrons sur les deux premiers. La matrice des composantes (Tableau 5.16) montre que la composante 1 est construite par les V1, V2, V3 et V5, et la composante 2, par les V4, V6, V7 et V8. En effet, les forces de corrélation de la composante 1 se chiffrant entre 0,891 et 0,592 sur 1,00 (de V1 à V5 dans le Tableau 5.16), nous considérons que ces pistes créent un groupe qui forme un facteur. De même, on peut voir au Tableau 5.16 que pour la composante 2, les pistes V4 à V8 ont des forces de corrélation entre 0,763 et 0,630. La V8 présentant des forces de corrélations rapprochées pour les deux composantes (0,456 et 0,630), nous considérons qu'elle participe plus faiblement

que les autres à la composante 2. La composante 1 est donc constituée d'un regroupement de pistes informelles des deux variétés dialectales et, encore une fois, de la V5 (FFfor). Quant à la composante 2, elle est constituée d'un groupement de pistes formelles, de France et du Québec, et de la V4 (FQinf).

Tableau 5.16 Matrice des composantes pour le trait 'aimable'

Piste et étiquette	Composantes	
	1	2
V1 - FFinf	,891	,074
V3 - FQinf	,801	,063
V2 - FFinf	,710	,418
V5 - FFfor	,592	,372
V4 - FQinf	,100	,763
V7 - FQfor	,106	,742
V6 - FFfor	,196	,741
V8 - FQfor	,456	,630

5.1.2.4 Synthèse des résultats : dimension solidarité

Somme toute, nous remarquons, à la lumière des résultats des analyses factorielles en composantes principales, que la tendance à évaluer plus ou moins favorablement les pistes selon les styles formel et informel se confirme davantage que la tendance à évaluer les pistes en fonction de la variété dialectale, pour les traits de caractère isolés de la dimension solidarité. Si, la plupart du temps, les composantes sont faites de pistes du même style et des deux variétés dialectales, nous observons tout de même une tendance à évaluer la V4 (FQinf) de la même façon que les pistes formelles, et la V5 (FFfor), comme les pistes informelles. Malgré cela, les différences de moyennes entre ces deux pistes ne sont jamais statistiquement significatives (voir Tableau 5.10 des comparaisons par paire, p. 96). Parallèlement, les ANOVA à mesures répétées nous indiquaient que les pistes les mieux évaluées pour la dimension solidarité sont celles d'une seule et même Québécoise (Mireille) en situations formelle et informelle,

et celle d'une Française en situation formelle (Amélie). La tendance à favoriser les pistes formelles se confirme donc, mais, à la différence de la dimension statut, une locutrice québécoise se démarque favorablement pour la dimension solidarité, peu importe son style.

5.1.3 Préférences de LC

La préférence de LC, ou le rang du choix (RC), sont représentés par les quatre choix de réponses suivants : 'oui, absolument', 'oui, mais ce n'est pas mon premier choix', 'non, pas vraiment' et 'non, pas du tout'. Les participants ont donc évalué chacune des huit pistes en choisissant de cocher un des choix proposés. Les valeurs sont chiffrées de 1, pour 'non, pas du tout' à 4 pour 'oui, absolument'.

5.1.3.1 Statistiques descriptives des préférences de LC

Nous présentons dans le Tableau 5.17, les résultats moyens obtenus par les évaluations plus ou moins favorables des 43 participants pour les différentes pistes pour la préférence de LC.

Tableau 5.17 Moyennes, écarts types, et différences significatives : PRÉFÉRENCES de LC

Fr inf V1 Mar	Fr inf V2 Amé	Qc inf V3 Mir	Qc inf V4 Cath	Fr for V5 Mar	Fr for V6 Amé	Qc for V7 Mir	Qc for V8 Cath	F	ddl	Sig.
2,47 ^A (,960)	2,44 ^A (,908)	2,63 ^A (,787)	2,65 ^A (,842)	3,07 ^A (,737)	3,42 ^A (,731)	3,33 ^A (,680)	3,42 ^A (,698)	6,116	14,597	0,000

Note. ^A Différences significatives : effet du style pour la même locutrice, dans le même dialecte; L1 Marie : V1 et V5, L3 Amélie : V2 et V6, L4 Mireille : V3, V7, L6 Catherine : V4, V8; Les moyennes les plus hautes et basses sont marquées en caractères gras. n=43.

Comme on peut le lire au Tableau 5.17, globalement, les différentes pistes ont eu un effet significatif sur les évaluations ($p=0,000$, dernière colonne). Les pistes ayant reçu

les résultats moyens les plus hauts sont, à égalité de moyennes, la V8, soit, une Québécoise en situation formelle (Catherine) et la V6, soit, une Française en situation formelle aussi (Amélie). La piste ayant reçu les résultats moyens les plus défavorables pour la préférence de LC est la V2, soit, une locutrice de France, en situation informelle (Amélie). Les différences entre les moyennes les plus hautes et les plus basses (V8 et V2, et, V6 et V2) sont toutes significatives ($p=0,000$).

5.1.3.2 Comparaison par paire des préférences de LC

Les comparaisons par paire indiquent que la V8 (Catherine, FQfor) et la V6 (Amélie, FFfor), qui ont les résultats moyens les plus hauts pour le RC, ne sont pas évaluées de façon significativement différente des autres pistes formelles (V5 et V8 : $p=0,267$; V5 et V6 : $p=0,658$; V7 et V8 : $p=1,000$; V7 et V6 : $p=1,000$). Par contre, elles le sont de toutes les pistes informelles (V1, V2, V3 et V4 versus V6 et V8: de $p=0,001$ à $p=0,000$). De l'autre côté, la V2 (Amélie, FFinf), qui a le résultat moyen le plus bas pour le RC, n'est pas évaluée de façon significativement différente des autres pistes informelles québécoises et française (V1, V3 et V4 : $p=1,000$), mais l'est de toutes les autres pistes formelles des deux variétés dialectales (V5 : $p=0,003$, V6 : $p=0,000$, V7: $p=0,001$ et V8 : $p=0,000$).

Toutes les locutrices ont été évaluées, en terme de préférence de LC, différemment, selon qu'elles sont en style formel ou informel, peu importe leur variété dialectale. Ainsi, la locutrice française Amélie a été préférée en piste formelle et non en informelle (V2 et V6 : $p=0,000$). Puis, la locutrice québécoise Mireille a également été préférée en piste formelle plutôt qu'en piste informelle (V3 et V7 : $p=0,003$). De même pour la locutrice française Marie (V1 et V5 : $p=0,006$) et la locutrice québécoise Catherine (V4 et V8 : $p=0,000$). À cet effet, nous avons marqué d'un A en format exposant (^A), au Tableau 5.17, les moyennes qui sont significativement différentes selon le style, pour la même locutrice.

Sur le plan de la préférence en matière de LC, donc, les pistes formelles des deux variétés dialectales reçoivent les résultats moyens les plus favorables, sans différences entre elles, et les pistes informelles québécoises et françaises sont les moins favorablement évaluées, voire, des choix rejetés, sans différences entre elles.

5.1.3.3 Analyse en composantes principales des préférences de LC

L'analyse factorielle en composantes principales pour les préférences de LC montre un effet global des pistes significatif (Signification de Bartlett, $p=0,000$) avec un indice KMO de 0,586. La variance totale expliquée par les deux premiers facteurs totalise 47,98%; le troisième facteur expliquant 15%, nous avons décidé de nous concentrer sur les deux premiers. La matrice des composantes (Tableau 5.18) montre que la composante 1 est construite par les V1 et V2, et que la composante 2 est construite par les V5, V7 et V8. En effet, les forces de corrélation de la composante 1 se chiffrant à 0,898 et 0,867 sur 1,00 (de V1 et V2 dans le Tableau 5.17, p.103), nous considérons que ces pistes créent un groupe qui forme un facteur. De même, on peut voir au tableau 24 que pour la composante 2, les pistes V7 à V5 ont des forces de corrélation entre 0,753 et 0,579. Les V4, V6 et V3 présentant des forces de corrélations situées sous la barre des 0,500, nous avons choisi de ne pas les considérer dans les composantes. La composante 1 est donc constituée d'un regroupement des pistes informelles françaises. Quant à la composante 2, elle est constituée d'un groupement de pistes formelles de France et du Québec.

Tableau 5.18 Matrice des composantes pour le rang du choix

Piste et étiquette	Composantes	
	1	2
V2 - FFinf	,898	,005
V1 - FFinf	,867	,044
V4 - FQinf	,474	-,154
V6 - FFfor	,296	,074
V7 - FQfor	-,118	,753
V8 - FQfor	,347	,681
V5 - FFfor	,454	,579
V3 - FQinf	,219	-,428

5.1.3.4 Synthèse des résultats : préférences de LC

Somme toute, à la lumière des résultats des analyses factorielles en composantes principales, nous remarquons que la tendance à préférer ou à ne pas préférer comme LC les pistes selon les styles formel et informel se confirme nettement par rapport à la tendance à évaluer les pistes en fonction de la variété dialectale. De plus, l'ANOVA à mesure répétée montre que les pistes les mieux évaluées sur le plan des préférences sont celles des locutrices des deux variétés dialectales en situation formelle, et que les pistes les moins favorablement évaluées sont les pistes informelles de France et du Québec. La tendance à favoriser les pistes formelles se confirme donc pour le plan préférences de LC.

5.2 Résultats en lien avec la sous-question 2

Afin de répondre à notre sous-question 2, nous présentons, dans la section qui suit, les statistiques descriptives des perceptions des participants, sur les pistes V1 à V8, à savoir, si la piste entendue provient, selon eux, de France ou du Québec. Nous porterons une attention particulière au style des pistes par rapport à l'attribution dialectale qui leur est faite. Nous rappelons ici la question de recherche 2 :

- 2) Les pistes de style formel (prestigieuses, standard) et informel (familier) issues des deux variétés dialectales, sont-elles perçues par les participants comme provenant de France ou du Québec?

5.2.1 Description des perceptions de la provenance des locutrices

En premier lieu, nous rappelons la question à choix de réponses qui était posée aux participants, après l'écoute de chacune des pistes : « Selon vous, cette personne provient de : Québec/France ». Dans le Tableau 5.19, nous présentons les fréquences et les pourcentages des choix de réponses des participants pour chaque piste. Nous avons choisi de placer en vis-à-vis les pistes formelle et informelle de la même locutrice, pour chacune d'entre elles, afin de pouvoir comparer les perceptions de la provenance en fonction de la variation stylistique.

Nous constatons premièrement que pour la locutrice de France Marie (V1 et V5), en style informel, la perception globale révèle une ambivalence, avec 53% des participants qui l'ont identifiée à la France, alors qu'en style formel, ce pourcentage monte à 63% pour la France.

La locutrice française Amélie (V2 et V6), quant à elle, est perçue en style informel par 60% des participants comme une Québécoise; alors qu'en style formel, ce pourcentage tombe à 30%, contre 70% des participants qui estiment qu'elle est Française.

Ensuite, pour la locutrice québécoise Mireille (V3 et V7), en style informel, elle est identifiée par 93% des participants à une Québécoise, alors qu'en style formel, ce pourcentage descend à 58% des réponses lui attribuant la provenance québécoise.

Tableau 5.19. Provenance perçue selon le style

Pistes INF	Perception	N	%	Pistes FOR	Perception	N	%
V1 Marie, FFinf	Québec	20	47%	V5 Marie, FFfor	Québec	16	37%
	France	23	53%		France	27	63%
	total	43	100%		total	43	100%
V2 Amélie, FFinf	Québec	26	60%	V6 Amélie, FFfor	Québec	13	30%
	France	17	40%		France	30	70%
	total	43	100%		total	43	100%
V3 Mireille, FQinf	Québec	40	93%	V7 Mireille, FQfor	Québec	25	58%
	France	3	07%		France	18	42%
	total	43	100%		total	43	100%
V4 Cath, FQinf	Québec	33	77%	V8 Cath, FQfor	Québec	15	35%
	France	10	23%		France	28	65%
	total	43	100%		total	43	100%

Finalement, la locutrice québécoise Catherine est perçue en style informel comme une Québécoise pour 77% des participants, et, lorsqu'elle se trouve en style formel, ce pourcentage chute à 35% des participants croyant qu'elle provient du Québec, contre 65% qui l'identifient à la France.

Nous avons aussi procédé à un regroupement des réponses des participants quant à la provenance perçue, en fonction des styles informel et formel (locutrices non isolées). Il apparaît que les pistes informelles ont reçu en tout 53/172 réponses pour la

provenance 'France' (31%), et 119/172 pour la provenance 'Québec' (69%). Aussi, les pistes formelles ont reçu 103/172 (60%) réponses pour la provenance 'France', contre 69/172 (40%) réponses pour la provenance 'Québec' (Figures 5.1 et 5.2)³⁰.

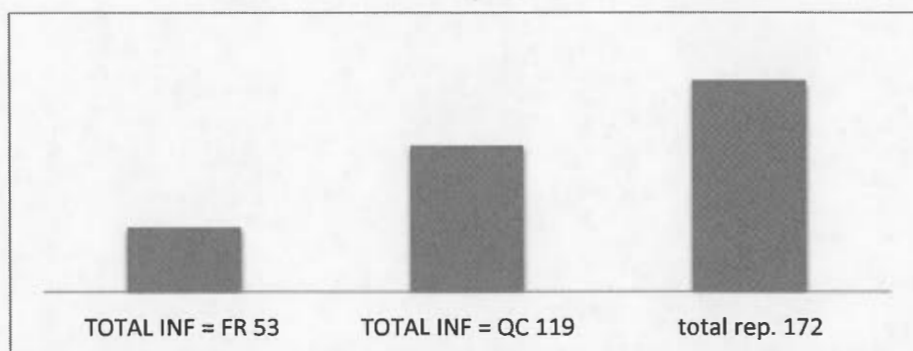


Figure 5.1 Nombre de réponses Fr /Qc en fonction du style 'informel'

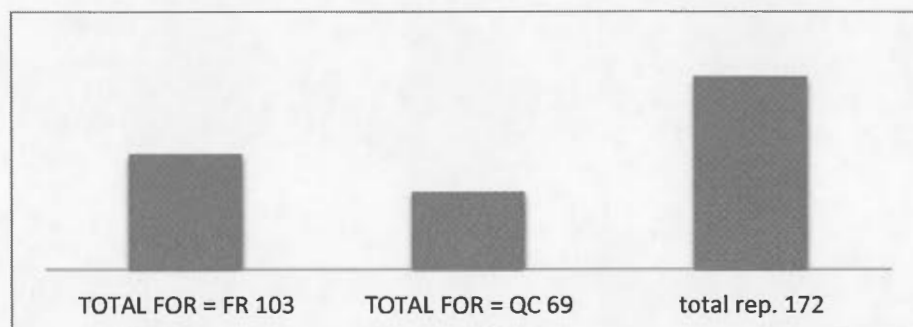


Figure 5.2 Nombre de réponses Fr /Qc en fonction du style 'formel'

5.2.2 Synthèse des résultats : perceptions de la provenance

En somme, nous observons que les perceptions des participants, en ce qui a trait aux provenances France/Québec des locutrices, se modifient en fonction de la variation stylistique. Cela nous apparaît clairement entre les pistes formelles et informelles, du

³⁰ Un test binomial des proportions a indiqué que les styles ont été significatifs pour les attributions d'une provenance plutôt que l'autre. Plus précisément, pour les pistes formelles, la différence entre les attributions Qc/Fr est significative ($p=0,012$), de même que pour les pistes informelles ($p=0,000$).

moins, des locutrices Amélie, Mireille et Catherine (Tableau 5.19, p. 108). De plus, une fois regroupées, les pistes formelles sont perçues comme provenant de France pour 60% des réponses, et que les pistes informelles sont perçues comme provenant du Québec dans 69% des cas.

5.3 Résultats en lien avec la sous-question 3

Afin de répondre à notre sous-question 3, nous présentons, dans la section qui suit, les résultats des corrélations de Spearman, effectuées afin de voir si certaines caractéristiques sociodémographiques des participants ont des liens avec leurs réponses. Nous rappelons ici la question de recherche 3 :

- 3) Y a-t-il des liens entre les données sociodémographiques des participants et leurs réponses?

5.3.1 Caractéristiques sociodémographiques, évaluations et préférences

Les corrélations de Spearman n'ont fourni que très peu d'indices qui permettraient de conclure à des liens entre les caractéristiques sociodémographiques des participants et les évaluations des dimensions statut et solidarité, ainsi que leurs préférences de LC. En somme, il apparaît seulement que les participantes, c'est-à-dire, les femmes, ont évalué plus favorablement la V3 (Mireille, FQinf) sur les dimensions statut (coefficient de corrélation 0,351, $p=0,021$) et solidarité (coefficient de corrélation 0,311, $p=0,043$), et la V4 (Catherine, FQinf), sur la dimension statut (coefficient de corrélation 0,330, $p=0,031$).

5.3.2 Caractéristiques sociodémographiques et perceptions de la provenance

Les corrélations de Spearman, encore une fois, ont donné peu de résultats. Cependant, nous remarquons que pour la V4, soit, une locutrice du Québec en situation informelle, deux facteurs sociodémographiques reliés à l'intégration à la société d'accueil, corrélaient avec certaines réponses. Ainsi, pour le nombre de mois de résidence au Québec, une corrélation négative est observée : moins les participants

ont de mois de résidence accumulés au Québec, plus ils perçoivent la V4 (Québécoise) comme une locutrice provenant de France (coefficient de corrélation - 0,416, $p=0,005$). Parallèlement, pour la fréquentation d'ami(e)s/conjoint(e)s québécois(e)s, les participants qui disent ne pas fréquenter de québécois ont aussi perçu la V4 (Québécoise) comme une locutrice provenant de France (coefficient de corrélation 0,343, $p=0,024$).

5.3.3 Synthèse des résultats : caractéristiques sociodémographiques

Somme toute, peu de liens ont pu être faits entre les données sociodémographiques et les réponses des participants, sauf la perception de la provenance d'une seule locutrice (V4) et des facteurs sociodémographiques liés à l'intégration à la société d'accueil des participants. Cependant, en dehors des analyses statistiques des corrélation de Spearman, nous notons le très faible nombre (un) de participants ayant passé un séjour prolongé dans un autre pays francophone que le Québec, et, à certains égards, cela nous incite à considérer leur faible expérience du français de France, ou d'ailleurs, vernaculaire.

CHAPITRE 6

DISCUSSION DES RÉSULTATS

Dans le présent chapitre, nous répondons, d'abord, à notre question de recherche qui était « Quelles sont les attitudes, les perceptions et les préférences d'apprenants de FLS à Montréal devant des *formes* variées LC où sont présentes des variations sociophonétiques pertinentes, soit devant le FQ et le FF, chacun dans des styles plus et moins formels? » en formulant des réponses interprétatives à chacune de nos trois sous-questions de recherche (6.1). Nous discutons, ensuite, nos résultats au regard de ceux des études antérieures (6.2), pour, finalement, décrire les limites de l'étude et évoquer des pistes de recherches futures (6.3).

6.1 Réponses aux questions de recherche

Afin de répondre à notre question de recherche, nous procédons en deux temps. D'abord, nous proposons des réponses à nos trois sous-questions de recherche (6.1.1). Puis, afin de préciser le portrait des attitudes linguistiques de nos participants à l'égard des deux styles et des deux variétés dialectales utilisés dans les pistes auxquelles ils ont été exposés, nous mettons en relation les réponses aux sous-questions 1 (provenance) et 2 (évaluations et préférences) (6.1.2).

6.1.1 Réponses aux sous-questions de recherche

- 1) Quelle forme est évaluée plus favorablement par les participants sur le plan des traits de caractère reliés aux dimensions statut et solidarité, et laquelle est choisie comme LC par les participants ?

Au chapitre précédent, nous avons vu que les pistes évaluées les plus favorablement sur le plan des traits de caractère reliés à la dimension statut sont les pistes québécoises formelles, sans grande différence d'avec les pistes formelles de France (une seule paire de locutrices FF/FQ sur deux traits de caractère). Nos analyses factorielles indiquent pour la plupart des traits de caractère, un regroupement des pistes formelles entre elles, et des pistes informelles de l'autre côté, avec, cependant, une tendance à évaluer une piste française formelle avec les informelles, et une piste québécoise informelle avec les pistes formelles. La tendance à évaluer plus favorablement les pistes formelles se confirme tout de même, dans l'ensemble, pour la dimension statut. Nous y percevons un lien clair entre langue formelle et évaluation favorable du statut social.

Les pistes les mieux évaluées pour la dimension solidarité sont celles d'une Française en situation formelle (Amélie) et d'une Québécoise (Mireille) en situation formelle pour les traits 'sympathique', 'chaleureuse', et 'aimable'. De plus, une seule et même Québécoise (Mireille) a reçu les évaluations les plus favorables en situation formelle pour le trait 'sociable' et informelle pour le trait 'sens de l'humour'. Les analyses factorielles suggèrent, quant à elles, le regroupement des pistes françaises informelles d'un côté, et celui des pistes formelles, ajoutées d'une piste québécoise informelle, de l'autre. La tendance à évaluer plus favorablement des pistes formelles se profile encore, mais, à la différence de la dimension statut, une locutrice québécoise se démarque favorablement de toutes les autres, pour la dimension solidarité, peu importe son style. La dimension solidarité, finalement, chez nos participants, semble être liée davantage au FQ, mais aussi, à la langue formelle.

Les pistes les mieux évaluées sur le plan des préférences de LC sont celles de deux locutrices des deux variétés dialectales, en situation formelle. En outre, leurs résultats moyens ne présentent pas de différence significative avec les pistes formelles de France. Les pistes les moins favorablement évaluées sont les pistes informelles de France et du Québec. Les analyses factorielles suggèrent que les pistes françaises informelles sont évaluées de la même façon, alors que les quatre pistes formelles sont regroupées dans l'autre pôle. La tendance à évaluer plus favorablement les pistes formelles se confirme donc pour les préférences de LC. La LC choisie, élue, est donc une langue formelle avant tout.

- 2) Les pistes de style formel (prestigieuses, standard) et informel (familier) issues des deux variétés dialectales, sont-elles associées par les participants à la France ou au Québec?

Nous avons pu constater, au chapitre précédent, que les perceptions des participants, en ce qui a trait aux provenances France/Québec des locutrices, se modifient en fonction de la variation stylistique. Il apparaît clairement que les pistes informelles des locutrices Amélie (FF), Mireille (FQ) et Catherine (FQ) sont perçues comme des Québécoises par une majorité de participants. Du côté des pistes formelles, les pistes de Marie (FF), Amélie (FF) et Catherine (FQ), sont perçues comme des Françaises par une majorité de participants. Nous remarquons que pour deux locutrices, soit Amélie (FF) et Catherine (FQ), le changement de style conduit à un changement dans l'association à une provenance : malgré leur réelle variété dialectale, elles sont vues comme des Québécoises en situation informelle et comme des Françaises en situation formelle. De plus, les pistes informelles ont été perçues comme provenant du Québec dans 69% des cas, et les pistes formelles ont été perçues comme provenant de France dans 60% des cas. Nous constatons qu'un amalgame est réalisé, mais qu'il n'est pas systématique.

3) Y a-t-il des liens entre les données sociodémographiques des participants et leurs réponses?

Nos analyses ont révélé très peu de corrélations entre les réponses des participants et leurs données sociodémographiques. Cependant, nous pouvons observer un effet du nombre de mois de résidence au Québec et de la fréquentation de Québécois-es sur la détection de la réelle provenance d'une de nos locutrices, soit une Québécoise en situation informelle. En effet, plus ces deux facteurs – que nous considérons comme de l'ordre de l'intégration sociale – dénotent un séjour long et des relations avec les natifs du Québec, plus les participants sont à même de reconnaître l'identité d'une Québécoise en situation informelle.

Parallèlement, nous notons qu'un seul de nos participants a été exposé au FF de manière prolongée (30 mois) au FF, de par des séjours de travail et/ou d'étude. De ce fait, nous pressentons que le manque de contact avec le FF vernaculaire aurait pu conduire les participants à ne pas l'avoir reconnu, et à l'avoir associé au FQ, parce qu'ils y retrouvaient des variantes non formelles appartenant aux deux variétés dialectales.

6.1.2 Mise en relation de la perception des provenances et des évaluations

Étant donné l'amalgame entre 'style' et 'provenance' observé dans les données, il nous apparaît pertinent de faire une mise en relation des réponses des participants quant à la provenance des locutrices en fonction du style, avec les évaluations les plus positives, sur les dimensions solidarité et statut et les préférences de LC. Cette mise en relation nous permet de vérifier si les pistes les mieux évaluées et les plus choisies comme LC, en dépit de leur étiquette réelle - inconnue des participants -, sont associées à la France ou au Québec. Autrement dit, si, par exemple, des pistes des locutrices du FQ et FF formelles ont été évaluées plus favorablement et élues comme LC, comment les participants les ont-ils perçues sur le plan de la provenance ?

Sur la dimension statut, à la lumière de nos résultats sur la perception de la provenance des locutrices, nous remarquons que deux locutrices (une FQ, une FF, en situation formelle) évaluées le plus favorablement sont perçues par les participants plutôt comme des Françaises (Catherine FQ 65%, Amélie FF 70%). Aussi, le taux de réponse pour la provenance ‘de France’ de l’autre locutrice québécoise la mieux évaluée sur la dimension statut monte de 7% en situation informelle à 42% en situation formelle. Ceci nous incite à interpréter la présence d’un amalgame tangible, bien qu’il ne soit pas catégorique, pour la dimension statut, entre langue formelle et FF.

Pour la dimension solidarité, nos résultats sur la perception de la provenance de la locutrice la mieux évaluée (Mireille, FQ), montrent qu’elle a été perçue comme une Québécoise pour 93% des réponses en style informel, et pour 58% des réponses en style formel. Ceci nous permet de voir que la dimension solidarité semble reliée au FQ davantage qu’au FF pour nos participants.

Par rapport aux préférences de LC, les étiquettes réelles des locutrices qui représentent le mieux la LC des participants sont une fois québécoise et une fois française, toujours en style formel. Ces deux mêmes locutrices, par contre, ont été perçues, dans leur style formel, comme provenant de France par la majorité des participants (Amélie, FF, à 70% et Catherine, FQ, à 65%). De plus, ce sont celles qui ont reçu les meilleurs résultats moyens de la dimension statut. Ceci nous incite à conclure que les pistes préférées comme LC, bien qu’elles soient issues des deux variétés dialectales, sont plutôt perçues comme provenant de France, et que le FF demeure la LC la plus à même, dans la perception qu’en ont eu les participants, de refléter un statut social avantageux.

6.2 Discussion au regard des études antérieures

Nous présentons ici une discussion de nos résultats au regard, d’abord, de ceux d’études sur les attitudes linguistiques face à la L2, effectuées ailleurs qu’au Québec

(6.2.1). Ensuite, nous les discutons au regard des résultats d'études sur les attitudes linguistiques menées au Québec chez des locuteurs natifs (6.2.2). Puis, nous les discutons au regard des résultats d'études ayant porté sur les attitudes et les préférences de locuteurs non-natifs au Québec à l'égard de la LC (6.2.3).

6.2.1 Études sur les attitudes face à la L2 menées hors Québec

Rappelons premièrement les constats de Lasagabaster (2006), qui souligne l'importance des enseignants, des écoles et des institutions du pays d'accueil comme des sources d'influence sur les apprenants de L2, ainsi que les opinions sur la LC, véhiculées dans les médias. L'auteur explique que les langues minoritaires en France (p. ex., basque, catalan, breton, corse, alsacien, occitan) qui ne correspondent pas « au dialecte standard de l'Île de France » ne sont pas soutenues de la part des autorités gouvernementales, ni dans les programmes d'enseignement de la L2, qui se concentrent sur le français parisien (Lasagabaster, 2006, p. 398). De plus, il mentionne le caractère attractif de la popularité et du prestige adjoints à certaines langues et/ou variétés, plus qu'à d'autres (Lasagabaster, 2006, p. 400).

Ibarraran, Lasagabaster et Sierra (2008) montrent que les attitudes sont plus négatives que positives envers la langue minoritaire chez les immigrants du Pays Basque, et que les attitudes sont clairement positives envers l'espagnol, langue majoritaire. Les auteurs considèrent que le contexte sociolinguistique particulier du Pays Basque, et le contexte d'enseignement de la L2, où l'espagnol est la langue véhiculaire et le basque, enseigné uniquement à titre de matière scolaire, expliquent l'orientation des attitudes linguistiques exprimées (Ibarraran, Lasagabaster et Sierra, 2008, p. 338-339).

La même tendance à préférer des langues auxquelles est associé plus de prestige a été observée chez Bernaus, Masgoret, Gardner et Reyes (2004), à Barcelone. Les immigrants ont démontré une attitude négative envers la langue locale (catalan), même si officielle, bien que minoritaire au pays. Les auteurs rapportent en parallèle

une attitude favorable envers l'espagnol (castillan) et l'anglais, considérés comme des langues dominantes et internationales par les participants (Bernaus, Masgoret, Gardner et Reyes, 2004, p. 82).

Finalement, pour Jenkins (2009) il est clair que des attitudes linguistiques et une idéologie du standard laissent leur empreinte dans le matériel didactique destiné à l'enseignement de l'ALS, et qu'elles ont un poids dans la perception des individus de leur identité en tant qu'utilisateur d'une L2 (Jenkins, 2009, p. 203-204). Elle rapporte que les apprenants et utilisateurs non natifs de l'anglais en tant que *lingua franca* - c'est-à-dire, ceux qui ne se destinent pas à immigrer dans un pays anglophone ni à communiquer avec des natifs de l'anglais -, ont des attitudes défavorables envers des locuteurs d'ALS qui ont des accents étrangers (non natifs), et systématiquement favorables envers les accents britanniques et américains standards (Jenkins, 2009, p. 204). Elle explique que les idées reçues, les représentations sociales des langues, de leur prestige et de leur statut, influencent les attitudes des apprenants de L2.

Nous retenons des études citées qu'elles mettent fortement en relation les attitudes linguistiques en L2 et la façon dont la langue est vue dans le matériel didactique, chez les enseignants, dans les programmes de L2, mais aussi, par les autorités gouvernementales et la société en général (Lasagabaster, 2006). Les auteurs insistent sur l'importance du contexte sociolinguistique de l'apprentissage d'une LC : entre autres, sur la perception de l'utilité de la LC et du prestige y étant associé (Dewaele, 2006 ; Jenkins, 2009), mais aussi sur la nécessité d'offrir un enseignement qui dépasse les stéréotypes afin de favoriser l'apprentissage (Castellotti et Moore, 2002, p. 6).

En ce sens, nous proposons de faire certains rapprochements, sans vouloir calquer les réalités d'ailleurs sur celle du FLS au Québec. Dans le fait de ne pas avoir accès à une norme linguistique endogène et d'entretenir, en partie encore aujourd'hui, une vision mononormative tournée vers la France (Bigot, 2008, 2011; Brousseau, 2011, Lefebvre,

1984; Lepicq et Bouhris, 1995); dans le fait de voir, dans l'enseignement du FLS, le FQ comme une variété non standard (Calinon, 2009; Archambault et Corbeil, 1982); ou encore, dans le choix du gouvernement d'utiliser des tests de français pour l'immigration achetés et conçus en France, exposant des exemples de la culture européenne et des voix à l'accent parisien, par exemple, nous discernons des opinions et des comportements moins favorables pour le FQ que pour le FF, portés par des autorités morales et la société québécoise plus largement. Nous comprenons que le FQ, même si son image est beaucoup plus positive qu'elle ne l'a été par le passé (Laur, 2002), n'est pas investi des mêmes avantages sur le plan du prestige et des mêmes valeurs sur le plan social qu'une langue française dont la norme est hexagonale.

Ceci n'est pas sans faire écho aux attitudes plus favorables de nos participants pour une LC formelle, dont les locutrices sont identifiées à la France plus souvent qu'au Québec, même lorsqu'elles sont Québécoises. La variété locale ne semble pas exercer le même attrait et ne jouit pas de la même notoriété que la variété européenne, à en croire les perceptions et les associations faites entre langue informelle et FQ dans notre étude. L'image du FF et les avantages socioéconomiques et de mobilité sociale y étant associés en tant que langue « modèle » (Poplack, 1989, p. 125) auraient donc un poids dans les préférences de LC. Dans cette perspective, si, comme Tremblay et Gardner (1995) l'affirment, l'attitude, positive ou négative, oriente les buts de l'apprenant dans son apprentissage de la LC et influence sa motivation, nous comprenons alors nos résultats sur la préférence de LC : elle est formelle et perçue comme du FF. Cependant, nous tenons à préciser que, si cette tendance peut effectivement s'observer à même nos résultats, le fait que les participants aient aussi montré des attitudes plus favorables envers le FQ formel (sans savoir qu'il s'agissait de FQ, et même en l'identifiant souvent au FF) nous incite à nuancer, encore une fois, les conclusions, et à diriger notre réflexion aussi sur la façon dont les natifs se

comportent, linguistiquement, au regard de la norme et des styles formels et informels.

6.2.2. Études sur les attitudes de locuteurs natifs au Québec

Depuis Lambert et coll. (1960), époque à laquelle les francophones s'auto-évaluaient par rapport à l'anglais plus négativement encore que les anglophones ne le faisaient, nous avons pu voir que les attitudes des natifs ont connu des changements de moins à plus positifs dans l'ensemble, mais surtout, sur la dimension solidarité (Genesee et Holobow, 1989; Laur, 2014). Le malaise, ou l'insécurité linguistique dont parle d'Anglejan et Tucker (1973), ressenti par rapport au FF, semble légèrement estompé chez Lappin (1982), dont les participants voient au poste d'animateur à Radio-Canada des locuteurs dont l'accent contient la postériorisation de /a/ : [ɑ], les affriquées des C /t/ et /d/ devant les V hautes antérieures, et le relâchement des V hautes (Lappin, 1982, p.108). Malgré cela, les qualificatifs (comme « bâtard ») sur le FQ demeurent négatifs chez Lappin (1982). Remysen (2004) propose une ambivalence dans la représentation de la norme linguistique : les québécoismes sont acceptables, mais des opinions toujours négatives envers l'accent québécois persistent; des reproches sont faits au FF, qui contiendrait trop d'anglicismes (Remysen, 2004, p. 27, 28), mais le FF demeure une référence aux yeux de certains (2004).

Lasagabaster (2006) insiste sur l'influence qu'exercent les attitudes linguistiques de la société d'accueil à propos sa propre langue sur celles des apprenants de L2. Dewaele (2006) souligne l'importance du contexte d'apprentissage. Castellotti et Moore (2002) signalent les images communes d'une langue et/ou de ses locuteurs et leur pouvoir de démotiver, ou, au contraire, d'encourager l'apprentissage. Dans cette perspective, nos résultats semblent refléter cette influence : les attitudes sont plus positives pour les pistes de FQ lorsqu'il est formel, en général, mais les locutrices en FQfor sont perçues comme des Françaises par une majorité de participants.

L'ambivalence ressentie par les Québécois à propos du FQ et du FF quant à la possibilité d'être un modèle linguistique semble trouver ici un écho.

6.2.3 Études sur les attitudes des locuteurs non natifs au Québec

Rappelons que notre étude portait sur les attitudes linguistiques de locuteurs non-natifs à l'égard de la LC. Nous avons évoqué, plus tôt, des études s'étant penchées d'une façon ou d'une autre sur cette question. Nous allons voir en quoi nos résultats vont dans le même sens que ceux obtenus de ces études.

Premièrement, des différences peuvent être observées entre nos résultats et ceux des études antérieures en ce qui concerne la dimension statut. En effet, les résultats de Kircher (2009, 2012) montrent que les voix européennes ont obtenu des évaluations plus favorables que les voix québécoises pour quatre des cinq traits de caractère, dont trois comportent des différences significatives d'évaluations, soit 'intelligent', fiable' et 'instruit'. De plus, si le trait 'a les qualités d'un leader' était évalué plus fortement pour les voix québécoises, la différence n'était pas significative (Kircher, 2012, p. 358). Dans nos résultats, deux de nos locutrices qui ont reçu une évaluation plus favorable étaient québécoises. De façon plus précise, les trois locutrices qui ont reçu les évaluations les plus favorables, sans différences significatives entre elles, pour les cinq traits de caractère de la dimension statut, sont deux Québécoises et une Française, toutes en situation formelle. Seule une locutrice française en situation formelle a été évaluée significativement de manière moins favorable que les autres, pour les traits 'éduquée' et 'qualités d'un leader'. La tendance à évaluer plus favorablement les pistes de France sur la dimension statut ne semble donc pas concorder avec les résultats de Kircher (2009, 2012), et les évaluations plus favorables pour les deux pistes québécoises par rapport à une locutrice française viennent changer le portrait dressé alors, proposant une modification, de moins à plus favorable, dans les attitudes envers le FQ. Par contre, à la lumière de nos résultats sur

la perception de la provenance des locutrices en fonction du style, nous notons qu'une des deux locutrices québécoises et que la locutrice française, évaluées le plus favorablement, sont perçues par les participants, la majorité du temps, comme des Françaises. De plus, le taux de réponse pour la provenance 'de France' du l'autre locutrice québécoise monte de 7% en situation informelle à 42% en situation formelle. Finalement, dans nos observations sur la dimension statut, notamment dans nos analyses factorielles, il semble que la formalité de la situation influence davantage les évaluations que les variétés dialectales réelles des locutrices. Parallèlement, sur le plan de la provenance perçue (France/Québec), ce qui est considéré plutôt comme 'de France' récolte les évaluations les plus favorables de la dimension statut.

En ce qui concerne la dimension solidarité, il semble encore que certaines différences entre nos résultats et ceux obtenus d'études antérieures puissent être observées. En effet, les résultats de Kircher (2009, 2012) montrent que, pour la dimension solidarité, les voix québécoises ont reçu des évaluations significativement plus favorables que les voix européennes, pour tous les traits de caractère, sauf le trait 'gentil' pour lequel aucune différence significative n'a été observée (Kircher, 2012, p. 359). De notre côté, les résultats indiquent que les locutrices qui ont reçu des évaluations significativement plus favorables que toutes les autres, mais non différentes entre elles, sont une Québécoise et une Française, pour les traits 'sympathique', 'chaleureuse', et 'aimable'. Cette même locutrice québécoise, peu importe son style, a reçu des évaluations significativement plus favorables que toutes les autres pour les traits 'sociable' (formel), et 'sens de l'humour' (informel). De plus, à la lumière de nos résultats sur la perception de la provenance des locutrices, nous notons que cette locutrice a été perçue comme une Québécoise pour 93% des réponses en style informel et pour 58% des réponses en style formel. La tendance à évaluer plus favorablement une piste québécoise que toutes les autres sur la dimension solidarité semble donc concorder avec les résultats de Kircher (2009, 2012), mais avec moins

de fermeté. Pour trois des cinq traits, les différences ne sont pas significatives entre une Française et cette Québécoise, en situation formelle. De plus, nos analyses factorielles suggèrent un regroupement de trois pistes formelles avec une piste informelle, et de trois pistes informelles avec une piste formelle, suggérant des évaluations plus personnalisées, sur le plan de la dimension solidarité, avec une tendance à évaluer au haut de l'échelle solidarité une locutrice québécoise.

Pour ce qui est de l'effet des variables sociodémographiques sur les attitudes linguistiques, certaines similarités peuvent être notées. Chez Kircher (2009, 2012), des corrélations ont été observées entre le nombre de mois de résidence au Québec des participants du sous-groupe 'immigrants' et une attitude plus favorable envers le FQ dans les questionnaires à énoncés, mais aucune corrélation n'avait été relevée pour les résultats des évaluations en locuteur masqué (Kircher, 2012, p. 360, 361). De notre côté, de la même manière, aucune corrélation n'a été observée pour les résultats des évaluations des traits de caractère des dimensions statut et solidarité. Par contre, nous avons pu observer un effet du nombre de mois de résidence au Québec et de la fréquentation de Québécois-es sur la détection de la réelle provenance d'une de nos locutrices, soit d'une Québécoise en situation informelle. Nos résultats indiquent qu'un séjour plus long et des relations avec les natifs du Québec sont le fait des participants qui ont perçu la réelle provenance d'une de nos locutrices québécoises en situation informelle.

Le fait de paramètres expérimentaux différents et d'une population différente peut expliquer des résultats non absolument similaires. À la différence de Kircher (2009, 2012), nous n'avions pas le trait 'gentil', mais plutôt 'aimable' dans notre liste de traits rattachés à la dimension solidarité, et le trait de la dimension statut 'fiable' a été, pour la présente étude, formulé par 'digne de confiance' (tous les autres traits sont les mêmes). Ces différences sont cependant relativement minces : 'fiable' et 'digne de confiance' ont été utilisés par des chercheurs précédents comme synonymes (Lambert

et coll., 1960); ‘aimable’ et ‘gentil’ n’ont pas non plus des sens très éloignés. Bien que nous les relevons, nous ne leur accordons pas un poids important dans les différences entre nos résultats et ceux de Kircher (2009, 2012).

En outre, nos stimuli comportaient uniquement des voix de femmes, et chez Kircher (2009, 2012), uniquement des voix d’hommes. On sait que le sexe des locuteurs entendus amènent des différences évaluatives (Labov, 2006; Laur 2008, 2014). Chez Laur (2008, 2014), les voix de femmes ont reçu en général des évaluations plus favorables que celles des hommes, peu importe la langue (anglais/français), sur tous les traits de caractère sauf le trait ‘ambition’ (Laur, 2008, p. 43). Cette perception, plus positive pour les voix de femmes par rapport à celle des hommes, peut expliquer pourquoi nos résultats montrent des évaluations plus favorables pour les voix féminine en FQ formel sur la dimension statut que les voix masculines lisant en FQ de Kircher (2009, 2012). Aussi, on sait que les femmes et les hommes ont des comportements linguistiques différents, et que les femmes ont tendance à utiliser plus de variantes standard (Labov, 1990, p. 205). En conséquence, il est possible que nos locutrices féminines du FQ aient montré un comportement linguistique plus normé que les locuteurs masculins de Kircher (2009, 2012), entraînant des évaluations plus favorables.

Également, nous avons des différences de styles (lecture/conversation) dans nos stimuli qui, chez Kircher (2009, 2012), ne sont pas présentes. Les participants de son étude ont évalué des voix du FQ lisant un texte, versus des voix du FF, lisant aussi le même texte, et se sont retrouvés à évaluer des locuteurs qui produisent des variétés « standard » (Kircher, 2012, p. 354). La présence de variations de style dans notre expérimentation aurait pu amener nos participants à considérer les objets à évaluer tout autrement que simplement sur la base de différences dialectales. Nous avons pour résultats des évaluations plus fortes pour toutes les voix formelles, sans liens systématiques avec leur provenance, donc, incluant celles des locutrices du FQ.

De plus, les participants de Kircher (2009, 2012) sont des cégépiens, parfois nés au Québec, et ont plusieurs L1 et origines différentes, alors que tous nos participants sont des immigrants de première génération, adultes, en francisation, hispanophones et latino-américains. Le fait d'avoir circonscrit un groupe social plus précis sur les plans de la L1 et de la situation sociale a peut-être un lien avec la façon d'évaluer les variété dialectales et les styles. Leur réalité est toute autre par rapport à l'intégration sociale et professionnelle que celle de jeunes préuniversitaires et le fait de devoir intégrer rapidement sur le plan professionnel la société d'accueil (CSLF, 2007, p. 6) peut vraisemblablement avoir des effets positifs sur l'évaluation du FQ. Les L1 des participants chez Kircher (2009, 2012) étant très variées, la chercheure n'a pas effectué d'analyses séparées sur les participants dont la L1 est une langue latine (Kircher, 2009, p. 146). Mais on sait que parmi les nouveaux arrivants au Québec, les personnes immigrantes de L1 latine montrent une utilisation du français dans l'espace public et une intégration sociale supérieures à celles des personnes dont la L1 n'est pas latine (Girard-Lamoureux, CSLF, 2004, p. 14). En ce sens, un effet de la L1 de nos participants n'est pas à écarter pour l'explication d'évaluations plus favorables envers le FQ.

Somme toute, nous considérons que plusieurs de nos résultats, globalement, vont dans le même sens que ceux de Kircher (2009, 2012), bien que l'utilisation de pistes formelles et informelles ait créé un portrait de la réponse attitudinale plus nuancé, faisant souvent ressortir le FQ de style formel comme l'étiquette recevant les évaluations les plus favorables.

Ensuite, nous avons observé chez nos participants un amalgame entre les variétés dialectales et les styles. Un tel amalgame avait déjà été constaté par Calinon (2009) dans son étude sur les perceptions des locuteurs non-natif relativement à la LC préférée. De notre côté, il semble cependant que l'amalgame observé dans les réponses fournies à la tâche intégrant la technique du locuteur masqué soit une réalité

peut-être plus ou moins systématique, ou une tendance plutôt qu'un fait absolu. En effet, nous remarquons que pour deux des quatre locutrices, soit Amélie (FF) et Catherine (FQ), le changement de formalité de la langue conduit à un changement dans l'association à une provenance : malgré leur réelle variété dialectale, elles sont vues plutôt comme des Québécoises en situation informelle et plutôt comme des Françaises en situation formelle. Cependant, pour les deux autres locutrices, soit Marie (FF) et Mireille (FQ), la réelle provenance a été plus souvent détectée par nos participants, peu importe la formalité de la langue, avec un résultat tout de même ambivalent chez Marie (FF) en situation informelle (53% FF et 47% FQ). En outre, peu importe la variété dialectale, les pistes informelles regroupées ont été perçues comme provenant du Québec dans 69% des cas, et les pistes formelles regroupées ont été perçues comme provenant de France dans 60% des cas. L'aspect non catégorique de nos résultats nous suggère de conclure à un penchant qui va, effectivement dans le même sens que chez Calinon (2009), mais en y apportant des nuances.

Calinon (2009) rapporte aussi une préférence marquée pour une LC exogène, soit le FF, chez les participants de son étude (Calinon, 2009, p. 258). Maurais (2008), de son côté, indique une préférence de 63% pour la variété européenne, contre 37% pour la variété québécoise (Maurais, 2008, p. 95), si les répondants de son sondage avaient à faire un choix entre les deux variétés. Saint-Laurent (2008), finalement, montre la préférence de ses participants, exprimée encore une fois pour une LC exogène, soit le FF, mais aussi, l'aspect intégration à la société québécoise qui tend à favoriser un intérêt davantage pour le FQ. De notre côté, les pistes les mieux évaluées sont celles de deux locutrices des deux variétés dialectales, toujours en situation formelle. Nous concluons plutôt, dans un premier temps, à une préférence claire pour la langue formelle, peu importe la variété dialectale. Par contre, en regardant de plus près les résultats, nous observons que les deux locutrices québécoises en situation formelle sont encore plus favorablement évaluées en matière de préférence de LC que les Françaises, sans, toutefois, que les différences entre les moyennes de ces quatre pistes

formelles ne soient statistiquement significatives. À cet égard, nos résultats semblent montrer que les pistes québécoises d'abord, et françaises, toujours en situation formelle, représentent la LC de nos participants, ce qui apporte des nuances aux constats de Calinon (2009), mais un écho à ceux de Maurais (37% choisissent la variété locale), et au constat de Saint-Laurent (2008), qui voit chez les immigrants désireux de s'intégrer, un intérêt pour le FQ. Nos analyses factorielles, quant à elles, indiquent un regroupement des pistes formelles des deux variétés dialectales d'un côté, et un regroupement des pistes informelles françaises de l'autre. Par ailleurs, nos résultats sur la préférence de LC méritent d'être observés en lien avec ceux de la perception de la provenance des locutrices : trois des quatre pistes préférées comme LC, bien qu'elles soient issues des deux variétés dialectales, sont plus souvent perçues comme provenant de France. Cela nous permet, encore une fois, d'entrevoir ce lien qui semble être construit par les participants entre LC, langue formelle et FF. Le FQ, comme le suggère Calinon (2009), n'aurait donc pas encore tout à fait acquis la légitimité nécessaire pour être apprise comme LC, et sa version formelle, ou 'correcte' comme le relataient Lepicq et Bouhris (1995) ne serait toujours pas, pour certains, une réalité.

Les différences méthodologiques entre notre étude et les études de Calinon (2009), de Saint-Laurent (2008) et de Maurais (2008) peuvent expliquer ces divergences dans les résultats. D'abord, nous avons employé une technique indirecte d'investigation des attitudes, alors que les autres études ont utilisé une méthode directe. Par exemple, dans ces études, on demandait aux participants de se prononcer explicitement sur le FF versus le FQ en répondant à des questions dont les formulations identifiaient clairement les variétés dialectales; les réponses étaient parfois données à l'oral, devant le chercheur et les autres participants (discussion de groupes). Comme nous l'avons expliqué en présentant notre choix de moyen d'investigation, la technique du locuteur masqué, en tant que technique indirecte, permet d'observer les attitudes des participants en ayant accès à des réponses en privé (le participant est seul devant

l'ordinateur avec un casque d'écoute), sans le biais de l'autocensure que peut engendrer une discussion dans laquelle un participant est amené à donner son opinion publiquement (Kircher, 2014; Laur, 2008). De plus, parce que les participants réagissent sans qu'on leur donne les caractéristiques des objets évalués (les provenances, par exemple), leurs réactions sont produites sur ce qu'ils entendent, et non sur leurs idées de ce que sont le FF et le FQ : elle a comme avantage d'être une prise plus rapide et valide sur les perceptions et opinions personnelles qu'avec une méthode directe (Lafontaine, 1986; Lambert, 1967).

Puis, nous avons non seulement étudié les différences des pistes sur l'axe FQ/FF, mais aussi, les différences formel/informel, ce qui ne manque pas de soulever d'autres constats et d'apporter des portraits nuancés par rapport à Calinon (2009), notamment sur les questions de l'amalgame entre les styles et les variétés dialectales et sur les préférences de LC.

Finalement, nos participants appartiennent à un groupe homogène pour la L1, l'origine ethnique, et la fréquentation d'établissement offrant des cours de francisation, alors que les études précédentes ont interrogé des participants de L1 et d'origines diverses, fréquentant ou non une école de FLS. Cela aura peut-être favorisé un amalgame moins catégorique que chez Calinon (2009), mais aussi des évaluations favorables pour le FQ, à l'image d'un certain pourcentage (37%) chez Maurais (2008) et de certains témoignages chez Saint-Laurent (2008). Nous rappelons, à cet effet, les explications fournies plus haut, à savoir, d'une part, que les immigrants dont la L1 est latine montrent une utilisation de la langue française dans l'espace public et une intégration sociale plus forte que ceux dont la L1 n'est pas latine (Girard-Lamoureux, CSLF, 2004, p. 14), et d'autre part, selon le CSLF (2007) que la francisation est considérée comme un outil important pour permettre aux personnes immigrantes de s'intégrer et de connaître l'importance d'apprendre la langue de la société d'accueil. À ce propos, comme le faisait remarquer Piechowiak (2009), il faut considérer que les

enseignants de FLS ne forment pas un bloc monolithique en faveur du FF au détriment FQ. En effet, ses résultats ne montrent des évaluations de la part des enseignants en FLS que légèrement plus favorables au FF pour la ‘qualité de la langue’, et aucune différence d’évaluation entre le FF et le FQ sur la question du prestige (Piechowiak, 2009, p. 47-48). En ce sens, bien que certaines critiques soient faites et rapportées dans notre étude à l’égard des programmes d’enseignement de FLS (Archambault et Corbeil, 1982; Calinon, 2009), nos participants fréquentant tous des établissements de francisation et ayant tous l’espagnol comme L1, nous pensons que leur ouverture au FQ aura pu être accrue, sous toutes réserves, par rapport à des groupes d’immigrants ne fréquentant pas d’établissements de francisation et/ou moins bien intégrés à la société d’accueil à cause de leurs L1 éloignées du français.

Néanmoins, nous entrevoyons aussi des similarités entre nos résultats et ceux obtenus des études antérieures. En effet, comme il nous est permis de voir dans nos résultats que les pistes FQ les mieux évaluées sont plus souvent formelles et associées à la France, nous croyons que les évaluations de nos participants reflètent une certaine ambiguïté, palpable chez Maurais (2008) et Saint-Laurent (2008), mais aussi, que les styles ont un effet plus fort sur les évaluations de nos participants que les variétés dialectales, comme nos analyses factorielles l’ont démontré.

6.3 Limites de l’étude et pistes de recherches futures

Bien que nous nous soyons efforcée de mettre en place un devis d’expérience tenant compte du plus grand nombre de variables possibles, certains aspects n’ont toutefois pu être contrôlés. Il serait intéressant de procéder à des recherches qui en tiendraient compte.

Ainsi, par exemple, les liens que nous avons tenté d’établir entre les caractéristiques sociodémographiques de nos participants, notamment sur les facteurs en rapport avec l’intégration sociale (nombre de mois de résidence au Québec et fréquentation de Québécois-ses), même s’ils sont minces (pour une seule locutrice québécoise en

situation informelle), nous incitent à dénoter une influence de ces facteurs sur le fait d'être en mesure de détecter les provenances dialectales. Schuman (1976, 1986) propose le concept *d'acculturation* en acquisition de langues secondes, c'est-à-dire, « d'intégration sociale et psychologique d'un apprenant au groupe parlant la LC » (notre traduction, Schumann, 1986, p. 379). Il serait pertinent de développer des outils de recherches sur des liens potentiels entre les attitudes linguistiques et le niveau d'acculturation des apprenants de FLS au Québec.

Nous avons aussi mentionné dans notre chapitre « 3 Méthode », le choix que nous avons fait de ne pas décrire la variation prosodique dans nos pistes et de ne pas la mettre en lien avec les attitudes linguistiques des participants. Si, effectivement, les consignes formulées aux locutrices natives étaient conçues de façon à limiter les possibles variations dans la prosodie (donner une information, dans les deux styles), il n'en demeure pas moins que le rythme et l'intonation ont subi quelques changements d'une locutrice à l'autre, d'une piste à l'autre. À cet effet, il serait intéressant de bâtir des stimuli dans lesquels une variation prosodique franche est présente, sans variations lexicales ou morphosyntaxiques, afin de voir l'impact sur les attitudes linguistiques en FLS.

Sur le plan méthodologique, nous avons opté pour des analyses paramétriques sur les moyennes des évaluations. Avant nous, Kircher, (2009, 2012) avec qui nous comparions nos résultats, en avait fait autant. Il serait pertinent de voir comment ce type de données se lit au regard d'analyses sur les fréquences et les médianes, avec des tests non paramétriques adaptés.

Nos pistes sonores comprennent uniquement des voix de femmes. Laur (2008, 2014) a fait la démonstration que les voix de femmes et celles des hommes d'une même langue ou variété dialectale sont évaluées différemment par les mêmes auditeurs. « [...] la voix d'une femme obtient – en moyenne – une évaluation plus élevée pour presque tous les traits [de caractère]. La voix d'une femme est donc – d'une façon

générale – perçue plus positivement que la voix d’un homme » (Laur, 2008, p. 43). Il serait souhaitable, pour avoir un portrait plus complet des attitudes linguistiques en FLS au Québec, de reproduire la présente étude avec des voix d’hommes et de femmes à la fois.

De même, il serait intéressant de pouvoir comparer nos résultats à ceux d’une étude similaire qui auraient pour participants des personnes issues d’une autre communauté immigrante de Montréal. Il serait alors possible de voir dans quelle mesure la perception du FQ est partagée ou non entre différents groupes qui ont une L1 autre que le français.

Aussi, les transcriptions phonétiques en annexe permettent de voir que les productions des locutrices québécoises (et françaises) ne sont pas identiques sur le plan des traits qui ont varié stylistiquement (le schwa, par exemple). L’étude des liens entre la présence de variables stylistiques et dialectales et les évaluations des participants sur les dimensions statut et solidarité ainsi que la provenance serait pertinente.

Finalement, dans ce type d’études sur les attitudes linguistiques, comparant les évaluations faites sur deux variétés dialectales et leurs versions formelles et informelles, nous croyons qu’il est essentiel de tenir compte non seulement de la représentation de la norme linguistique des locuteurs choisis pour les stimuli, mais aussi, du contact avec la variété la plus éloignée des participants (en l’occurrence, le FF informel). Le fait, par exemple, que nous ayons détecté quelques phénomènes d’hypercorrection chez nos deux locutrices québécoises en situation formelle, comme le contrôle de l’affrication et du relâchement des V hautes (Ostiguy et Tousignant, 2008), nous incite à conclure que la représentation de la norme linguistique ‘correcte’ chez nos Québécoises comporte des traits phonétiques plutôt associés au FF. À cet effet, rappelons que Bigot (2011) propose que le FQ formel réponde en plusieurs points aux normes du *Bon usage*, dont le modèle demeure le FF formel. Ainsi, nous

ne nous étonnons pas outre mesure que certains participants les aient considérées comme des locutrices provenant de France, dans certains cas. D'un autre côté, nos données sociodémographiques indiquent qu'un seul de nos participants a été exposé en contact prolongé (30 mois) avec le FF, de par des séjours de travail ou d'étude. Ainsi, si le FF formel est accessible au Québec via les médias (radio, télévision), ses variantes vernaculaires sont moins illustrées. Le fait de cette faible ou non exposition au FF informel pour la grande majorité de nos participants, explique probablement le fait qu'une locutrice de France ait été, en situation informelle, associée par 60 % des participants à la provenance 'de Québec'. En vérité, aucun trait phonétique associé au FQ n'a été détecté dans la piste informelle de cette locutrice, ni par les expertes, ni par la chercheure. En contrepartie, elle présentait des variantes informelles de FF. Nous envisageons donc d'y voir un lien, rappelant certainement celui de l'amalgame, entre langue informelle et variété québécoise dans la représentation que certains de nos participants se sont forgée. À cet égard, des recherches plus poussées entre les représentations des normes et des traits linguistiques qui leur sont associés, par tel ou tel autre groupe social, et ce, dans plusieurs régions de la francophonie, seraient de mise.

CONCLUSION

L'enseignement du FLS au Québec est lié à plusieurs enjeux. D'abord, le premier, l'intégration socioprofessionnelle et socioculturelle des immigrants amène le second, soit l'enseignement et l'acquisition de la langue qui le leur permettra (CSLF, 2007). C'est à ce stade que nous avons voulu vérifier les attitudes linguistiques des apprenants de FLS à Montréal, c'est-à-dire, leurs réactions évaluatives (Gardner, 1985) envers le FQ, le FF et leurs variantes stylistiques. Prenant le pouls des tiraillements que connaît le Québec par rapport à la légitimité du français qui y est parlé de se voir porté au rang de norme linguistique, nous avons remarqué la toujours actuelle ouverture du débat (entre autres, Bigot, 2011, Bouchard, 2002; Brousseau, 2011). La langue enseignée et valorisée en classe de FLS s'avère puisée dans un modèle exogène, relayant souvent la variété québécoise au rang d'illustration de la langue familière, voire, populaire (Archambault et Corbeil, 1982; Calion, 2009). Le FQ « standard », ou « correct » ferait pratiquement figure de mirage (Lepicq et Bourhis, 1995). La prononciation étant reconnue comme offrant une prise rapide au jugement de l'auditeur en ce qui a trait aux caractéristiques ethniques et sociales du locuteur entendu (Moyer, 2013), et les variantes sociophonétiques étant associées à différentes valeurs sociales (Labov, 1972), notre objectif était d'observer les réactions évaluatives d'apprenants de FLS à Montréal à l'égard de la variation sociophonétique dialectale et stylistique du FQ et du FF.

Plusieurs études se sont penchées sur les attitudes linguistiques des natifs du Québec devant le FQ (entre autres, Lambert et coll. 1960; d'Anglejan et Tucker, 1973; Lappin, 1982; Genesee et Holobow, 1989; Remysen, 2004, Laur, 2008; 2014) pour nous offrir aujourd'hui un portrait qui change, d'une vision du FQ de très négative à de plus en plus positive. D'autres chercheurs (Bernaus, Masgoret et Garder, 2004;

Castellotti et Moore, 2002; Ibarraran, Lasagabaster et Sierra, 2008; Jenkin, 2009; Lasagabaster, 2003, 2005, 2006) nous ont permis de comprendre les sources et les impacts des attitudes linguistiques en L2, ailleurs dans le monde. Les facteurs d'influence sont reconnus par ces auteurs comme étant les opinions sur la LC ou langue locale, produites et véhiculées par la société en général, les personnalités publiques, les médias, les institutions. Ces chercheurs ont aussi montré la tendance à préférer une LC pour ses atours prestigieux et ses avantages socioéconomiques. De plus, des auteurs s'étant aussi intéressés aux attitudes d'allophones envers le FQ versus le FF (Calinon, 2009; Kircher, 2009, 2012; Maurais, 2008; Saint-Laurent, 2008), nous ont permis de voir que les attitudes plus favorables et les préférences tendaient nettement vers le FF au détriment du FQ. Enfin, on a rapporté un amalgame réalisé entre FQ et langue non standard et FF et langue standard (Calinon, 2009).

Nous avons choisi des participants dont la L1 et l'origine étaient les mêmes, soit, des hispanophones d'Amérique latine, qui fréquentaient au moment de l'étude des établissements offrant des cours de FLS. Ces participants se sont chiffrés au nombre de 43. Afin de répondre à nos questions de recherche, nous avons emprunté une technique indirecte d'investigation des attitudes linguistiques développée en psychologie sociale du langage par Lambert et coll. (1960) et reprise par la suite, par nombre de chercheurs (entre autres, d'Anglejan et Tucker, 1973; Genesee et Holobow, 1989; Kircher, 2008, 2012; Lappin, 1982; Laur, 2008, 2014; Méar-Crine et Leclerc, 1976; Rémillard, Tucker, et Bruck, 1973, etc.). La technique du locuteur masqué nous a permis de mesurer les réactions évaluatives de nos participants à l'écoute de pistes sonores composées de phrases identiques, enregistrées auprès de locutrices natives du FF et du FQ, en situation informelle et formelle. La variation sociophonétique étant isolée dans nos enregistrements, nous avons obtenu des variantes dialectales du FF et du FQ, ainsi que des variantes stylistiques à l'intérieur de chacune des variétés dialectales. Les participants ont eu à évaluer, sur des échelles de Likert, dix traits de caractère associés symboliquement aux dimension statut et

solidarité, pour chaque piste sonore. Nous avons profité de la technique du locuteur masqué pour vérifier l'état de l'amalgame entre langue formelle/informelle et variété dialectale, ainsi que pour faire élire une LC à nos participants, en leur demandant d'indiquer à quel point la langue entendue représente leur LC. Nous avons aussi récolté des données sociodémographiques.

Nos analyses (ANOVA) ont montré que les pistes les plus favorablement évaluées sur la dimension statut étaient celles de deux Québécoises et d'une Française, toujours dans les situations formelles. Pour la dimension solidarité, les pistes les mieux évaluées sont celles d'une seule et même Québécoise en situation formelle - et informelle pour un trait de caractère -, ainsi que celle d'une Française en situation formelle. Pour le rang du choix de LC, les pistes formelles des deux variétés dialectales ont reçu les évaluations les plus favorables, sans différence significative entre elles. Par ailleurs, nos analyses factorielles en composantes principales ont révélé un fort effet du style sur la polarisation des évaluations, peu importe les variétés dialectales. Nous concluons, dans un premier temps, que la formalité de la langue représente un attrait encore plus fort que la variété dialectale, et que le FQ, lorsqu'il est formel, reçoit des évaluations aussi bonnes sinon meilleures que le FF formel.

Sur la question de l'amalgame entre les styles et les variétés dialectales, nos résultats ont montré qu'une grande partie de nos participants, s'ils ont évalué plus favorablement les locutrices du FQ formel, les ont associées, la plupart du temps, à la France plutôt qu'au Québec. Les pistes formelles, toutes variétés dialectales confondues, ont été perçues plus fréquemment comme françaises, alors que les pistes informelles, de leur côté, ont été associées au Québec, la plupart du temps. Nous concluons, dans un deuxième temps, qu'une bonne partie de nos participants associent leur LC à une langue formelle et au FF.

Les corrélations de Spearman n'ont montré que peu de liens entre les réponses de nos participants et leurs données sociodémographiques, à l'exception notable de deux facteurs d'ordre de l'intégration sociale, soit, le nombre de mois passés au Québec et la fréquentation (ou non) de Québécois-es. En effet, plus le nombre de mois est élevé et quand la fréquentation est positive, plus les participants ont été en mesure d'identifier correctement une de nos locutrices québécoises en situation informelle. Nous concluons, dans un troisième temps, que le temps de contact avec les natifs et la socialisation auraient leur part d'influence dans la reconnaissance de variantes vernaculaires.

Par rapport aux études précédentes, nos résultats amènent des confirmations, des nouveautés et des nuances. D'abord, sur les études réalisées auprès de natifs du Québec (Lambert et coll. 1960; d'Anglejan et Tucker, 1973; Lappin, 1982; Genesee et Holobow, 1989; Remysen, 2004, Laur, 2008; 2014), nous considérons que les évaluations faites par nos participants envers le FQ font écho au changement général de ton observé, de moins à plus positif. Ensuite, pour les études réalisées à l'étranger (Bernaus, Masgoret et Garder, 2004; Castellotti et Moore, 2002; Ibarraran, Lasagabaster et Sierra, 2008; Jenkin, 2009; Lasagabaster, 2003, 2005, 2006), nous considérons que le fait que la LC étant avant tout formelle pour nos participants, mais aussi, souvent, identifiée comme du FF, corrobore les observations menées ailleurs dans le monde. Au regard des résultats obtenus par des chercheurs s'étant aussi intéressés aux attitudes d'allophones envers le FQ versus le FF (Calinon, 2009; Kircher, 2009, 2012; Maurais, 2008; Saint-Laurent, 2008), nous croyons que nos résultats amènent à la fois des confirmations et des changements. En effet, une des nouveautés se situe principalement dans le fait que les pistes de FQ ont été les mieux évaluées dans l'ensemble, y compris pour la dimension statut. Pour les préférences de LC, nous considérons que la nouveauté se situe, par rapport à Maurais (2008) et Saint-Laurent (2008), dans le fait que la LC est, selon nos analyses, d'abord et avant tout formelle, puis, plus souvent, une piste de FQ formel. La similarité se trouve

cependant dans le fait que ces pistes préférées ont été associées, en fin de compte, à la France. C'est donc dire que le FQ ne serait toujours pas tout à fait perçu, chez une majorité de nos participants, comme une langue légitime d'être apprise ou enseignée formellement. Enfin, pour ce qui est de l'amalgame réalisé entre FQ et langue non standard et FF et langue standard, nos résultats amènent des nuances aux constats faits par Calinon (2009). Si l'amalgame a été réalisé la plupart du temps par nos participants de la même façon que chez les siens, il n'en demeure pas moins que plusieurs d'entre eux ont détecté avec précision les différentes variétés dialectales pour chaque style. C'est donc dire que, pour certaines personnes parmi nos participants, il existe un FQ standard aussi bien qu'un FF familial.

En définitive, ce qui représente une découverte dans notre étude mériterait qu'on s'y penche davantage, avec en tête, plusieurs questions. Faire évaluer des styles, en plus des variétés dialectales, est en quelque sorte une originalité, puisque jusqu'à présent, les chercheurs mentionnés ont utilisé la même technique pour faire évaluer des langues ou des dialectes. Le fait d'avoir innové en introduisant de la variation sur le plan stylistique a révélé des informations nouvelles dans la façon dont a été évalué le FQ par nos participants. En effet, le FQ a été favori lorsque formel, et la polarisation des évaluations est expliquée par un fort effet du style, plutôt que par les variétés dialectales. Parallèlement, les pistes préférées, toutes formelles, sont associées plutôt à la France qu'au Québec. Cette double dimension perceptuelle élargit le cadre de la recherche présente. Ce qui nous incite à nous interroger, premièrement, encore plus précisément, sur la représentation de la norme du français des apprenants de FLS au Québec, mais aussi, et surtout, sur la représentation de la norme linguistique telle que conçue par les natifs du Québec. Les phénomènes d'hypercorrection détectés chez nos deux locutrices québécoises en situation formelle nous font entrevoir que la représentation de la norme, chez ces individus, comporte aussi des traits phonétiques plutôt associés au FF; ceci nous rappelle l'amalgame entre FF et langue 'correcte'. À la lumière de nos constats, nous croyons que la société québécoise, ses institutions et

les organismes de francisation auraient tout intérêt à poursuivre la réflexion sur leur premier choix en matière de « LC ».

ANNEXE A

Les 50 'phrases' cibles conçues pour les stimuli

Une femme
Une fille
Une petite fille
Un bébé fille
Un homme
Un garçon
Un petit garçon
Un bébé garçon
C'est du lait.
C'est un petit garçon qui boit du lait.
C'est une petite fille qui boit du lait.
C'est une fille qui se regarde dans le miroir.
C'est une petite fille qui se regarde dans le miroir.
C'est une maison en bois.
C'est un petit garçon qui regarde une maison en bois.
C'est une fille qui fait des bulles.
C'est une petite fille qui fait des bulles.
C'est un petit garçon qui mange des spaghettis.
C'est une petite fille qui mange des spaghettis.
C'est un petit garçon qui mange des pâtes.
C'est une petite fille qui mange des pâtes.
C'est un chat.
C'est un petit chat.
C'est un chat qui se lèche la patte.
C'est une guêpe
C'est une guêpe qui pique.
C'est une guêpe qui a piqué.
C'est une clôture.
C'est un piquet de clôture.
C'est une ville.
C'est un village.
C'est du pain brun.
C'est une femme qui regarde une voiture.
C'est un zèbre qui regarde un arbre.
trois

quatre
trois arbres
quatre zèbres
Une semaine
Trois semaines
C'est un diable.
Quatre diables
C'est un mètre.
Mille mètres égalent 1 kilomètre.
Seize fois deux égalent trente-deux.
Douze fois deux égalent vingt-quatre.
C'est un serveur.
C'est une serveuse.
Quatre serveurs regardent trois serveuses.

ANNEXE B

Tableau a.

Variantes phonétiques obtenues par phrase cible, par locutrice et par situation, et retenues dans les stimuli.

LOCUTRICES	PHRASES/ITEMS CIBLES		VARIANTES			
	1. C'est une petite fille qui boit du lait.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	setynpətɪtfij kibwadyɛ	setynpətɪtfij kibwadyɛ	-	Liaison Schwa (1)	[i], [y]	-
L3 Amélie FR	seynptɪtfij kibwadyɛ	setynpətɪtfij kibwadyɛ	Non- liaison Schwa (1)	Liaison Schwa (1)	[i], [y]	-
L4 Mireille QC	sevn̄tsɪtfijki b aœvæɾdɛ	setyn̄tsɪtfijki bwad̄zylɛ	Non- liaison Gr. cons. « tite » Schwa (1)	Liaison [i], [y]	-	[ɪ][ʏ] [ts̄] [d̄z] 'un' [œ] [æ]
L6 Cath. QC	stvn̄tsɪtfijki b ajd̄zylɛ	setynpətɪtfij kibwajd̄zylɛ	Élision «c't'» Gr. cons. « tite » Schwa (1)	«c'est» Schwa (1) [ts̄]=[t] Liaison	-	[ɪ][ʏ] [ts̄] [d̄z]
	2. C'est une petite fille qui se regarde dans		INF	FOR	Fr	Qc

	le miroir.					
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	setynpətɪtfɪjk isʁəgɑ̃dɑ̃lmɪʁ waʁ	setynpətɪtfɪj kisʁəgɑ̃dəd ɑ̃lmɪʁwaʁ	Schwa (2)	Liaison Schwa (4)	[i], [y] /Ǟ/ = [Ǟ] [a]	-
L3 Amélie FR	seynptɪtfɪj kisʁəgɑ̃dɑ̃lmɪʁ waʁ	setynpətɪtfɪj kisʁəgɑ̃dəd ɑ̃lmɪʁwaʁ	Non- liaison Schwa (3)	Liaison Schwa (4)	[i], [y] /Ǟ/ = [Ǟ] [a]	-
L4 Mireille QC	seyn̄tsɪtfɪjkisʁə gɑ̃dɑ̃lmɪʁwaʁ	setyn̄ptsɪtfɪj kisʁəgɑ̃dədɑ̃l mɪʁwaʁ	Non- liaison Gr. cons. « tite » Schwa (3)	Liaison [i], [y]	- /Ǟ/ = [Ǟ] [a]	[ɪ][ʏ] [ts̄] /Ǟ/ = [Ǟ] [a]
L6 Cath. QC	styn̄tsɪtfɪjkisʁə gɑ̃dɑ̃lmɪʁwaʁ	setyn̄tsɪtfɪjkis əʁəgɑ̃dɑ̃ləmi ʁwaʁ	Élision «c't'» Gr. cons. « tite » Schwa (3)	«c'est » Liaison Schwa (3) [y]	- /Ǟ/ = [Ǟ] [a]	[ɪ][ʏ] [ts̄] /Ǟ/ = [Ǟ] [a]
	3. C'est un petit garçon qui regarde une maison en bois.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	setēptigɑ̃sɔ̃ kɪʁəgɑ̃dynmez ðɑ̃bwa	setēpətigɑ̃sɔ̃ kɪʁəgɑ̃dynme zðɑ̃bwa	Schwa (1)	Schwa (1)	'un' [ē] /Ǟ/ = [Ǟ]	-

			« tite »			
L6 Cath. QC	stɥnt̃sɪtfɪjkɪfɛd ebyl	sɛtɥnt̃sɪtfɪjkɪ fɛdebyl	Élision « c't, » Gr. cons. « tite »	« c'est » Liaison [i], [y]	-	[ɥ], [i] [ts]
	5. C'est une petite fille qui mange des pâtes.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	stɥnpətɪtfɪjkɪ mã3depat	setɥnpətɪtfɪj kimã3depat	Élision «c't'»	«c'est» Liaison Schwa (1)	[i], [y] /Ã/ = [ã] Brève et [a] 'pâtes' [pa t]	-
L3 Amélie FR	seɥnpɪtfɪjkɪ mã3depat	setɥnpətɪtfɪj kimã3depat	Non- liaison Schwa (1)	Liaison Schwa (1)	[i], [y] /Ã/ = [ã] Brève et [a] 'pâtes' [pa t]	-
L4 Mireille QC	seɥnp̃tsɪtfɪjkɪm ã3depa:t	setɥnp̃tsɪtfɪjkɪ imã3depa:t	Non- liaison Schwa (1)	Liaison [i], [y]	-	[ɥ], [i] [ts] /Ã/ = [ã] Long. 'pâtes' [pa:t]
L6 Cath. QC	stɥnp̃tsɪtfɪjkɪm ã3depa ^u t	setɥnp̃tsɪtfɪjkɪ mã3depa ^u t	Élision «c't'» Schwa (1)	« c'est » Liaison Schwa	-	[ɥ], [i] [ts] /Ã/ = [ã]

			Diph. [a ^u]	(1) [pa:t]		Long. 'pâtes' [pa:t]
	6. C'est un chat qui se lèche la patte.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	stɛ̃ʃakislɛʃlap at	sɛtɛ̃ʃakisələ ʃlapat	Élision «c't'» Schwa (1)	«c'est» Liaison Schwa (1)	'chat' [a] 'un' [ɛ̃]	-
L3 Amélie FR	stɛ̃ʃakislɛʃlap at	sɛtɛ̃ʃakisələ ʃlapat	Élision «c't'» Schwa (1)	«c'est» Liaison Schwa (1)	'chat' [a] 'un' [ɛ̃]	-
L4 Mireille QC	stœʃakislɛʃla pat	sɛtœʃakisələ ʃlapat	Élision «c't'» Schwa (1)	«c'est» Liaison 'chat' [a]	-	'chat' [a] 'un' [œ̃]
L6 Cath. QC	stœʃɔkislɛʃla pat	stœʃakislɛʃl apat	Élision «c't'» 'chat' [ɔ] Schwa (1)	«c'est» Liaison 'chat' [a]	-	'un' [œ̃] 'chat' [ɔ], [a]
	7. C'est une guêpe.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	seyngɛp	setyngɛp	Non- liaison	Liaison	Mono, brève [gɛp]	-
L3 Amélie FR	styngɛp	setyngɛp	Élision «c't'»	«c'est»	Mono, brève [-

					gɛp]	
L4 Mireille QC	setynga ^ɛ p	setyngɛ:p	Diph. [ga ^ɛ p]	[y] Mono et long. [gɛ:p]	-	[y] Diph. [ga ^ɛ p] Long. [gɛ:p]
L6 Cath. QC	stynga ^ɛ p	setyngɛ:p	Élision « c't' » Diph. [ga ^ɛ p]	« c'est » Liaison Mono et long. [gɛ:p]	-	[y] Diph. [ga ^ɛ p] Long. [gɛ:p]
	8. C'est un piquet de clôture.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	seēpikɛdkloty _ɣ	setēpikɛdkloty _ɣ	Non- liaison Schwa (1)	Liaison	'un' [ĕ] [y] 'piquet' [e]	-
L3 Amélie FR	setēpikɛdkloty _ɣ	setēpikɛdkloty _ɣ	Schwa (1)	Liaison	'un' [ĕ] [y]	-
L4 Mireille QC	setœpikɛdklot _{tsy_ɣ}	setœpikɛdklot _{o tsy_ɣ}	-	Liaison [y]	-	'un' [œ̃] [ts] [y]
L6 Cath. QC	setœpikɛdklot _{tsy_ɣ}	setœpikɛdklot _{o tsy_ɣ}	Non- liaison	Liaison [y]	-	'un' [œ̃] [ts] [y]

9. C'est une ville.			INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	stynvil	setynvil	Élision «c't'»	«c'est» Liaison	[i], [y]	-
L3 Amélie FR	setynvil	setynvil	-	«c'est» Liaison	[i], [y]	-
L4 Mireille QC	set̃synvil	setynvil	[i], [y]	Liaison [i], [y] [ts]=[t]	-	[ts] [i], [y]
L6 Cath. QC	stynvil	setynvil	Élision « c't' »	« c'est » Liaison Ville [i]	-	[i], [y]
10. C'est un village.			INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	stēvila3	setēvila3	Élision «c't'»	«c'est» Liaison	'un' [ĕ] Brève [a3]	-
L3 Amélie FR	setēvila3	setēvila3	-	«c'est» Liaison	'un' [ĕ] Brève [a3]	-
L4 Mireille QC	setœvila:3	setœvila:3	-	«c'est» Liaison	-	'un' [œ] Long. [a:3]
L6 Cath. QC	stœvila:3	setœvila:3	Élision « c't' »	«c'est» Liaison	-	'un' [œ] Long.

						[a:3]
	11. C'est du pain brun.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	sedupɛbɛ	sedupɛbɛ	-	-	'brun' [ɛ] /ɛ̃/ = [ɛ]	-
L3 Amélie FR	sedupɛbɛ	sedupɛbɛ	-	-	'brun' [ɛ] /ɛ̃/ = [ɛ]	-
L4 Mireille QC	sedzɪpɛbɛ	sedzɪpɛbɛ	-voisé [ɹ]	+voisé [v]	-	[dʒ] -voisé [ɹ̥] [v] /ɛ̃/ = [ɛ]
L6 Cath. QC	sedzɪpɛbɛ	sedzɪpɛbɛ	-	-	-	[dʒ] [v] /ɛ̃/ = [ɛ]
	12. C'est une femme qui regarde une voiture.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	stɪnfamkiɛga ɛdynwatɪ	stɪnfamkiɛ gɛdynwat ɪ	Élision «c't'»	« c'est »	[y]	-
L3 Amélie FR	seɪnfamkiɛga dynwatɪ	setɪnfamkiɛ gɛdynwat ɪ	Non- liaison Schwa (1)	Liaison Schwa (1)	[y]	-
L4 Mireille	seɪnfəm kiɛgɛdynwa	setɪnfəm kiɛgɛdynv	Non-	Liaison	-	[ts]

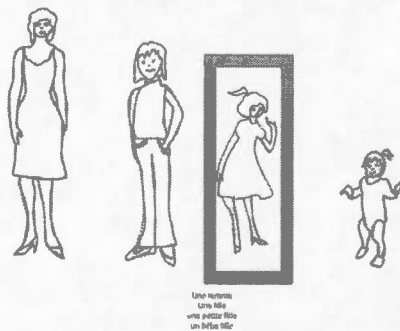
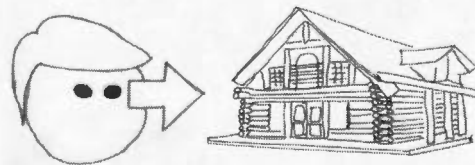
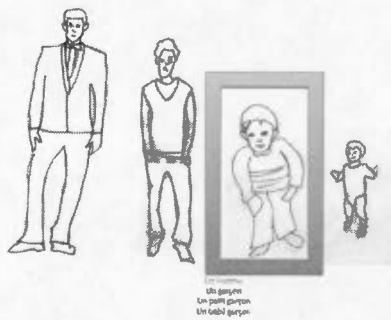
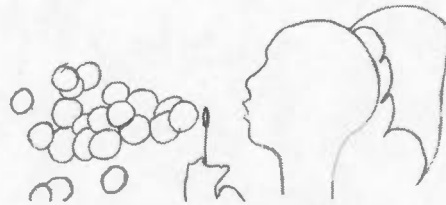
QC	$\widehat{tsy\kappa}$	$w\widehat{atsy\kappa}$	liaison 'femme' [ə]	'femme' [a]		[ʏ]
L6 Cath. QC	setynfam kiɣgæɖɪnɪwats ʏɣ	setynfam kiɣgæɖɪnɪw watsyɣ	Schwa (1)	Liaison Schwa (1) [y]	-	\widehat{ts} [ʏ]
	13. Trois arbres		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	tɣwazaɣbɣ	tɣwazaɣbɣ	-	Gr. cons.	'trois' [wa]	-
L3 Amélie FR	tɣwazaɣbɣ	tɣwazaɣbɣ	-	Gr. cons.	'trois' [wa]	-
L4 Mireille QC	tɣwɔzaɣbɣ	tɣwazaɣbɣ	'trois' [wɔ]	'trois' [wa] Gr. cons.	-	'trois' [wɔ] [wa]
L6 Cath. QC	tɣwɔzaɣbɣ	tɣwazaɣbɣ	'trois' [wɔ]	'trois' [wa] Gr. cons.	-	'trois' [wɔ] [wa]
	14. Quatre zèbres		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	katzeɣbɣ	katɣezeɣbɣ	Gr. cons.	Gr. cons. Schwa (1)	-	-
L3 Amélie FR	katɣezeɣbɣ	katɣezeɣbɣ	-	Gr. cons. Schwa (1)	-	-

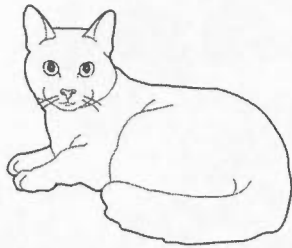
L4 Mireille QC	katʁzɛbʁ	katʁzɛbʁ	-	Gr. cons.	-	-
L6 Cath. QC	katʁzɛbʁ	katʁzɛbʁ	-	Gr. cons.	-	-
	15. Mille mètres égalent un kilomètre.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	milmetʁegalɛk ilɔmɛtʁ	milmetʁegalɛ kilɔmɛtʁ	‘kilom ètre’ [ɔ]	‘kilomèt re’ [o] Gr. cons.	[i] ‘un’ [ɛ̃]	-
L3 Amélie FR	milmetʁegalɛk ilɔmɛtʁ	milmetʁegalɛ kilɔmɛtʁ		Gr. cons.	[i] ‘un’ [ɛ̃]	-
L4 Mireille QC	milmaʰtʁegalœ kilɔmaʰtʁ	milmetʁegal œkilɔmaʰt	[i] Diph. [aʰ]	[i] Mono [ɛ]	-	[i] Diph. [aʰ] ‘un’ [œ̃]
L6 Cath. QC	milmaʰtʁegalœ kilɔmaʰtʁ	milmetʁegal œkilɔmɛtʁ	[i] Diph. [aʰ]	Mono [ɛ] Gr. cons.	-	[i] Diph. [aʰ] ‘un’ [œ̃]
	16. C’est une serveuse.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	stynsɛʁvøz	setynsɛʁvøz	Élision «c’t’»	Liaison « c’est »	[y] Mono [øz]	-
L3 Amélie FR	setynsɛʁvøːz	setynsɛʁv øːz	-	Liaison « c’est »	[y] Mono	-

					[ø:z]	
L4 Mireille QC	setynsɛʁvœʏz	setynsɛʁvœʏz	-	Liaison « c'est »	-	Diph. [œʏz] [ʏ]
L6 Cath. QC	setynsɛʁvœʏz	setynsɛʁvø:z	-	Mono et long. [ø:z]	-	Diph. [œʏz] [ʏ]
	17. Quatre serveurs regardent trois serveuses.		INF	FOR	Fr	Qc
	INFORMEL	FORMEL				
L1 Marie FR	katʁɛʁvœʁəga ʁdʁwa sɛʁvøz	katʁɛʁvœʁə əgaʁdʁwasɛʁ vøz	Gr. cons.	Gr. cons. Schwa (1)	Mono, brève [øz], [œʁ]	-
L3 Amélie FR	katʁɛʁvœʁə gaʁdʁwasɛʁvø z	katʁɛʁvœʁə əgaʁdɛʁwasɛ ʁvøz	-	Gr. cons. Schwa (1)	Mono, brève [øz], [œʁ]	-
L4 Mireille QC	katʁɛʁvœ:ʁəga aʁdʁwa sɛʁvœʏ z	katʁɛʁvœ:ʁə əgaʁdɛʁwas ɛʁvø:z	'trois' [ɔ] Diph. [œʏz]	Schwa (1) 'trois' [a] Long. [œ:z] [ø:z]	-	'trois' [a] [ɔ] Long. [œ:ʁ] [ø:z] Diph. [œʏz]
L6 Cath. QC	katʁɛʁvœʏʁə gaʁdɛʁwa sɛʁ vœʏz	katʁɛʁvœ:ʁə əgaʁdɛʁwas ɛʁvø:z	'trois' [ɔ] Diph. [œʏʁ] Diph. [œʏz]	Lon Schwa (1) 'trois' [a] long. [œ:z] [ø:z]	-	'trois' [a] [ɔ] Long. [œ:ʁ] [ø:z] Diph. [œʏz] [œʏʁ]

ANNEXE C

Planches et cibles





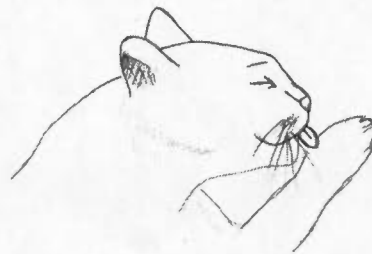
C'est un chat



C'est une guêpe



C'est une petite fille qui mange des pâtes



C'est un chat qui se lèche la patte



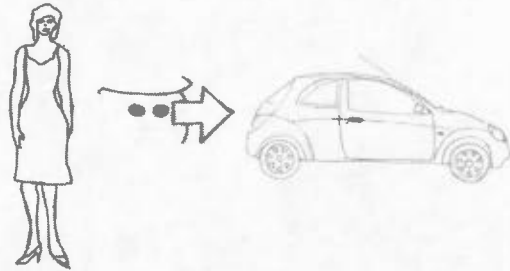
C'est une petite garçon qui mange des
spaghettis/des pâtes
C'est une petite fille qui mange des
spaghettis/pâtes



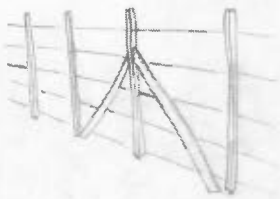
C'est un petit chat



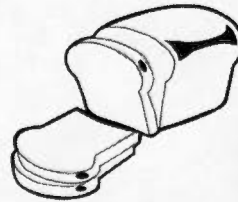
C'est une ville



C'est une voiture
Une femme qui regarde une voiture



C'est une clôture/une palissade.
Un objet (je clôture)



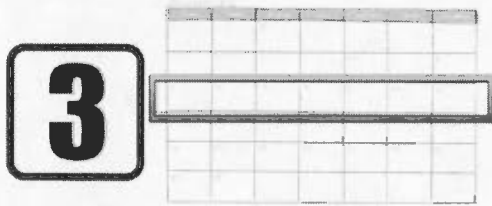
C'est du pain
Du pain brun



Une gorge qui pique,
[ou po]
Une gorge qui a piqué.



C'est un village



$$16 \times 2 = 32$$

$$12 \times 2 = 24$$

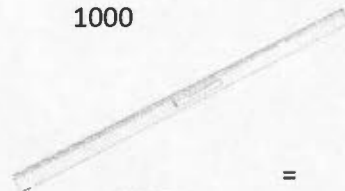
C'est un calendrier
Une semaine
3 semaines

trois fois deux (trois fois deux fois deux)
deux fois deux (deux fois deux fois deux)



trois
quatre
trois arbres
quatre arbres

1000

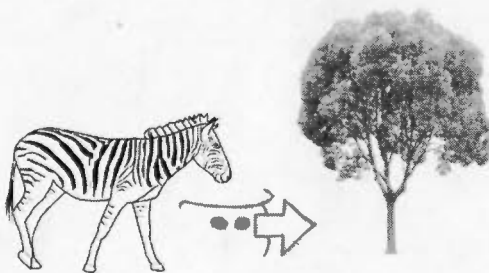


100 cm

=

... 1 km

c'est un mètre
mille mètres égaux 1 km



C'est un arbre
C'est un arbre
Un arbre qui ressemble un arbre



C'est un diable
4 diables



MERCI!

ANNEXE D

Version complète (pour une piste) du questionnaire soumis aux participants

Buenos días, gracias por haber aceptado participar en este estudio !!

Usted va a escuchar **10 voces** diciendo las mismas frases. Ver el documento en su escritorio

Después de cada pista sonora, usted deberá darsus **impresiones** sobre la voz escuchada indicando sus opciones de respuesta.

Por favor, responda lo **más espontánea** y rápidamente **posible** a las preguntas.

Antes de comenzar, sepa que en este cuestionario no hay ni buenas ni malas respuestas

Estas no son preguntas para medir su comprensión ni su competencia.

Asimismo, por favor, asegúrese de responder a todas las preguntas y hágalo como austed le parezca.

Usted no podrá modificar sus respuestas una vez que haya pasado la página.

Su participación es **completamente anónima**.

A- Preguntas sobre las voces (10)

VOZ Q

Usted va a escuchar hablar una persona.

Después de haber escuchado hasta el final de la pista sonora, por favor indique sus respuestas haciendo clic sobre su elección.

1. HAGA CLIC SOBRE EL SIGUIENTE LINK PARA ESCUCHAR LA VOZ Q.

Escuche la voz una vez..



Después de haber escuchado hasta el final de la pista sonora, por favor indique su respuesta completando todas las características de personalidad enumeradas aquí abajo.

Por favor, responda lo más espontánea y rápidamente posible a las preguntas.

Según usted, esta persona tiene "nada" = 1, "poco" = 2, "suficiente" = 3, o "mucho" = 4 de cada una de las siguientes características:

	1	2	3	4
es simpática	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>
es sociable	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>
es inteligente	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>
es cálida	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>
es instruida	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>
es digna de confianza	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>
tiene cualidades de líder	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>
tiene sentido del humor	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>
es amable	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>

	1	2	3	4
tiene ambición	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>	<input type="radio"/>

También en relación con la misma pista sonora, por favor haga clic sobre sus respuestas.

ESCHUCHE LA VOZ Q DE NUEVO UNA VEZ :

2. Según usted, esta persona podría ser

- ☐ obrera
- ☐ dependienta en una tienda de ropa
- ☐ docente
- ☐ médica

3. Según usted, esta persona habla

- ☐ bien
- ☐ más o menos bien
- ☐ más o menos mal
- ☐ mal

4. Según usted, el lenguaje hablado por esta persona es:

- ☐ placentero, agradable
 - ☐ más o menos placentero, agradable
 - ☐ más o menos displaciente, desagradable
 - ☐ displaciente, desagradable
-

5. Según usted, esta persona proviene de

- ☐ Quebec
- ☐ Francia

6. Según usted, esta persona habla un lenguaje

- ☐ estándar
- ☐ familiar

7. Esta persona habla el francés que yo quiero aprender

- ☐ sí, absolutamente
- ☐ sí, pero no es mi primera elección
- ☐ no del todo
- ☐ no, para nada

B.1 - Preguntas para la estadística.

1. Edad

- ☐ 18-30
- ☐ 30-40
- ☐ 40-50

2. Sexo

- ☐ masculino
- ☐ femenino

3. Profesión, o ocupación, o formación académica (mínimo una respuesta, por favor)

profesión

ocupación

formación académica

4. Último diploma académico obtenido (ejemplo: primer ciclo universitario, segundo ciclouniversitario, tercer ciclo universitario, etc.)

5. Número de años y/o meses desde su llegada a Quebec, encifras/dígitos (por ejemplo: 1 año, 5 meses, ó 0 años, 11 meses).

AÑOS

MESES

6. Número de años y/o meses que ha vivido en otro país de lengua francesa, en cifras/dígitos. Escriba 0 si no aplica.

AÑOS

MESES

7. Si usted ha vivido o si usted ha trabajado en otro país de lengua francesa, por favor indique en cuál. Escriba 0 si no aplica.

8. Lengua(s) que habla en su casa (en Quebec)

9. Lengua(s) que habla en su trabajo en Quebec. Escriba 0 si no aplica.

10. País de origen

11. Vive usted en casa con un/una quebequense?

☐ sí

☐ no

12. Frecuenta usted uno o varios amigos quebequenses (amigo/ga, pareja)?

☐ sí

☐ no

13. Tiene usted uno o varios niños que van a la escuela / guardería en francés en Montreal?

☐ sí

☐ no

14. Qué escuela de francés frecuenta usted actualmente ? (ejemplo : École de langue de l'UQAM, MIDI-UQAM (MICC-UQAM), Cégep du Vieux-Montréal, etc.)

B.2 – Puesta en escena (2 preguntas)

1. 1- Usted se despierta una mañana y ha perdido la facultad del habla. Sobre su mesa de noche han dejado dos pastillas :una que le permite hablar perfectamente el francés de Quebec y, otra, que le permite hablar perfectamente el francés de Francia. Usted solo tiene derecho a UNA SOLA pastilla. ¿Cuál tomaría, y porqué ?

Yo tomo la pastilla que me permite hablar el francés de:

☐ Quebec

☐ Francia

2. ¿Por qué? (usted puede responder en español)

1. (Puesta en escena, continuación... y final)

2- Usted se despierta al día siguiente y la pastilla que no se tomó el día anterior está otra vez sobre la mesa de noche. Ahora usted tiene la posibilidad de agregarla, o no, a la pastilla que tomó ayer. La tomaría, si o no, ¿ y porqué?

Yo tomo la segunda pastilla:

☐ si

☐ no

2. Por qué ? (usted puede responder en español)

1. ¿Tiene algún comentario?

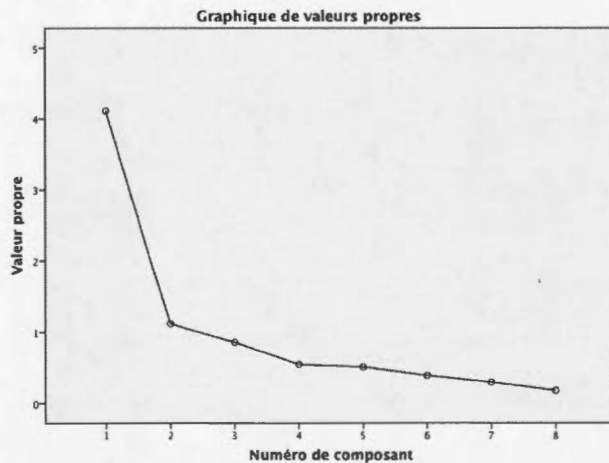
Por favor haga clic sobre "Listo"

FIN

MUCHAS GRACIAS POR SU VALIOSA PARTICIPACIÓN!!!

ANNEXE E

Graphiques des valeurs propres et Diagrammes des composantes dans l'espace issus des analyses factorielles en composantes principales des 10 traits de caractère et des préférences (RC).



Graphique des valeurs propres pour le trait 'intelligente'

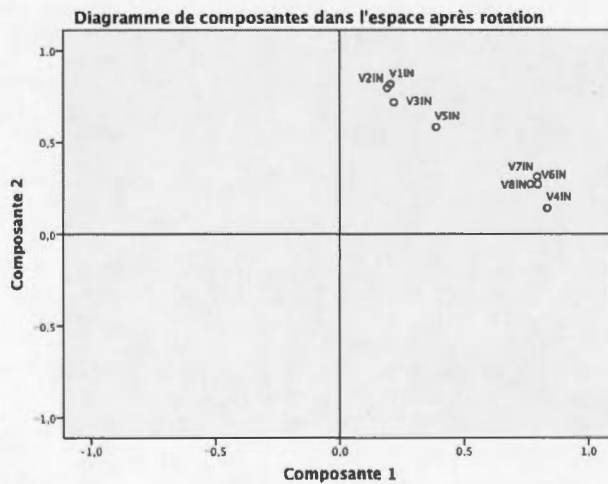
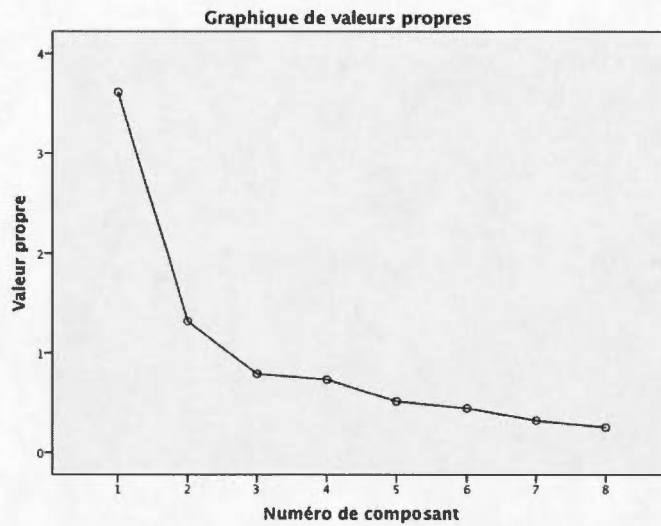


Diagramme des composantes dans l'espace pour le trait 'intelligente'



Graphique des valeurs propres pour le trait 'éduquée'

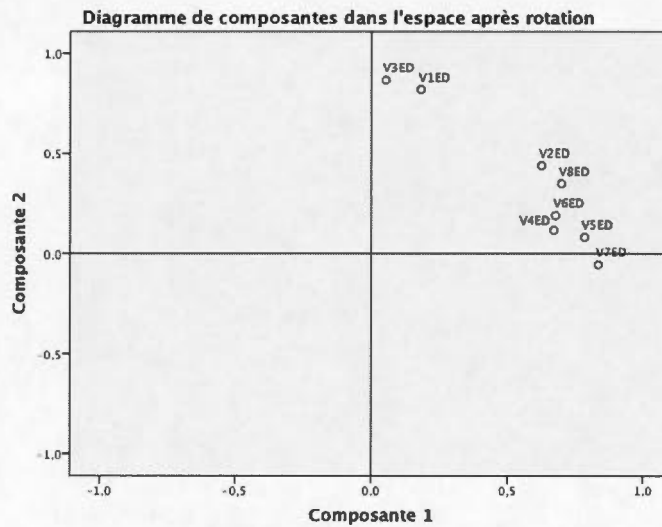
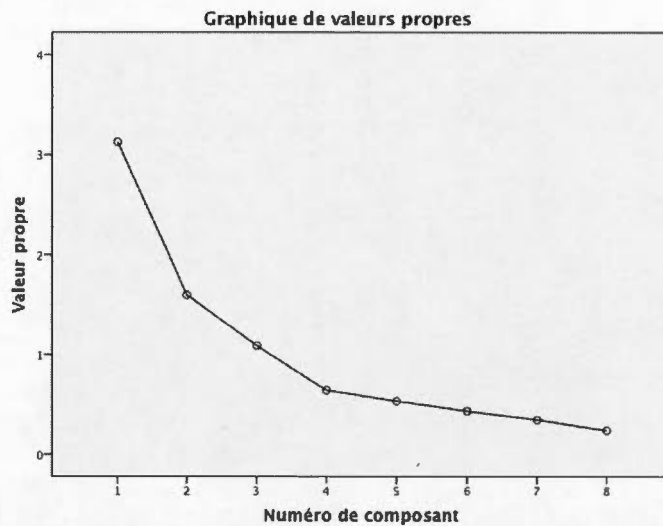


Diagramme des composantes dans l'espace pour le trait 'éduquée'



Graphique des valeurs propres pour le trait ‘qualités d’un leader’

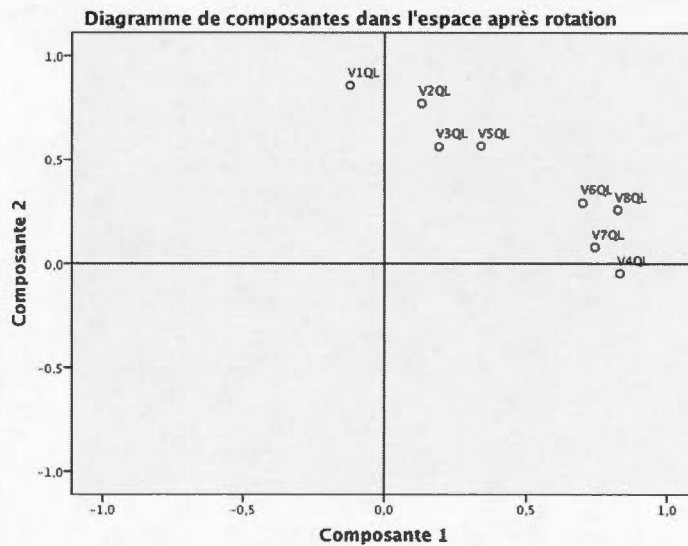
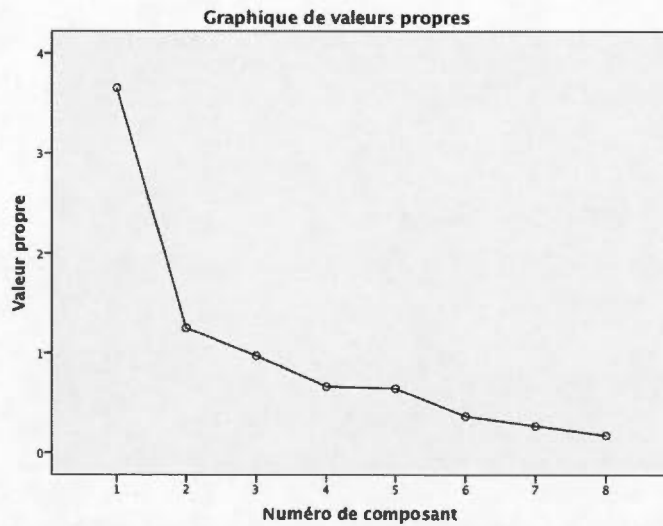


Diagramme des composantes dans l’espace pour le trait ‘qualités d’un leader’



Graphique des valeurs propres pour le trait 'digne de confiance'

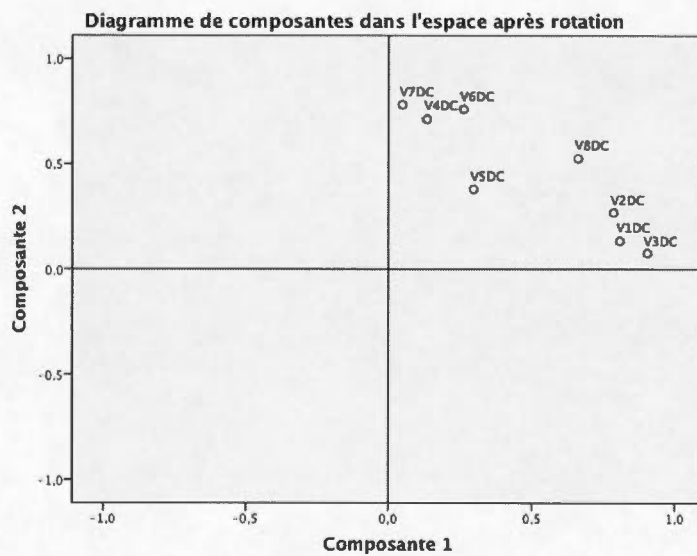
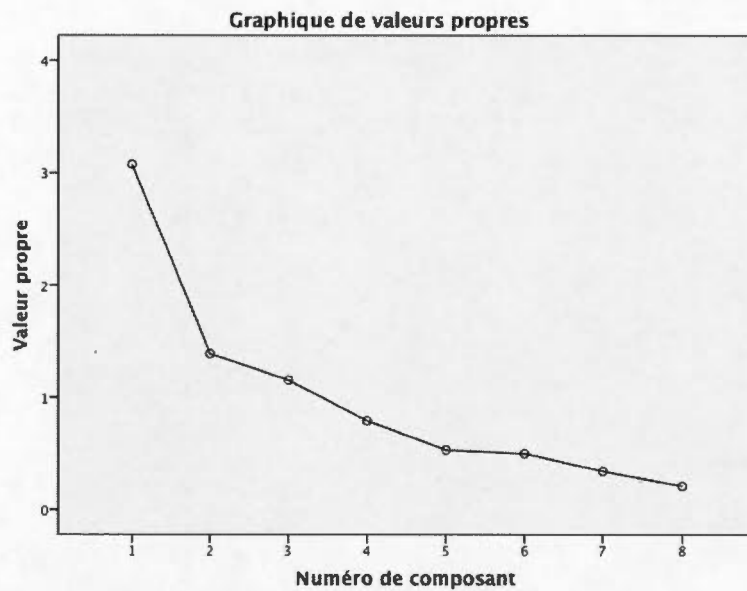


Diagramme des composantes dans l'espace pour le trait 'digne de confiance'



Graphique des valeurs propres pour le trait 'ambition'

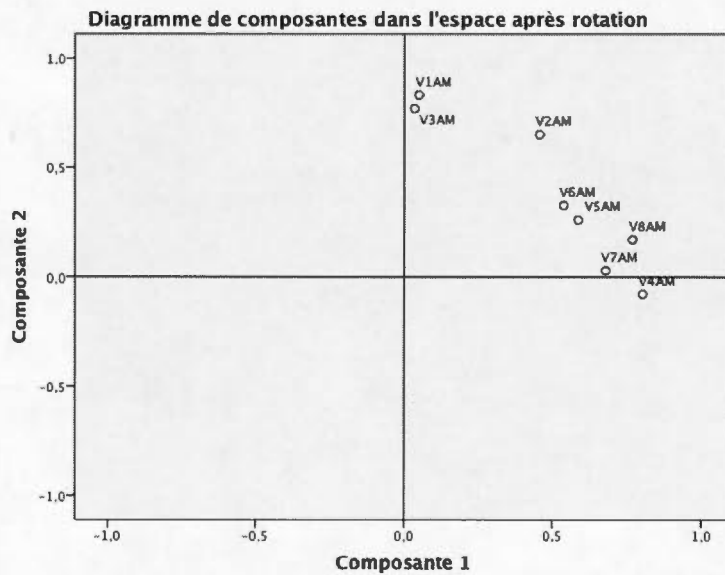
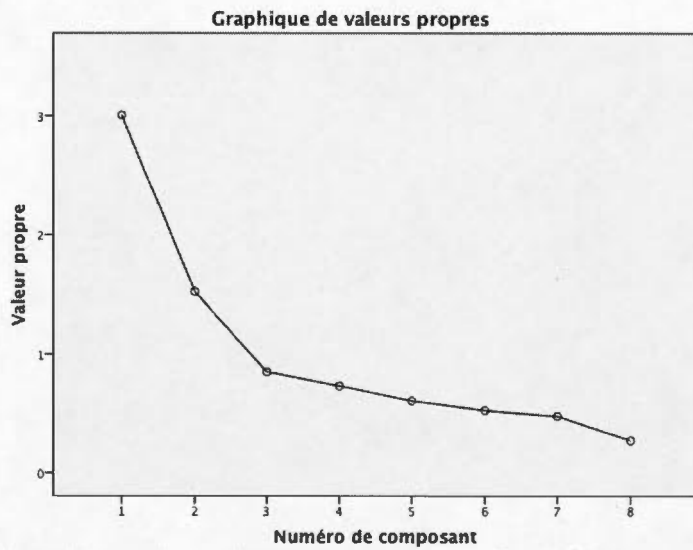


Diagramme des composantes dans l'espace pour le trait 'ambition'



Graphique des valeurs propres pour le trait 'sympathique'

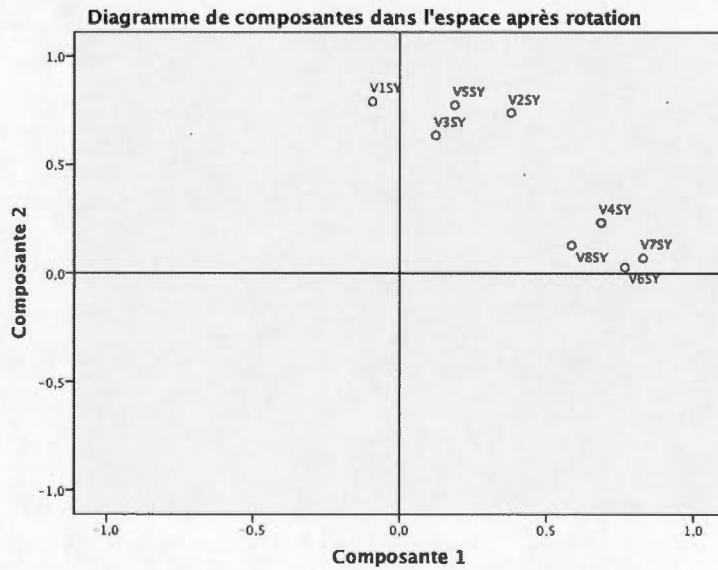
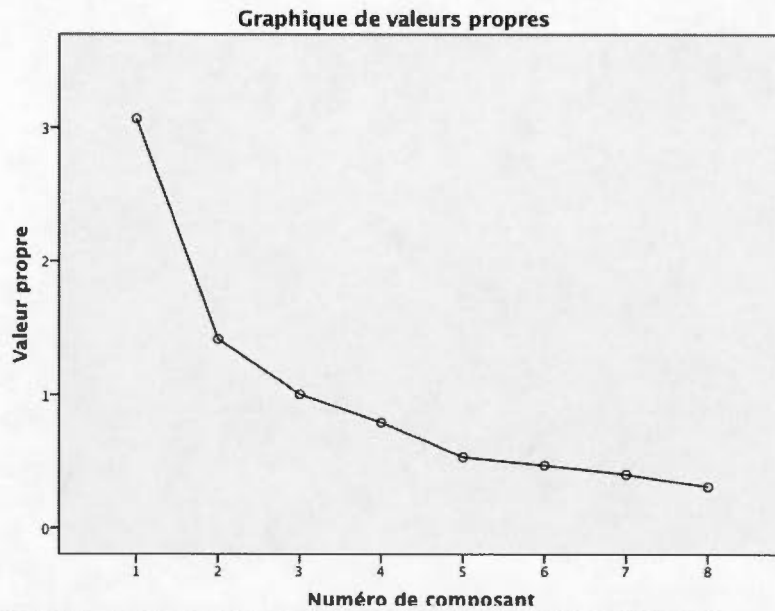


Diagramme des composantes dans l'espace pour le trait 'sympathique'



Graphique des valeurs propres pour le trait 'sociable'

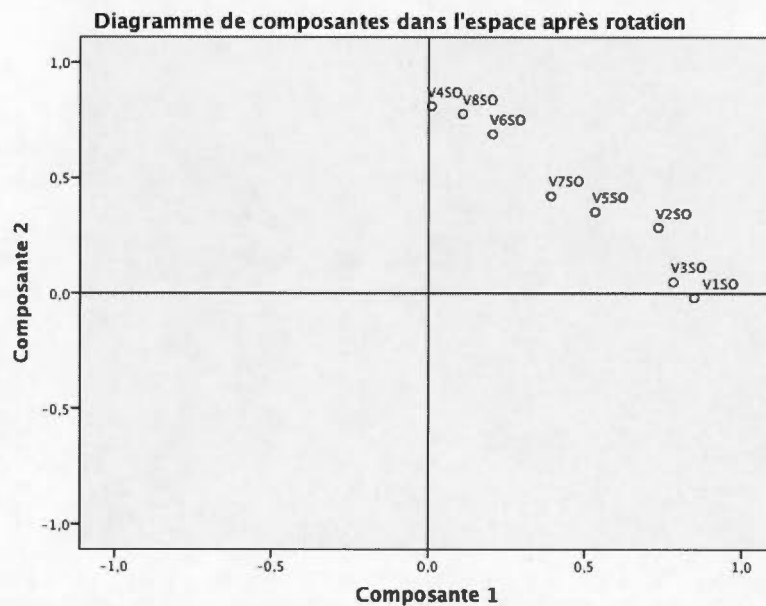
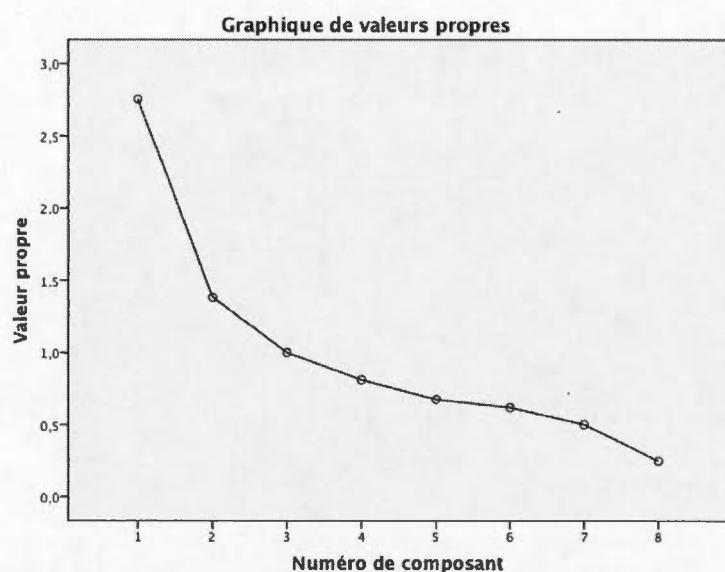


Diagramme des composantes dans l'espace pour le trait 'sociable'



Graphique des valeurs propres pour le trait 'chaleureuse'

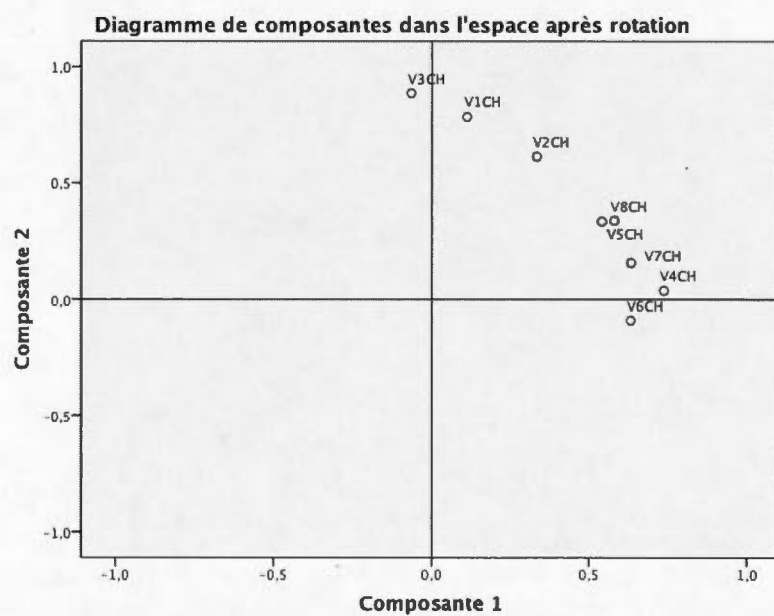
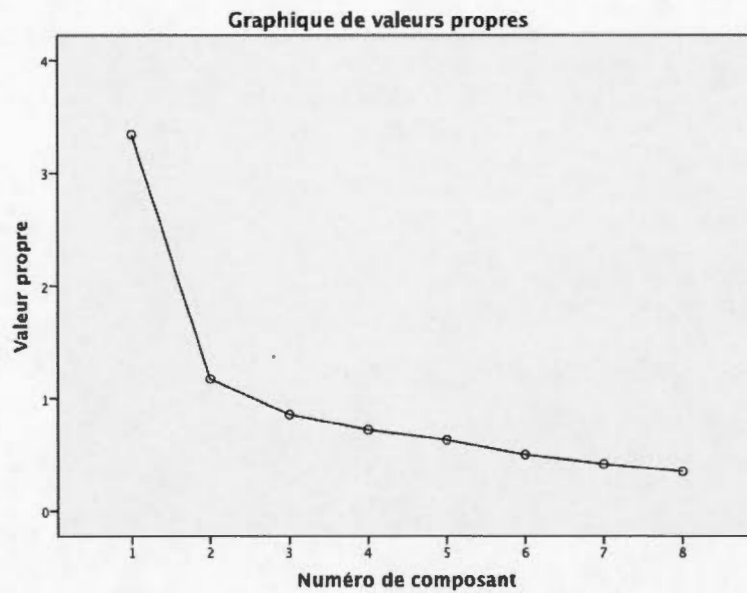


Diagramme des composantes dans l'espace pour le trait 'chaleureuse'



Graphique des valeurs propres pour le trait 'sens de l'humour'

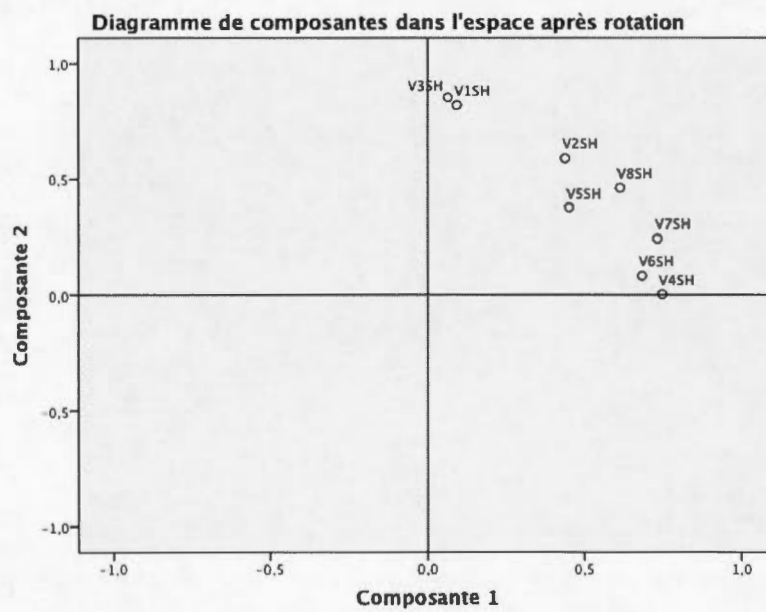
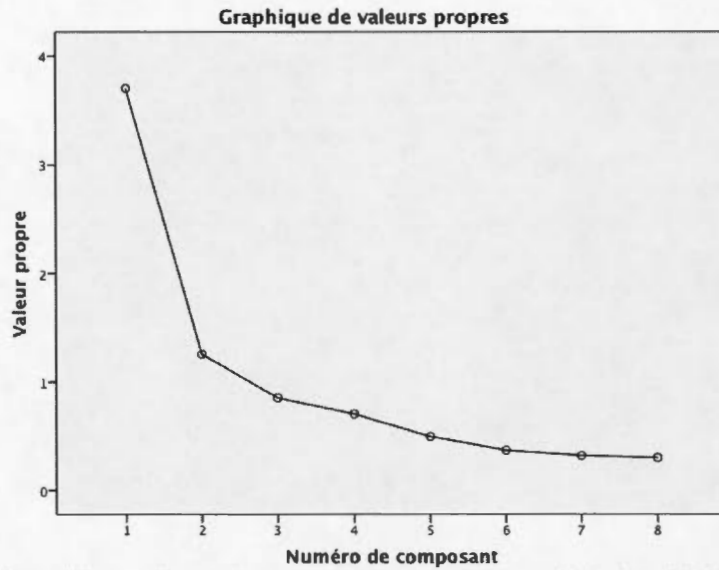


Diagramme des composantes dans l'espace pour le trait 'sens de l'humour'



Graphique des valeurs propres pour le trait 'aimable'

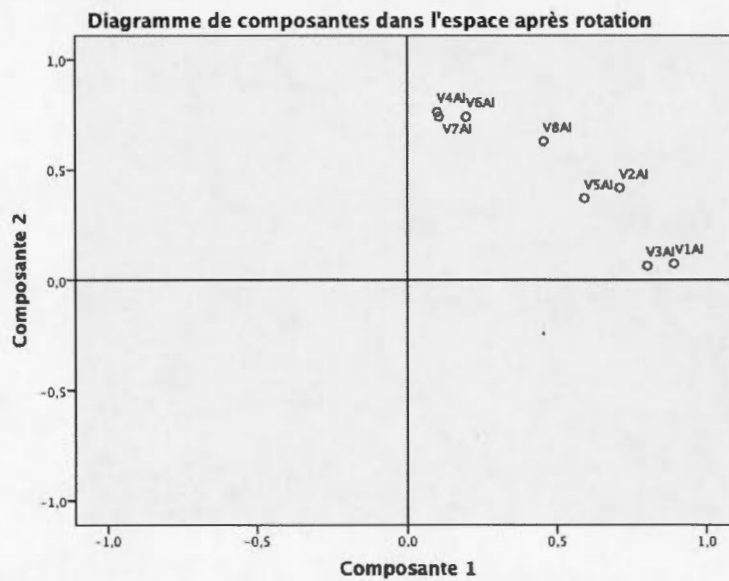
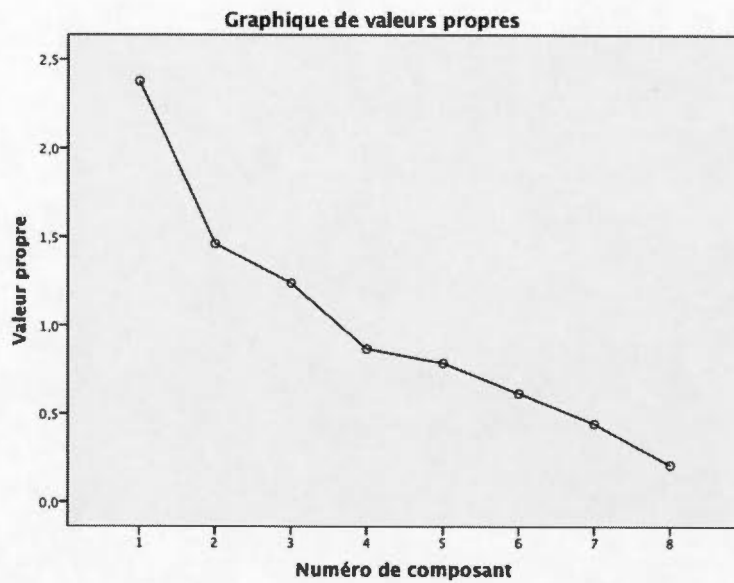


Diagramme des composantes dans l'espace pour le trait 'aimable'



Graphique des valeurs propres pour le rang du choix

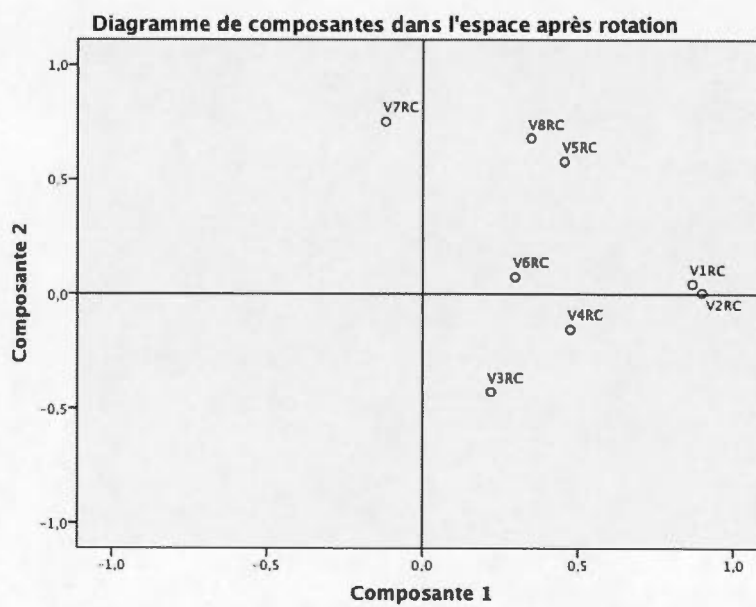


Diagramme des composantes dans l'espace pour le rang du choix

RÉFÉRENCES

- Alain, T. (1989). La prononciation du /a/ final en franco-ontarien. Dans R. Mougeon et É. Beniak (dir.), *Le français canadien parlé hors Québec : aperçu sociolinguistique*. (p. 53-67). Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Archambault, A., et Corbeil, J. C. (1982). *L'enseignement du français langue seconde, aux adultes*. Québec: Conseil supérieur de la langue française. Récupéré de [http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliothequevirtuelle/publicationhtml/?tx_iggcplus_pi4\[file\]=publications/pubc122/c122ch1.html](http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliothequevirtuelle/publicationhtml/?tx_iggcplus_pi4[file]=publications/pubc122/c122ch1.html)
- Arnold, J. (2006). Comment les facteurs affectifs influencent-ils l'apprentissage d'une langue étrangère ? *Revue de didactologie des langues-cultures et de lexiculurologie*, 4, 407-425.
- Bernaus, M., Masgoret, A.M., Gardner, R. C. et Reyes, E. (2004). Motivation and attitudes towards learning languages in multicultural classrooms. *International Journal of Multilingualism*, 1, 75-89. doi : 10.1080/14790710408668180
- Bigot, D. (2008). « *Le point* » sur la norme grammaticale du français québécois oral. (Thèse de doctorat). Université du Québec à Montréal. Canada. Récupéré de <http://www.archipel.uqam.ca/1305/1/D1705.pdf>
- Bigot, D. (2011). De la norme grammaticale du français parlé au Québec. *Arborescences: revue d'études françaises*, 1, 1-18. doi:10.7202/1001939ar
- Blondeau, H., et Friesner, M. (2014). Manifestations phonétiques de la dynamique des attributions ethnolinguistiques à Montréal. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*, 59, 83–105. doi: 0.1353/cjl.2014.0002
- Bordal, G., et Lyche, C. (2008). *La liaison en terre africaine*. Communication présentée aux Journées PFC, décembre, Paris. Récupéré de http://www.projet-pfc.net/bulletins-et-colloques/cat_view/921-colloques-pfc/938-2008/942-.html?start=10
- Bouchard, C. (2002). *La langue et le nombril: une histoire sociolinguistique du Québec*. Montréal: Fides.

- Bourdieu, P. (1977). L'économie des échanges linguistiques. *Langue française*, 34, 17-34. doi: 0.3406/lfr.1977.4815
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- Brasseur, A. (2009). *Les marqueurs phonétiques de la perception de l'accent québécois*. (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Canada.
- Brousseau, A.-M. (2011). Identités linguistiques, langues identitaires : synthèse. *Arborescences : revue d'études françaises*, 1, 1-33. doi: 10.7202/1001938a
- Cajole-Laganière, H., et Martel, P. (1994) *Perceptions des Québécois et Québécoises sur la qualité de la langue au Québec*. Centre d'analyse et de traitement informatique du français québécois, Université de Sherbrooke. Récupéré de <http://www.usherbrooke.ca/catifq/recherche/projets/projets-termines/perceptions-desquebecois-et-quebecoises-sur-la-qualite-de-la-langue-au-quebec/>
- Cajole-Laganière, H., et Martel, P. (1995). *La qualité de la langue au Québec*. Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.
- Calinon, A. S. (2009). *Facteurs linguistiques et sociolinguistiques de l'intégration en milieu multilingue : Le cas des immigrants à Montréal*. (Thèse de doctorat). Université de Montréal, Canada. Université de Franche-Comté, France. Récupéré de <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/9122>
- Calvet, J.L. (1994). *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris : Payot et Rivages.
- Castellotti, V. et Moore, D. (2002). *Représentations sociales des langues et enseignements*. Strasbourg: Conseil de l'Europe.
- Cattell, R. B. (1966). The scree test for the number of factors. *Multivariate Behavioral Research*, 1, 245-276
- Chambers, J. K., et Trudgill, P. (1980). *Dialectology*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Conseil supérieur de la langue française. (1990). *L'aménagement de la langue : pour une description du français Québécois*. Québec: Gouvernement du Québec, Récupéré de [http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publicationhtml/?tx_iggcplus_pi4\[file\]=publications/avis116/a116.htm](http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publicationhtml/?tx_iggcplus_pi4[file]=publications/avis116/a116.htm)

- Conseil supérieur de la langue française. (2007). *Les accommodements raisonnables en matière linguistique : Mémoire présenté à la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles*. Récupéré de <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/pubf227/f227.pdf>
- Cox, T. B. (1998). Vers une norme pour un cours de phonétique française au Canada. *Canadian Modern Language Review*, 54, 172-197. doi:10.3138/cmlr.54.2.172
- d'Anglejan, A. , et Tucker, R. (1973). Sociolinguistic correlates of speech style in Quebec. Dans R. W. Shuy et R.W. Fasold (dir.), *Language attitudes : Current trends and prospects* (p. 1-27). Washington DC : Georgetown University Press.
- Dewaele, J.-M. (2006). L'effet des variables objectives et affectives sur la maîtrise orale de multilingues adultes. *Revue de didactologie des langues-cultures et de lexiculturologie*, 4, 441-464.
- de Winter, J. C., et Dodou, D. (2010). Five-point Likert items: t test versus Mann-Whitney-Wilcoxon. *Practical Assessment, Research & Evaluation*, 15, 1-12. Récupéré de <http://www.pareonline.net/getvn.asp?v=15&n=11>
- Dragojevic, M., et Giles, H. (2013). The reference frame effect: An intergroup perspective on language attitudes. *Human Communication Research*, 40, 91-111.
- Dumas, D. (1987). *Nos façons de parler*. Sillery: Presses de l'Université du Québec.
- Durand, J., et Lyche, C. (2008). French liaison in the light of corpus data. *Journal of French Language Studies*, 18, 33-66 doi:10.1017/ S0959269507003158
- Eckert, P. (2000). *Linguistic variation as social practice*. Malden : Blackwell Publishers.
- Evan, B. E. (2012). Attitudes of Montreal students towards varieties of French. Dans D. Long et D. R. Preston (dir.), *Handbook of perceptual dialectology* (Vol. 2, p.71-93) Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- Friesner, M. (2010). Une prononciation «tsipéquement» québécoise? La diffusion de deux aspects stéréotypés du français canadien. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique*, 55, 27-53. doi : 10.1353/cjl.0.0070
- Gadet, F. (2007). *La variation sociale en français* (2e édition). Paris: Orphys.
- Gardner, R. C. (1985). *Social psychology and second language learning: The role of attitudes and motivation*. London, UK: Edward Arnold.

- Gardner, R. C., et Lambert, W. E. (1972). *Attitudes and motivation in second-language learning*. Rowley, Massachusetts: Newbury House.
- Gardner, R. C., Tremblay, P., et Masgoret, A. M. (1997). Toward a full model of second language learning: An empirical investigation. *The Modern Language Journal*, 81, 344-362.
- Garrett, P. (2010). *Attitudes to Language*. Cambridge University Press. doi: 10.1017/CBO9780511844713.002
- Genesee F., et Holobow N.E. (1989). Change and stability in intergroup perception. *Journal of language and social psychology*, 8, 17-38.
- Giles, H. et Powesland, P.F. (1975). *Speech style and social evaluation*. Londres: Academic Press.
- Girard-Lamoureux, C. (2004). *La langue d'usage public des allophones scolarisés au Québec*. Québec : Conseil supérieur de la langue française. Récupéré de <http://bibvir1.uqac.ca/archivage/18347605.pdf>
- Hansen, A. B. (2012). A study of young Parisian speech: Some trends in pronunciation. Dans R. Gess, C. Lyche et T. Meisenburg (dir.), *Phonological variation in French: Illustration from three continents* (p. 151-171). Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- Hansen, A. B., et Juillard, C. (2011). La phonologie parisienne à trente ans d'intervalle : Les voyelles à double timbre. *Journal of French Language Studies*, 21, 313-359. doi:10.1017/S0959269510000347
- Hayton, J. C., Allen, D. G. et Scarpello, V. (2004). Factor retention decisions in exploratory factor analysis : A tutorial on parallel analysis. *Organizational Research Methods*, 7, 191-205.
- Ibarraran, A., Lasagabaster, D., et Sierra, J.M. (2008). Multilingualism and Language Attitudes. *Taylor & Francis*, 17, 326-341. doi : 10.2167/la475.0
- Jenkins, J. (2009). English as a lingua franca: Interpretations and attitudes. *World Englishes*, 28, 200-207.
- Kircher, R. (2009). *Language attitudes in Quebec: A contemporary perspective*. (Thèse de doctorat). University of London. Angleterre. Récupéré de <https://qmro.qmul.ac.uk/jspui/bitstream/123456789/497/1/KIRCHERLanguageAttitudes2010.pdf>

- Kircher, R. (2012). How pluricentric is the French language? An investigation of attitudes towards Quebec French compared to European French. *Journal of French Language Studies*, 22, 345-370. doi :10.1017/S0959269512000014
- Labov, W. (1972). *Sociolinguistic patterns*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Labov, W. (1990). The intersection of sex and social class in the course of linguistic change. *Language Variation and Change*, 2, 205-254.
- Labov, W. (2006). A sociolinguistic perspective on sociophonetic research. *Journal of Phonetics*, 34, 500-515. doi:10.1016/j.wocn.2006.05.002
- Labov, W., Ash, S., Ravindranath, M., Weldon, T., Baranowski M., et Nagy, N., (2011). Properties of the sociolinguistic monitor. *Journal of Sociolinguistics*, 15, 431-463.
- Lafontaine, D. (1986). *Le parti pris des mots. Normes et attitudes linguistiques*. Bruxelles: Pierre Mardaga.
- Laks, B. (2000). De la variation et des variantes : à propos du relâchement. *Linx*, 42, <http://linx.revues.org/747>.
- Lambert, W. E. (1967). A social psychology of bilingualism. *The Journal of Social Issues*, 23, 91-109.
- Lambert, W. E., Hodgson, R. C., Gardner, R. C., et Fillembaum, S. (1960). Evaluational reaction to spoken language. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 60, 44-51.
- Lappin, K. (1982). Évaluation de la prononciation du français montréalais: Étude sociolinguistique. *Revue québécoise de linguistique*, 11, 93-112. doi: 10.7202/602489ar
- Lasagabaster, D. (2003). Attitudes towards English in the Basque Autonomous Community. *World Englishes*, 22, 585-597.
- Lasagabaster, D. (2005). Attitudes towards Basque, Spanish and English: An Analysis of the most influential variables. *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 4, 296-316. doi: 10.1080/01434630508669084
- Lasagabaster D., (2006). Les attitudes linguistiques : un état des lieux. *Ela. Études de linguistique appliquée*, 4, 393-406.
- Laur, E. (2002). La qualité, le statut et la perception du français au Québec. *Revue d'aménagement linguistique, Hors série*, 147-162. Récupéré de

https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/ouvrages/amenagement_hs/ral01_charte_Laur_vf_1.pdf

- Laur, E. (2008). *Contribution à l'étude des perceptions linguistiques. La méthodologie des faux-couples revisitée*. Québec: Gouvernement du Québec.
- Laur, E. (2014). Evaluational reactions to spoken French and English in Montreal: Does mother tongue really matter? *The Canadian Journal of Linguistics / La revue canadienne de linguistique*, 59, 3-23.
- Lefebvre, C. (1983). Les notions de style. Dans E. Bédard et J. Maurais (dir.), du CLF, *La norme linguistique*. Repéré à [http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliothequevirtuelle/publicationhtml/?tx_iggcplus_pi4\[file\]=publications/pubf101/f101p3a.html#xi](http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliothequevirtuelle/publicationhtml/?tx_iggcplus_pi4[file]=publications/pubf101/f101p3a.html#xi)
- Lefebvre, C. (1984). Une ou plusieurs normes? Dans M. Amyot et g. Bibeau (dir.), *Le statut culturel du français au Québec*. Actes du congrès « Langue et société au Québec » (Tome 2). Récupéré de [http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx_iggcplus_pi4\[file\]=publications/pubf112/f112.html#2](http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx_iggcplus_pi4[file]=publications/pubf112/f112.html#2)
- Léon, P. (1983). Dynamique des changements phonétiques dans le français de France et du Canada. *La Linguistique*, 19, 13-28.
- Lepicq, D., et Bourhis, R. (1995). Aménagement linguistique et norme langagière au Québec. *Linx*, 33, 109-128. doi:10.3406/linx.1995.1396
- Masgoret, A.-M., et Gardner, R. C. (2003). Attitudes, motivation, and second language learning: A meta-analysis of studies conducted by Gardner and associates. *Language Learning*, 53, 123-163.
- Maurais, J. (2008). *Les Québécois et la norme: L'évaluation par les Québécois de leurs usages linguistiques*. Québec: Office québécois de la langue française, Gouvernement du Québec.
- Méar-Crine, A., et Leclerc, T. (1976). Attitudes des adolescents canadiens-français vis-à-vis du franco-québécois et du français académique. *Cahier de linguistique*, 6, 155-170.
- Ministère de l'immigration, de la diversité et de l'inclusion. (2014). *Portraits statistiques. L'immigration permanente au Québec selon les catégories d'immigration et quelques composantes 2009-2013*. Québec: Gouvernement du Québec.

- Ministère de l'immigration, de la diversité et de l'inclusion. (2014). *Connaissances en français et en anglais pour les candidats du Programme régulier des travailleurs qualifiés*. Récupéré de <http://www.immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/immigrer-installer/travailleurs-permanents/demande-immigration-general/conditions-requises/connaissances-linguistiques.html>
- Moreau, M.L. (1997). Les types de normes. Dans M.L. Moreau (dir.), *Sociolinguistique. Les concepts de base* (p. 218-225). Sprimont: Pierre Mardaga.
- Moreau, M.L. (1997). Variation. Dans M.-L. Moreau (dir.), *Sociolinguistique. Les concepts de base* (p. 283-284). Sprimont: Pierre Mardaga.
- Morin, Y.C. (1994). Les sources historiques de la prononciation du français du Québec. Dans R. Mougeon, et É. Beniak (dir.), *Les origines du français québécois* (p. 199-236). Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval.
- Mougeon, R. et Beniak, É. (1994). *Les origines du français québécois*. Québec; Les Presses de l'Université Laval.
- Mougeon, R., Nadasdi, T. et Rehner, K. (2002). Appropriation de la variation par des apprenants avancés. *Acquisition et interaction en langue étrangère*, 17, 7-50.
- Moyer, A. (2013). *Foreign accent : The phenomenon of non-native speech*. Cambridge (Angleterre): Cambridge University Press.
- Norman, G. (2010). Likert scales, levels of measurement and the “laws” of statistics. *Advances in health sciences education*, 15, 625-632. doi 10.1007/s10459-010-9222-y
- Office québécois de la langue française. (1965). *Norme du français écrit et parlé au Québec* (Cahier numéro 1). Québec: Ministère des affaires culturelles, Gouvernement du Québec.
- Ostiguy, L. et Tousignant, C. (2008). *Les prononciation du français québécois : normes et usages* (2e éd.). Montréal : Guérin.
- Paradis, C., et Dolbec, J. (2008). *Les principales caractéristiques phonétiques du français parlé au Québec*. Université du Québec à Chicoutimi. Récupéré de <http://phono.uqac.ca/index.php?article=accueil>
- Petitjean, C. (2008). Représentations linguistiques et accents régionaux du français. *Journal of Language Contact, Varia 1*, 29-51.

- Petrowski, N. (2014, 23 janvier). Un Québec « made in » Paris. *La Presse*. Récupéré de <http://www.lapresse.ca/debats/chroniques/nathalie-petrowski/201401/23/01-4731558-un-quebec-made-in-paris.php>
- Piechowiak, A. (2009). *What is “good” quality oral French? Language attitudes towards “differently” accented French in Quebec*. (Thèse de doctorat). Université McGill, Canada..
- Pöll, B. (2005). *Le français, langue pluricentrique? Étude sur la variation diatopique d’une langue standard*. Frankfurt : Peter Lang.
- Poplack, S. (1989). Statut de langue et accommodation langagière le long d’une frontière linguistique. Dans R. Mougéon et É. Beniak (dir.), *Le français canadien parlé hors Québec : aperçu sociolinguistique*. (p. 127-151). Québec : Les Presses de l’Université Laval.
- Pupier, P., et Drapeau, L. (1973). La réduction des groupes de consonnes finales en français de Montréal. *Cahier de linguistique*, 3, 127-145. doi 10.7202/800025ar
- Reinke, K. (2005). *La langue à la télévision québécoise : aspects sociophonétiques*. Québec : Gouvernement du Québec.
- Remysen, W. (2004). La variation linguistique et l’insécurité linguistique : le cas du français québécois. Dans P. Bouchard (dir.), *La variation dans la langue standard*. Actes du colloque « Langue et société » tenu dans le cadre du 70e Congrès de l’ACFAS à l’Université Laval, Québec (p. 23-36). Québec : Office québécois de la langue française.
- Remysen, W. (2014). Les Québécois perçoivent-ils le français montréalais comme une variété topolectale distincte ? Résultats d’une analyse perceptuelle exploratoire. *The Canadian Journal of Linguistics / La revue canadienne de linguistique*, 59, 109-135, doi:10.1353/cjl.2014.0003
- Rémillard, L., Tucker, R., et Bruck, M. (1973). The role of phonogy and lexicon in eliciting reactions to dialect variation. *Anthropological Linguistics*, 15, 383-397.
- Ryan, E.B., Giles, H. and Sebastian, R. J. (1982) An integrative perspective for the study of attitudes towards language variation. Dans E. B. Ryan and H. Giles (dir.), *Attitudes towards Language Variation: Social and Applied Contexts*. (p. 1-19). Londres: Edward Arnold.

- Saint-Laurent, N. (2008) *Le français et les jeunes*. Québec : Conseil supérieur de la langue française. Récupéré de <http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/pubf223/f223.pdf>
- Schumann, J. H. (1976). Second language acquisition: the pidginization hypothesis. *Language Learning*, 26, 391-408.
- Schumann, J.H. (1986) Research on the acculturation model for second language acquisition. *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 7, 379-392.
- Secord, P. F., et Backman, C. W. (1964). *Social psychology*. New York: McGraw-Hill.
- Stafford, J. et Bodson, P. (2006). *L'analyse multivariée avec SPSS*. Montréal : Les Presses de l'Université du Québec. Récupéré de <http://site.ebrary.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/lib/uqam/detail.action?docID=10226220>
- Statistique Canada. (2011). *Enquête nationale auprès des ménages de 2011. Compilation de Montréal en statistiques*. Montréal: Annuaire statistique de l'agglomération de Montréal.
- Tagliamonte, S.A. (2012) *Variationist Sociolinguistics : Change, Observation, Interpretation*. West Sussex : Wiley-Blackwell.
- Thomas, E. R. (2002). Sociophonetic applications of perception experiments. *American Speech*, 77, 115-147.
- Thurstone, L.L. (1931). The measurement of social attitudes. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 27, 249-269.
- Tremblay, P., et Gardner, R. C. (1995). Expanding the motivation construct in language learning. *The Modern Language Journal*, 79, 505-518.
- Violin-Wigent, A. (2009). Encore un: variation dans la prononciation de un dans le sud-est de la France. *Journal of French Language Studies*, 19, 117- 34. doi : 10.1017/S0959269508003591
- Vitali-Rosati, M. (2013). TefAQ... Nouvelle France ? *Culture numérique* (blog). Récupéré de <http://blog.sens-public.org/marcellovitalirosati/tefaq-nouvelle-france/>
- Walker, D.C. (2005). Le français dans l'Ouest canadien. Dans A. Valdman, J. Auger et D. Piston-Hatlen (dir.), *Le français en Amérique du Nord : état présent*, (p. 187-205). Québec : Les Presses de l'Université Laval.

Walter, H. (1988). *Le français dans tous les sens*. Paris: Robert Laffont.